15 MARS 1921 MONTRÉAL, CANADA 2ème ANNÉE, N

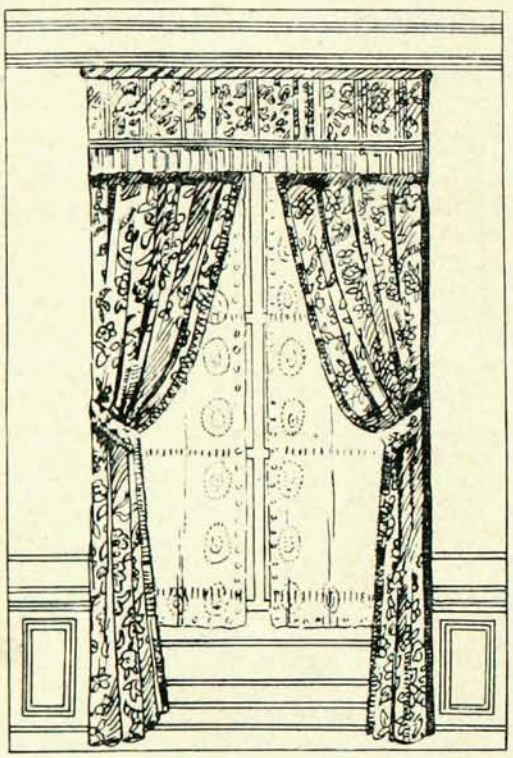
LA REVUE MODERNE

Roses de Pâques par Z. Micy

LITTERATURE, POLITIQUE, ARTS (*Revue mensuelle*) PRIX : 25 SOUS

IL Y A UN CACHET

prononcé de bon goût dans le traitement bien simple de cette draperie. En effet la simplicité n'exclue pas la dignité. La joliesse des étoffes que nous employons s'augmente par l'art délicat que nous apportons à marier les draperies avec votre ameublement. Nous ferons de votre intérieur un véritable oasis d'où émanera une ambiance de confort, de dignité et de repos, en y disposant des draperies de velours dans les tons qui conviendront à votre tempérament, vous assurant ainsi une plus grande somme de contentement. Cette étude de la psychologie humaine est un facteur très important dans notre travail, en raison de l'influence considérable qu'exercent les couleurs sur les tempéraments. Le fait que nous donnons toujours satisfaction à nos clients prouve que les études très fouillées que nous avons faites dans l'art de décorer un intérieur, alliées à la grande expérience que nous en avons, feront toujours de notre "Studio" la maison de confiance par excellence.



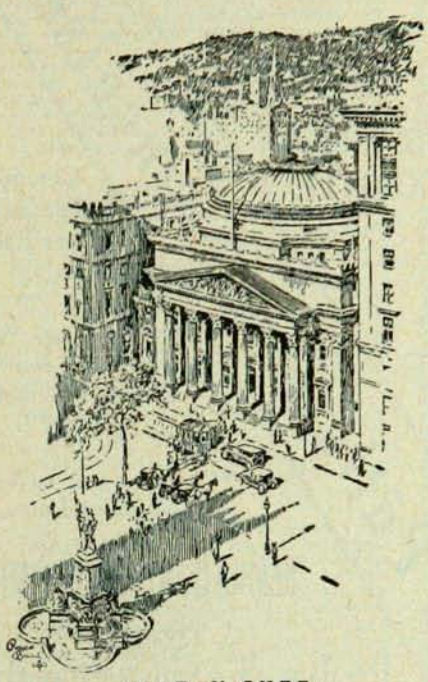
* * *

CADEAUX DE PAQUES

Au point de vue de l'originalité et de l'utilité notre Studio vous offre une collection de bibelots et de choses artistiques les plus récents de Paris. Nos prix sont modérés.

Armand Des Rosiers Limitée

Tél. Est 4090. 478, rue S.-Denis, près Sherbrooke, Montréal



BUREAU CHEF:
MONTRÉAL

L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de **l'ECONOMIE** possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, **VOTRE COMPTE** recevra notre prompte attention.

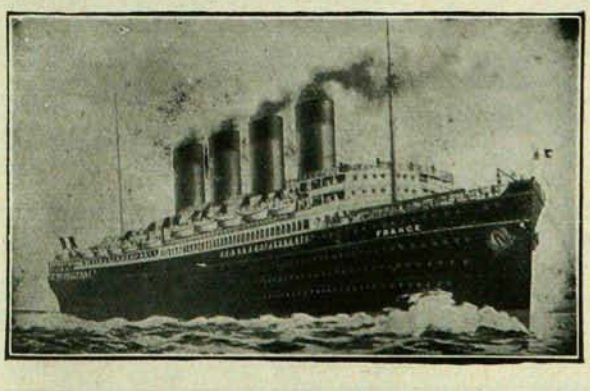
Vous êtes cordialement invité à devenir l'un de nos déposants.

BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Capital Payé	$ 22,000,000
Réserve	$ 22,000,000
Profits indivis	$ 1,251,850
Actifs totaux	$560,150,812

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices

FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE

Service bi-mensuel NEW-YORK-BORDEAUX

par les paquebots CHICAGO - NIAGARA

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

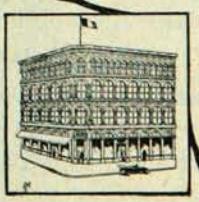
La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada

Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

d'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner + sa profession ou occupation + + + + + + +



GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

AUCUN tissu ne sert à une telle multitude de choses qu'un bon coton.

Prix pour prix—qualité pour qualité—les cotons Prue sont les meilleurs tissus que l'on puisse acheter.

DOMINION TEXTILE COMPANY
LIMITED

Montreal - *Toronto* - *Winnipeg*

Demandez à votre détaillant

les cotons portant cette marque.

Tél: Est 799-4928

PATISSERIES DE GRAND CHOIX

RESTAURANT A LA CARTE

et

TABLE D'HOTE

La Pâtisserie Française

Chocolats, Dragées, Petits Fours, Sorbets.

Visitez notre Nouvelle Salle de Thé, la plus jolie de Montréal.

Cuisine pour la Ville, Banquets, etc.

KERHULU & ODIAU, LIMITEE

Propriétaires

184 Rue S. Denis, - Montréal

Succursale: 4901 Sherbrooke Ouest. Tél. : Westmount 7909

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous en timbres ou mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

OMER DES HAIES.—Sensible et ardent, il est pratique et sensé, avec un esprit dirigé du seul coté des affaires. La volonté est faible et obstinée. Il manque d'initiative, il se laisse décourager par les difficultés et il n'a pas de persévérance. Bon cœur aimant. Un orgueil vaniteux bien marqué. Il ne se laisse pas connaître facilement; si ce n'est pas tout à fait un manque de sincérité, c'est de la dissimulation et une incapacité de s'exprimer sur lui-même. Activité inégale. Une faiblesse de volonté qui l'expose a être facilement entraîné par des volontés plus fortes.

AMIE DE CHOPIN.—Sensée, appliquée, réfléchie, elle est calme, un peu routinière; elle est droite et consciencieuse.

Bonne, affectueuse, elle a peu d'égoïsme et elle est naturellement portée à se dévouer. C'est une nature passive et un peu faible qui manque d'initiative et dont l'obstination douce lui sert à résister quelquefois et surtout à endurer. Ni orgueil, ni vanité, elle est timide et préfère ne pas être remarquée. Activité égale et routinière. Douce et un peu molle et insouciante. Personnalité effacée.

PETITE PHYLLIS.—Délicate, impressionnable, imaginative; oui, vraiment, elle est un peu sentimentale et elle aime à rêver à ses heures. Mais elle est active, remuante, gaie et quand elle ne rêve pas, elle se fait entendre! Remplie d'illusions, elle est naïve, crédule et confiante. Volonté active et vive mais indécise et capricieuse. Elle se laisse bien facilement influencer par son milieu et par ceux qu'elle aime. Elle est gracieuse, spirituelle, avec un charme très féminin.—"Ca veut dire ça".

BOUTON DE ROSE.—Très jeune, appliquée, soigneuse, un peu lente, elle a de la persévérance.

(Suite à la page 3)

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(Suite de la page 2)

Du bon sens et l'habitude de réfléchir, le jugement se forme bien. Elle est pratique et elle ne complique pas les choses. Bon cœur délicat et affectueux, elle est généreuse et instinctivement dévouée. La volonté est précise et ferme: il arrive à ce bouton de rose d'être entêté et raide. Elle contredit facilement et discute pour rien quand elle n'est pas de bonne humeur. Légèrement susceptible, mais elle entend facilement raison. Sans vanité, toute simple, elle est toujours sincère et naturelle. Réserve timide. Enjouée et gentille.

MARIE-JOSETTE.—Elle est délicate, timide, tranquille et discrète. Aucune vanité. Très impressionnable et sensible, elle renferme tout en elle et elle trouve difficile de se confier même à ceux qu'elle aime. Bonne et dévouée avec d'exquises délicatesses. Tendresse contenue qui n'a pas encore pu s'épanouir Volonté ferme, égale, un peu raide. Courage, activité et constance. L'ordre serait cultivé avec avantage. Un peu susceptible.

REBEE DES P.—Petite personne active, pratique, positive, d'une rare énergie. La volonté est résolue, indépendante, autoritaire, précise, entêtée, obstinée, faite également pour l'initiative et la résistance. Orgueilleuse mais peu vaniteuse. Elle est très sincère et ne se gêne pas pour dire ses opinions. Elle manque de douceur et de souplesse, mais elle est gaie, et son enjouement fait passer bien des petites brusqueries. Un cœur généreux, bon et capable d'affections profondes et constantes. Humeur capricieuse. Elle aime ses aises et son confort sans oublier les autres car elle n'est pas égoïste du tout.

"LE COQ".—Il est jeune, très timide, un peu crédule, sensible, affectueux. L'activité est inégale et il manque d'ordre et d'exactitude. Il a assez de sens pratique et du bon sens. La volonté n'est pas très grande et je crois que les difficultés le découragent facilement. Ce n'est pas une nature gaie ou expansive: porté à s'exagérer ses ennuis, il ne les communique à personne et il est souvent triste. Il aime le plaisir et le recherche. Le cœur est bon et il a besoin de sympathie et d'affection. Il est sincère.

M. D.—Jolie simplicité, franchise, beaucoup de bon sens et de modération en tout, elle juge bien les gens et apprécie les choses à leur valeur malgré sa jeunesse. La volonté est énergique: vive, précise, ferme et obstinée. Du soin, de l'activité et de la persévérance. Elle est donc parfaitement douée du coté pratique et elle développera de grandes qualités de maitresse de maison. Elle est bonne, affectueuse et dévouée. Discrète et réservée. Humeur tantôt gaie, tantôt triste, mais l'activité et le désir de bien faire combattent efficacement les petites mollesses tristes.

Suite à la page 4

Une aide précieuse à

LA BEAUTÉ

UN REMÈDE EFFICACE

contre toutes les tares et maladies de la peau; une préparation indispensable à la toilette de toute femme soucieuse de bien paraître.— Le

LAIT ORIENTAL

PARFUMÉ

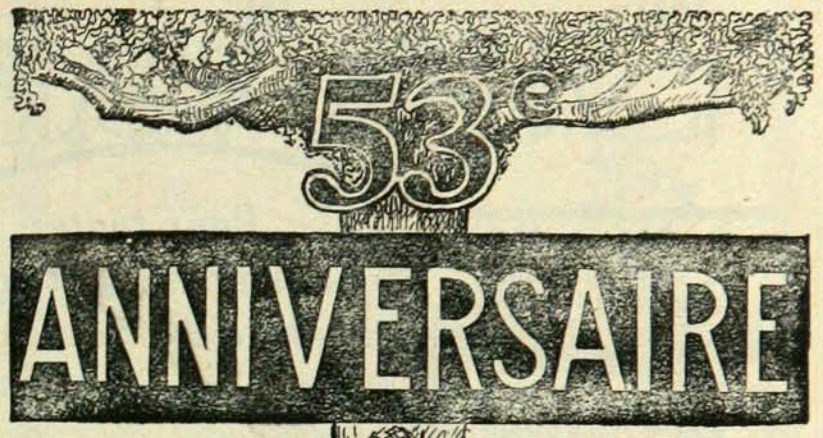
Remplace les poudres et les fards.

EN VENTE PARTOUT

Cie PHARMACEUTIQUE DE LA CROIX ROUGE, Québec, Qué.

McEWEN CAMERON & WAIT, LTD, COUVRETTE & SAURIOL, LIMITEE, Dépositaires. — Montréal.

C'EST EN MARS QUE NOUS FETONS LE



DE LA FONDATION DE NOTRE MAISON

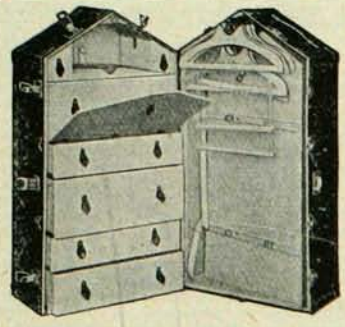
UNE maison de commerce qui a derrière elle plus d'un demi-siècle de prospérité, n'a pas besoin d'autre démonstration de sa valeur: avec la concurrence qui existe de nos jours, seules les maisons qui offrent à leur clientèle de véritables valeurs peuvent subsister aussi longtemps. Nous avons le droit de nous féliciter de ce long passé qui fut une marche ascendante vers de plus grands succès.

IL est donc naturel que nous fêtions cet anniversaire par une vente colossale: notre plus grande vente de l'année. Les gens qui viendront de la campagne, fussent-ils à une distance de 100 milles seront amplement dédommagés de leurs dépenses de voyage, par les économies qu'ils réaliseront à notre vente anniversaire, laquelle est toujours le plus grand événement commercial de chaque année dans la province de Québec.

Dupuis Frères LIMITÉE

LE MAGASIN DU PEUPLE

447-449 Est, rue Ste-Catherine - MONTRÉAL



Si vous voyagez avec une Malle Garde-Robe à Pignon, les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, seront éliminés.

Vendues dans les grands magasins.

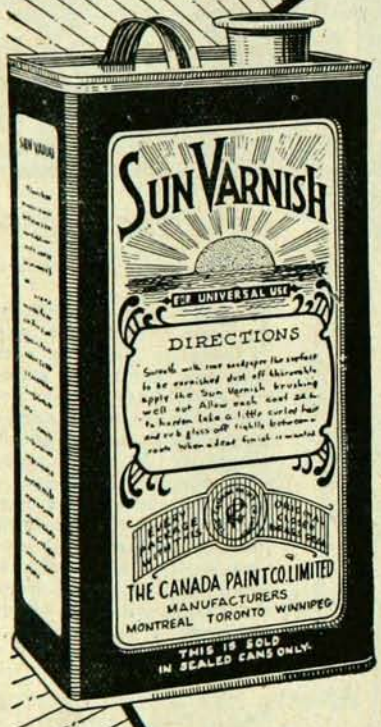
Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

LAMONTAGNE LIMITÉE

Seuls manufacturiers au Canada.

No 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.

Sun Varnish



Pour toute Boiserie intérieure excepté les Planchers.

Un vernis supérieur d'un lustré brillant et transparent comme du verre qui fait ressortir toutes les beautés naturelles du bois.

Si les radiateurs coulent—si la pluie entre par la fenêtre ouverte, cela ne gâtera en rien toute chose recouverte de Vernis Soleil (Sun Varnish). Pas plus que de l'eau chaude savonneuse, alcool ou alcali ne ternira la beauté de surface du Vernis Soleil (Sun Varnish).

Pour finir les planchers en bois dur, il n'y a rien de tel comme le Vernis à plancher Soleil (Sun Floor Varnish). Un vernis élégant qui sèche dur comme du granit, dure comme du fer et ne craquera jamais, ne s'effritera pas et ne montrera pas la marque des talons.

Demandez à l'agent de la C.P. de votre ville d'estimer la quantité requise pour l'ouvrage que vous voulez faire. Il a en magasin un stock complet des Produits C.P., et peut se charger de tous vos besoins de peinture et de vernis.

"Sauvez la surface et vous sauvez tout" *Peinture et Vernis* 3

THE CANADA PAINT CO.
LIMITED

Makers of the famous "Elephant" Brand Genuine White Lead

MONTREAL TORONTO HALIFAX WINNIPEG CALGARY VANCOUVER

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(Suite de la page 3)

HELIOTRPPE.—Imaginative, gaie, un peu superficielle, elle attache beaucoup d'importance à ce qui parait et elle ne va peut-être pas assez au fond des choses... Je la crois un peu sentimentale et romanesque, dans ce sens qu'elle aime, soit pour elle, soit pour les autres, toutes les petites aventures sentimentales. Bonne, aimante, mais un peu jalouse de ceux qu'elle aime. Volonté faible. Beaucoup de souplesse, de l'irrésolution, du caprice. Comme tous les faibles, elle a quelques entêtements qui accentuent son peu d'énergie. Vivacités impatientes. Elle est susceptible et portée à exagérer les fautes des autres et à diminuer ses propres torts. Gracieuse, aimable, elle aime à causer et à plaire. Elle est sincère et elle aime à dire sa façon de penser.

HUGUETTE.—Gaie, ouverte, d'une franchise un peu naïve fort amusante, Huguette est bonne, aimable, affectueuse, très active et ardente a tout ce qu'elle fait, travail ou plaisir. La volonté est surtout faite pour la résistance: elle est d'une obstination habituelle, exprimée ou muette, vive ou douce, mais toujours capable de résister. Elle est gentille, Huguette! Elle plaît par son absence de vanité et d'égoïsme, par sa parfaite simplicité, ses enthousiasmes, son entrain, sa bonté, son bon sens et son plaisir de vivre. L'orgueil est son défaut, et quand elle fait des sottises c'est qu'elle l'écoute, mais avec sa grande droiture elle sait avouer ses erreurs et les réparer.

BOUCLES BRUNES.—Très impressionnable et d'un tempérament nerveux, imaginative et sensible, elle se laisse trop facilement dominer par ses impressions qui la portent aux exagérations. Aussi le jugement n'est-il pas très sûr. Elle est timide et renfermée et elle se fait bien des chagrins qui n'auraient pas sujet d'exister si elle parlait davantage de ce qui l'inquiète. La volonté est assez énergique et ne manque pas de souplesse: elle est active et courageuse en général, mais elle est déprimée parfois, et l'état moral affecte l'activité qui devient variable et pénible. Bonne, aimante et capable de beaucoup de dévouement. Humeur très variable. Je la crois un peu défiante et portée à attacher trop d'importance aux détails. Droite et franche. Quand elle est bien disposée, elle est vive et enjouée. Quand elle est mal disposée, elle est irritable, entêtée et raide.

Suite à la page 5

Horlick's

Lait malté pour bébés.

Meilleur que le lait de vache. Une combinaison de lait riche et grains maltés.

Jaeger

Pour Hommes

Entre-autres vêtements Jaeger pour hommes, il y a les sous-vêtements, chemises de nuit, pyjamas, chemises, cols, chaussettes, bas jerseys, chandails, gilets cardigan, gilets, pantoufles, gants, foulards, costumes de bain, etc.

En vente aux Magasins et Agences Jaeger dans tout le Canada.

Un catalogue complètement illustré est envoyé gratis sur demande.

Dr. JAEGER Sanitary Woolen System **Co. Limited**

Toronto Montréal Winnipeg

Maison Anglaise "Fondée en 1883" 14

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(Suite de la page 4)

ALBERTE.—Le bon sens et l'esprit pratique font heureusement contre-poids à l'imagination gracieuse, active et portée aux exagérations. Ma correspondante est sujette à attribuer toutes les qualités à ceux qui lui plaisent et à les refuser toutes à ceux qui lui déplaisent, et elle fait ainsi de graves erreurs de jugement. Elle est vive, enjouée, aimable, gracieuse, bonne, très aimante et dévouée. La volonté est trop variable pour être très forte. Indépendante, un peu autoritaire, mais souple, active et plutôt douce dans ses manifestations. Tout de même, elle contredit et discute vivement, et elle a ses impatiences et de grosses obstinations. Un peu de coquetterie, mais tant de sincérité que ça ne peut jamais être bien grave. Je vois une tendance à la susceptibilité.

JACQUELINE B.—L'esprit est délicat, sensé, clair et cultivé, l'imagination est vive et gracieuse sans rien d'excessif, aussi le jugement est déjà exercé et bon.

C'est une nature aimante, délicate, d'une bonté rayonnante et dévouée. La grande sensibilité la dispose à des petites tristesses contre lesquelles réagissent l'activité et le sens du devoir clairement marqués ici. La vie sentimentale est active. Elle a besoin d'affection, de confiance, mais elle est réservée et elle ne fait pas de confidences facilement. La volonté est faite pour la résistance et s'exprime le plus souvent par l'obstination passive et muette mais inébranlable. Elle manque d'initiative. Gracieuse, douce, aimable et tendre, c'est une vraie femme.

BERGERETTE DU CHASTEL.—Positive et pratique, elle a du bon sens et elle est active et courageuse. Un peu routinière elle aime ses habitudes et n'en change pas facilement. Le cœur est sensible et bon et elle sait se dévouer pour ceux qu'elle aime bien tranquillement et sans démonstrations inutiles. Volonté vive, résolue, ferme et entêtée. Elle manque de douceur et de souplesse, on lui reproche des brusqueries, une humeur variable, des impatiences. Elle est sincère et droite: elle connait ses petits défauts et elle les avoue volontiers. Pas de vanité et beaucoup de naturel.

BELLE NOIRE.—La bonté bienveillante, douce, active et dévouée est le trait caractérisque de cette écriture. Une sensibilité délicate, beaucoup de tendresse et un peu de tristesse habituelle me frappent ensuite. Cette personne a souffert sans en garder d'amertume. La volonté est précise, ferme et active. L'imagination, active et gracieuse, favorise l'idéalisme et les jolis enthousiasmes. L'esprit est enjoué, elle aime à causer, à voir ses amies, elle jouit de ce qui est spirituel et gai. Toujours occupée des autres, elle ignore absolument toutes les formes de l'égoïsme et son amabilité est bienfaisante. Elle est d'une grande timidité, et malgré sa grande franchise, son extrême

Suite à la page 6

PARFUM

RÊVE

DE

BEAUTÉ

Le parfum qui a charmé Paris.

Exquis, mais discret.

Pierrette—Fermez les yeux Monsieur! Maintenant, que voyez-vous?

Pierrot—Un magnifique jardin de fleurs! au parfum—ah!—délicieux, mais le parfum reste—et c'est le parfum charmeur

RÊVE DE BEAUTÉ

"ERASMIC"

.. AUSSI ..

Savon, Poudre de riz, Crême de Beauté, Eau de Toilette. Dans tous les meilleurs magasins.

Importés par la compagnie

ANGLO-AMERICAN AGENCIES LTD.

41-43 rue S.-François-Xavier,

Montréal.

Faites comme les autres qui
Aiment le Bon Pain
Exigez le Pain

V.& L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet

C'EST LE MEILLEUR

Un essai vous convaincra

Notre Motto est

Propreté, Service et Qualité

raison dans toutes les parties de la ville. Téléphone: ST-LOUIS 4406

La beauté par la santé et non par l'artifice.

Crème FLOREÏNE
Crème de Beauté Hygiénique

Poudre de riz FLOREÏNE
Invisible, légère, impalpable.

Savon Floréïne,
Bain Floreïne,
Parfums Floreïne
(SÉRIE FLEURS)

EN VENTE PARTOUT.

Dentifrices
DES RR. PP.
BÉNÉDICTINS
de SOULAC
RÉELLEMENT FRANÇAIS
ÉLIXIR
PÂTE
en boîtes et en tubes
PÂTE-SAVON
en boîtes et en tubes
SAVON DUR en boites aluminium

Huile d'Olive
Extra surfine, Vierge
DE
LAUTIER FILS
de Grasse, France.

En flacons-huiliers et bidons.

En vente dans toutes les bonnes épiceries et pharmacies.

Société des Produits Français Ltée, AGENTS
232 LEMOINE, MONTRÉAL. — Tél. MAIN 5750.

Grand'Papa sourit

en entendant Bébé lui dire combien sa barbe est douce et parfumée. C'est que tous les matins il la lave au Savon Baby's Own dont Maman se sert pour elle et les petits.

Roses de France et autres parfums naturels, communiquent leur arôme au Savon Baby's Own. 8-1-21

BABY'S OWN SOAP

Le meilleur pour bébé.

Le meilleur pour vous.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite de la page 5

réserve nuit aux confidences et elle communique rarement ses impressions et ses sentiments intimes. Elle a un charme féminin qui l'accompagnera jusque dans la vieillesse.

AMIE DE L.—Imaginative, gaie, très animée, franche et naïve, c'est une gentille enfant un peu étourdie mais qui a du bon sens, de l'adresse, de l'activité et dont le sens pratique peut se former. Le cœur est bon, délicat et affectueux. Elle est bien portée à s'illusionner sur ceux qu'elle aime et à les croire sans défauts. Elle est susceptible cependant, et c'est facile de la froisser. La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative: elle est obstinée et souvent entêtée. Vaniteuse, elle aime la toilette, ce qui parait, et quand il s'agit de sa parure, elle ignore l'économie. Très jeune et encore en pleine formation. Dirigée sagement, elle deviendrait peut-être plus sérieuse.

PLUME X.X.X.—La simplicité et la sincérité parfaites caractérisent cette écriture qui est d'une personne d'esprit et de jugement, cultivée, et qui a de la distinction. Sensible, tendre, d'une réserve un peu farouche, elle a souffert mais ne l'a pas dit. Souvent triste, désenchantée, elle voit bien clair, juge à leur valeur ceux qui l'entourent: cela ne contribue pas toujours à la réjouir! Elle reste quand même bonne, généreuse, bienveillante et dévouée: elle est sans égoïsme et elle a un vif sentiment du devoir et de la justice. Quelque chose d'enjoué dans l'esprit la sauve de l'amertume et du pessimisme.

La volonté est active, ferme, un peu autoritaire, persévérante et souvent tenace. Humeur un peu variable. Tous les signes de la bonté bienfaisante et agissante, et une souplesse qui rend cette bonté aimable et douce.

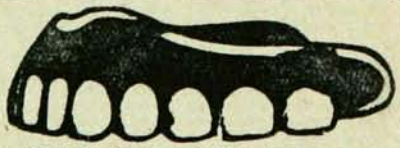
NEUVILLE.—Pratique et sensé, il est actif, entreprenant, plein de courage. Il est délicat, généreux et tendre, mais d'une grande timidité et d'une réserve silencieuse difficile à vaincre. Vif, souvent impatient, il aime à contredire et à discuter, et il lui arrive d'être entêté et raide. Sincère et bon, il sait se dévouer et s'oublier pour les autres. Un premier mouvement de susceptibilité est combattu par la générosité. Sans prétention ni vanité aucune, c'est un modeste, qui manque de confiance en lui et qui ne se POUSSE jamais. Il est persévérant et travailleur et il a l'écriture de ceux qui réussissent.

MARTHE.—Esprit vif, un peu léger; beaucoup de spontanéité et de l'irréflexion. Elle est gaie, enjouée et impulsive. Le cœur est affectueux; elle est sensible, franche et bonne. La volonté est plus vive que forte: sous des déclarations d'indépendance, des velléités de despotisme, elle est faible, de volonté inconstante, et elle subit facilement les influences extérieures. Remplie d'assurance, elle a confiance en elle et dans les autres et elle est portée à s'illusionner et à croire ce qui fait son affaire. C'est pourquoi il lui arrive de se tromper dans ses jugements. Vive et prompte. Humeur capricieuse. Entêtements fréquents et raides. Géné-

Suite à la page 7

Résidence: EST 8161
Service de jour et de nuit

GIROUARD TAXI SERVICE
EST 6031
TAXIS ET TOURINGS
Bureau et Garage:
398 St-Dominique, Montréal



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.
30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.
Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.
L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162 RUE ST-DENIS

Le Dépilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à
MADAME MARIE VAZELO
Casier postal 35, Station N. Montreal

ADAPTATION

Le point caractéristique de la police d'assurance "JUBILÉ" est l'ADAPTATION. Ce contrat répond à la demande des différentes circonstances; il peut s'ajuster aux nécessités nouvelles.

NOTRE CONTRAT SPÉCIAL DE NOTRE ANNÉE JUBILAIRE

1871 - 1921

Sun Life Assurance Company
OF CANADA

Bureau Chef: - - - - - Montréal

Librairie C. DEOM

251 Est, rue Ste-Catherine, Montréal.

La Librairie Déom offre à sa clientèle les ouvrages suivants que vient de publier la maison Garnier Frères:

Pierre Lasserre:	Les Chapelles littéraires (Claudel-Jammes-Peguy)	$ .80
D. Maillart:	Athéna, tome 2ème	1.60
A. Broquelet:	Nos Abbayes	2.50

La Librairie Déom désire aussi rappeler à ses nombreux lecteurs qu'elle a en magasin la

Collection des chefs-d'oeuvres méconnus

Cette collection est publiée sur papier Bibliophile inaltérable (par chiffon de Renage et d'Annonay) au format in-16 Grand-Aigle. Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500, ornés d'un portrait gravé sur bois par Achille Ouvré.

VOLUMES PARUS:

Chateaubriand:	La Vie de Rancé	$ 2.00
Regnard:	Provençale	2.00
Tallemant des Réaux:	Le Cardinal de Richelieu	2.00
Bossuet:	Lettres sur l'Education du Dauphin	2.00
Fenelon:	Ecrits et lettres politiques	2.00
Le Père Bouhours:	Entretiens d'Ariste et d'Eugène	2.00

LIBRAIRIE C. DÉOM

251 est, rue Ste-Catherine - - - Montréal
Téléphone: EST 2551.

ETUDES GRAPHOLOGIOUES

Suite de la page 6

sorité et dévouement. Elle a de l'originalité et se pique de ne copier personne, elle est animée, amusante et gracieuse.

BERGERETTE DU CHASTEL.—Sensée et pratique, c'est une jeune personne positive, très active, un peu routinière, courageuse et ambitieuse. Elle est nerveuse, d'humeur inégale et un peu brusque: elle est irritable et le manque total de souplesse la rend parfois désagréable.

Elle a un bon cœur et peu d'égoïsme, mais ses affections ne sont pas tendres et si elle sait se dévouer elle le fait sentir et elle manque d'indulgence pour ceux avec qui elle vit. La volonté est ferme: elle s'impatiente et s'emporte facilement; elle est susceptible. C'est une personne énergique et qui n'est pas douce.

PAULETTE G.—Esprit clair et sensé, aucune tendance à compliquer les choses. Paulette est bonne et bienveillante; gaie, optimiste, facilement satisfaite de tous et de tout. Cette indulgence aimable s'étend à elle-même, et sans vanité, tout simplement, elle est satisfaite d'elle-même.

Son esprit enjoué, sa gaieté naturelle ne l'empêchent pas de s'attrister facilement. Elle est délicate, sensible et affectueuse. La volonté est précise, ferme, assez tenace. La bonté est protégeante et très dévouée.

Suite à la page 70

"Comparer le travail"

voilà la devise de la machine à écrire

ROYAL

Quiconque **compare** adoptera toujours la "ROYAL". La Machine pourvue d'un **clavier français** et de vingt autres améliorations toutes brévetées.

Royal Typewriter Co.
LIMITED

107-OUEST, NOTRE-DAME
MONTREAL

Prix spéciaux aux maisons d'éducation.

Incendies, Marine, Automobiles, Explosions
Emeutes, Commotions civiles
et Grèves.

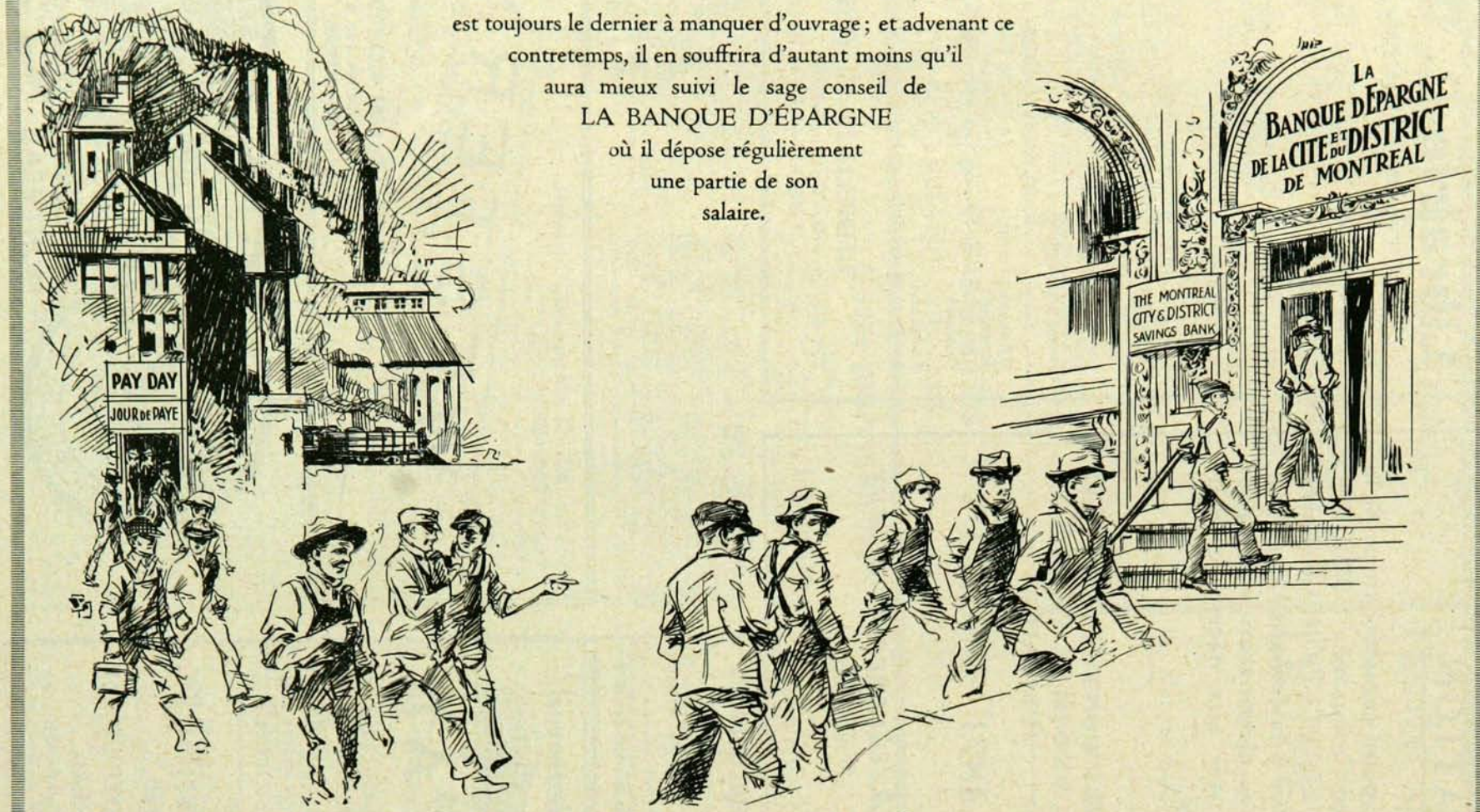
WESTERN
ASSURANCE COMPANY
Incorporée en 1851

ROBERT BICKERDIKE & SON
Gérant de succursale pour la province de Québec
61 RUE ST-PIERRE, MONTREAL

AVIS

Le Travailleur consciencieux et prévoyant

est toujours le dernier à manquer d'ouvrage ; et advenant ce contretemps, il en souffrira d'autant moins qu'il aura mieux suivi le sage conseil de LA BANQUE D'ÉPARGNE où il dépose régulièrement une partie de son salaire.



La Banque d'Epargne

de la Cité et du District de Montréal

Bureau principal et seize succursales à Montréal.

fondée en 1846 pour les travailleurs — vous invite cordialement à la pratique de l'ÉCONOMIE ——— Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant-Général.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 5 | *S'unir pour grandir.* | Montréal, 15 mars 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

		Pages
La Mort d'un artiste	MADELEINE	11
Souhaits d'anniversaire	LA DIRECTRICE	12
Chronique littéraire: "Quelques livres d'hier"	LOUIS DANTIN	13
Adolphe Chapleau	ARTHUR BEAUCHESNE	17
Le Centenaire de l'Ecole des Chartes	EDMOND BURON	21
Fédération du Canada Anglo-Saxon avec les Etats-Unis	WILFRID GASCON	23
Au milieu des Bouquins.	GUSTAVE LANCTÔT	24
Les Echos	LUC AUBRY	26
Livres et Revues	LOUIS CLAUDE	29
Sotto Voce (poésie)	RENÉ CHOPIN	30
Un Educateur d'art	JEAN HARDY	31
Le Sourire	PHILIPPE PANNETON	31
Chronique musicale	ANNE M. D'HALEWYN	57
Le Cinéma	JEAN HARDY	69

ROMANS:

Le Coup de Foudre (au complet)	JEANNE SCHULTZ	33
Le Maître de Forges (1ère partie)	GEORGES OHNET	59

FEMINA:

L'Entre-Nous	MADELEINE	49
Les Choses Féminines	SŒUR MARTHE	50
Patrons de la Revue Moderne		51
Le Macramé		52
Fiançailles et Mariages	BLEUSE	53
Le Courrier	MADELEINE	55
Courrier Graphologique	CLAUDE CEYLA	2, 3, 4, 5, 6, 7 et 70
La Petite Poste		72
Courrier Poétique	SAINT-JUST	72

NOS ILLUSTRATIONS: — *L'artiste Ulric Lamarche;* — *M. Narcisse Dupuis;* — *M. L. J. Dugal;* — *Vue de Victoria, sous les roses, en plein hiver;* — *Adolphe Chapleau;* — *Ecole des Chartes: portes de Clisson;* — *Palais de Soubise;* — *Salon de la Princesse de Soubise;* — *Vue d'Hamilton;* — *M. l'abbé Thellier de Poncheville;* — *M. Armand Desrosiers;* — *Choses féminines;* — *Modèles de macramé;* — *Fiançailles et Mariages;* — *les Nouvelles Modes de Paris;* — *Le cinéma: Mary McLaren et Justine Johnstone.*

TROUBLES DE LA DIGESTION:—
Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU.
TRAITEMENTS ELECTRIQUES.

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:—
Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: { BUREAU: EST 7580 / RESIDENCE: EST 6791

460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom
251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés
Téléphone: Est 2551

18¢ le paquet
Deux pour 35¢

La "Meilleure" Cigarette dans N'importe quel Port.

Faites-en l'essai aujourd'hui même

CIGARETTES

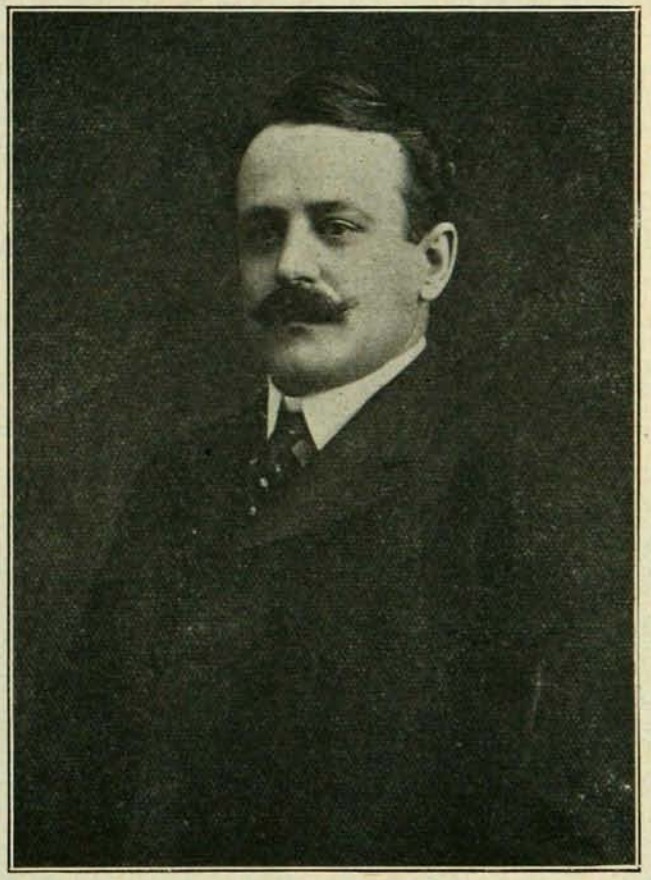
PLAYER'S

NAVY CUT

LA MORT D'UN ARTISTE

Par MADELEINE

Notre pays et notre race ont récemment perdu un artiste, un grand artiste par l'inspiration, le goût et le raffinement. Cet artiste tendre et fin que la mort nous a pris, sans secousses et sans angoisse, tout doucement, comme l'on prend celui qui souffre pour le bercer, s'appelait Ulric Lamarche, et de notre Revue, dès le premier instant, il devint l'ami très sincère. Nous avions tout de suite réclamé le concours de son crayon spirituel; malade, très malade même, alors, il avait accepté tout de suite, espérant le jour où pour nous il aurait pu donner libre cours à son esprit finement ironique sans méchanceté, et qui le faisait aimer même de ceux qu'il croquait dans leur faiblesse ou leur ridicule. Il avait le don de rire et de faire rire, sans être jamais cruel, car la douceur et l'indulgence étaient le fond même de cette âme sensible et sincère qui n'aimait que le beau et le cherchait constamment dans la vie.



ULRIC LAMARCHE

Mais que dire de ses toiles superbes qui enrichissent quelques unes de nos collections canadiennes, et que leurs propriétaires ne céderaient pas aujourd'hui à prix d'or. Elles sont l'expression d'un talent personnel, où vit vraiment une intellectualité supérieure. Tout y est doux, caressant, enveloppé. Il aimait les beaux paysages où chantent la nature en fleurs, les champs roussis de soleil, où s'élève le blé blond voisinant avec des taches d'herbes vertes; il aimait les petits coins ignorés ou dédaignés où nul n'avait rien perçu, et où il trouvait, lui, la réponse à sa soif d'harmonie et de sérénité. Il aimait la simplicité dans la nature, comme il l'aimait dans les êtres. Et nous le voyions contempler l'une et rechercher les autres, s'intéressant à tout ce que la vie offre de sincérité et de simplicité. Un petit tableau séduit ma pensée: un peu d'eau enveloppé d'arbres vert et or. Le charme s'en dégage comme d'un poème. Ce petit coin cueilli au pays des soleils, là même où est né Lamarche, dans cette terre merveilleuse de la Californie, éblouit et passionne. Il semble que le talent tout entier du peintre s'y soit fixé: ceux qui le regardent ne peuvent se défendre d'une intense sympathie pour cet artiste au style si clair, si discret et si prenant.

Pauvre Lamarche, sitôt parti tout de même, entre deux sourires. Je le vois là qui semble dormir sur la couche basse où la mort l'a couché. L'ami qui lui est resté fidèle dans toutes les étapes du calvaire qu'il a dû gravir pour mériter le repos suprême, lui rend le dernier service: celui de lui fermer les yeux dans l'immortalité de la mort. Sa figure resplendit d'une paix extraordinaire. Il semble dire à ceux qui pleurent: "Pauvres humains, pauvres fous, pourquoi regretter la vie quand l'éternité est là, avec sa paix et sa joie". La mort nous apparaît soudain comme un bienfait, et autour de celui qui dort, semblant si heureux, nous causons avec calme, gagnés par sa splendide sérénité.

Pauvre ami si précieux et si sûr, que nous n'entendrons plus exprimer des vues profondes, des sentiments justes et des espoirs magnifiques. Exubérant et impulsif, il croyait à tout ce que l'existence peut offrir de beauté et de bonheur, et même le mal affreux qui le rongeait depuis deux ans ne put le faire douter du bienfait de la vie. Il espérait, et son espoir dominait son mal épuisant. Il s'attacha à la Revue dont il avait surveillé la fondation, et à laquelle nous tentions de le rapprocher en le mêlant à tous nos projets, en le consultant sur les gravures et les teintes qui devaient présider à sa présentation. Et quand il s'excusait d'être un collaborateur au repos, nous pouvions lui répondre qu'il avait inspiré à la Revue ses détails les plus aimables. Tous les mois, le coup de téléphone fidèle nous apportait son contentement et son appréciation amicale, et ce coup de téléphone hélas, suspendu en février, nous serons à jamais tristes de ne plus l'entendre résonner dans notre vie avide de sympathie et de sincérité.

Lamarche, né dans le sud américain de parents canadiens-français, ressemblait étonnamment aux hommes du Midi. Il lui arriva fréquemment d'être pris pour un Mexicain, et il affectionnait d'ailleurs, comme pour accentuer cette erreur, le large chapeau noir que

portent presque toujours les aristocrates du Mexique. Ses yeux noirs brillaient de franchise et de sincérité. La vie en débordait large et généreuse. Ses études le portèrent, jeune encore, vers Paris, et il semble que, pour ce Canadien-français jailli en terre américaine, sa vraie patrie devait être la France. Il l'adorait et ne pouvait se passer d'elle. Sans cesse il y retournait, comme l'on retourne vers la lumière. La province française le passionna peut-être plus encore que la Capitale. Il aimait les vieilles villes et les vieilles coutumes; il aimait les gens surannés et les habitudes antiques. Il aima la beauté de la France à travers ses paysages, ses ruines, ses antiquités, ses vieux temples, ses rues étroites et tourmentées, ses châteaux moyennageux; il aima la France comme l'on aime l'Art lui-même, et la parcourut d'un bout à l'autre, stationnant en Bretagne, en Normandie, en Touraine, en Auvergne, dans les Alpes et dans les Vosges, toujours admirant, toujours aimant... La guerre arriva au cours d'un de ces voyages artistiques... Alors tout le mal de la France entra en lui à grands coups de sabre et de baïonnette. Il ne pouvait guérir de cette plaie atroce qui était la plaie de la Bien-Aimée, et, suivi de la compagne incomparable qui souffrait de son mal, comme elle avait vécu de son bonheur, il s'en revint mourir avec nous, qui l'aimions bien, et que son trépas laisse inconsolables!

Dans notre existence étroite et égoïste la vie d'un tel homme passe inaperçue. Elle révèle pourtant une admirable personnalité, et ceux qui le mirent au tombeau purent se dire que celui-là allait vers la Vraie Paix, réservée aux hommes de bonne volonté qui n'ont voulu que le Bien, poursuivi que le Beau, et mérité la Récompense qui attend le Juste, Là-Haut, au-delà des étoiles, où Dieu a monté son Paradis. MADELEINE

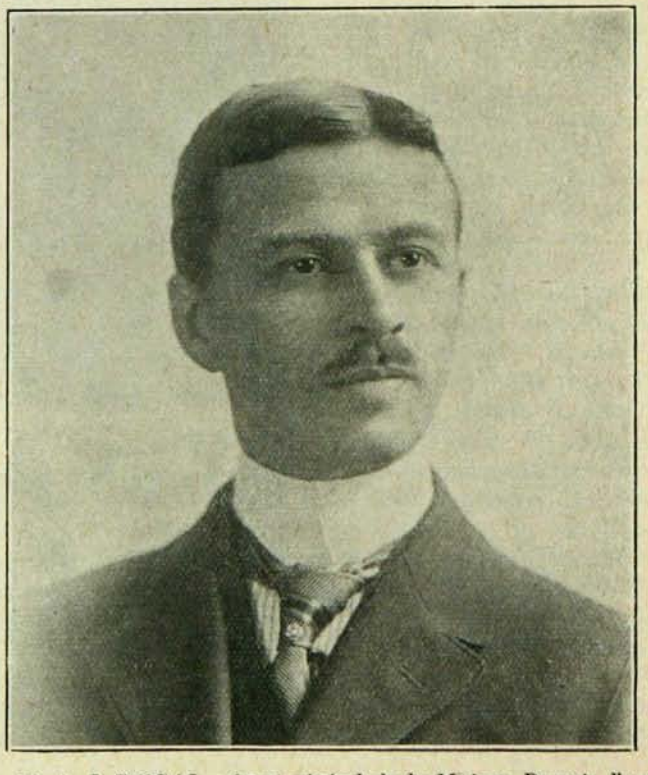
SOUHAITS D'ANNIVERSAIRE

L'une de nos maisons de commerce canadienne-françaises célèbre son 53e anniversaire, et nous tenons à féliciter hautement son propriétaire et son gérant général, pour l'impulsion splendide qu'ils ont donné au commerce de la partie est de notre ville. En effet la maison Dupuis, fondée il y a tant d'années par l'homme d'action que l'on se rappelle encore, M. Nazaire Dupuis, est restée là où l'avait posée son fondateur, et elle n'a jamais non plus changé de nom. Après la mort de M. Dupuis, ses frères prirent la suite de ce beau commerce qui florissait alors tout tranquillement. Après quelques années M. Narcisse Dupuis restait seul à la tête de la maison qu'il dirigea jusque vers 1909, époque à laquelle il mettait à la tête de la maison, l'homme d'expérience et d'initiative qui devait le seconder avec tant d'habileté et de dévouement, M. A. J. Dugal. Dirigée par ces deux hommes progressifs qui s'étaient entourés d'aides intelligents et travailleurs, parmi lesquels il faut citer le trésorier, M. Armand Dupuis, la maison devint rapidement un magasin à rayons modèle, et comme par magie s'agrandit, prospéra, s'améliora, au point d'exciter chez les Canadiens-français, une légitime fierté. Lancée dans la voie du succès, la maison Dupuis est devenue une puissance commerciale, et nous assistons à son développement et à son perfectionnement avec une satisfaction fort explicable.

Nous offrons à son directeur, à son gérant et à tous les collaborateurs de cette œuvre magnifique nos souhaits pour l'anniversaire qu'ils vont célébrer par une vente colossale qui permettra à leur clientèle de garder de cet événement, le bon souvenir que laissent les ventes à sacrifice, dans l'esprit de tout acheteur qui connaît la valeur de l'argent. En ces temps de vie chère et de lutte matérielle si âpre, un événement de ce genre, où qu'il se produise, est un bienfait, dont tout homme et toute femme soucieux d'améliorer son existence doit savoir judicieusement profiter.

Nous souhaitons à la maison Dupuis, de nouveaux succès justement mérités par son souci de maintenir très haut, et très loyalement sa réputation de maison moderne. LA DIRECTRICE

M. NARCISSE DUPUIS, propriétaire et directeur de la grande maison de commerce qui porte son nom.



M. A. J. DUGAL, gérant général de la Maison Dupuis, l'une des plus anciennes et des plus progressives de la Métropole.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

QUELQUES LIVRES D'HIER

Par LOUIS DANTIN

LE MAUVAIS PASSANT, par *Albert Dreux*. — 1 vol. in 12° de 120 pages. Montréal, Roger Maillet, éditeur.

Ces poèmes, d'une indiscutable sincérité, révèlent en M. Albert Dreux le rêveur sensitif et l'artiste consciencieux que le volume des *Soirs* avait déjà fait entrevoir. Les tendances de l'auteur le portent vers les nouvelles écoles, celles qui cherchent dans la gamme des mots des sonorités plus amples, des combinaisons plus subtiles et des fusions plus audacieuses. Pour instrument, on sent qu'il préfère à la lyre traditionnelle, trop calme à nos oreilles blasées, la mandoline au timbre aigu, aux vibrations crispées et nerveuses. Il modernise pourtant avec une certaine réserve, qui n'est peut-être que la prudence du bon sens. Son inspiration est composite, en somme, aussi bien que son écriture. Il puise souvent aux sources de l'âme, et il se grise alors d'une mélancolie exaltée, d'un sentiment vif et capiteux; il lance sa pensée vers de hauts problèmes en des ascensions rationnelles ou mystiques; il brûle son cœur à la flamme folle des caresses. Mais c'est aussi un "objectif", et il se plait à des peintures désintéressées et sereines, aux pures louanges de la Beauté. Son vers est tantôt le vers romantique, à peine touché de la teinte parnassienne, et tantôt le vers libre, chevauchant le Pégase sans frein des Olympes où Kahn et Laforgue sont dieux. Peut-être, en dispersant ainsi sa manière, laisse-t-il soupçonner qu'il n'a pas tout-à-fait choisi sa voie, qu'il n'a pas atteint l'unité resserrée et forte où le style et le poète se fondent en un tout indissoluble. Peut-être y a-t-il dans son éclectisme même une part d'imitation dont se dégagerait un art plus confiant et mieux affermi. Il garde, malgré tout, plus d'un élément de riche originalité. Sa communion à la nature est d'un enthousiasme vrai et se chante en notes gravement ferventes. Il a la nostalgie des bois touffus où s'épandaient ses rêves d'enfance, où les héros même de ses livres revivaient dans les troncs altiers et épiques; c'est avec un regret intime qu'il contraste avec leur silence la clameur grossière des cités:

J'ai déserté la joie, ô mes amis d'antan!
Un jour néfaste et dur me jeta dans la ville
Où tout, jusqu'à l'amour, est pressé, haletant;
Où même un cœur d'enfant est une chose vile.

Mais je retournerai, je reviendrai vers toi,
Nature qui me fus maternelle et si tendre;
Je saurai retrouver mes rêves à ta voix;
Je veux me retremper en toi, tu peux m'attendre.

Dans le palais sacré des chênes et des ormes,
Des pruches et des pins, des chênes, des tilleuls,
Le merveilleux secret des couleurs et des formes
Se renouvelle, vit, demeure. Et c'est là seul,

Dans ce vivant palais aux colonnes fécondes
Dont le dôme est un chant et dont les hôtes sont
Rossignols, roitelets, mésanges et pinsons,
Ceux qui font plus joyeux le sourire du monde.

Que je veux promener le dégoût et l'ennui
Qu'a jetés dans mon cœur la ville, ce cratère...
O Forêt, où le jour semble une belle nuit
Pour ce que vous semez d'étoiles sur la terre!

De même il trouve, pour recréer les paysages fleuris de neige ou les lueurs fantasques des nuits de janvier, des images brillantes et plastiques. Il fait tournoyer nos sports d'hiver, la raquette et le hockey, avec une gracieuse prestesse. Dans *Soirs d'Artiste*, par contre, ce sont des étangs et des vasques idéals qu'il voit sommeiller sous un ciel d'Afrique, à l'orée de bosquets peuplés d'oiseaux éclatants, de nymphes et des dieux.

Le soleil était tombé là-bas
Tout au fond de l'eau verte;
L'occident semblait un dahlia
A la corolle ouverte...

Et je songeais: Soir si clair, si beau,
Si rempli de caresses,
Je te chanterai sur mes pipeaux,
O cher soir qui m'oppresse!

Ainsi toujours il est tendre à la nature, que ce soit celle de la réalité ou de la fantaisie; et ces effusions gonflées de l'âme des choses, ces hymnes à la beauté du monde sont, je crois, dans son œuvre la partie la plus spontanée et la plus vivante.

Quand il s'attaque à l'idée pure, il vacille entre des théories diverses, même contradictoires, et se convainc de cette curieuse insouciance intellectuelle que j'avais signalée jadis chez Emile Nelligan. Ainsi il dédie à M. Henri Grignon, des strophes parfaitement pieuses, où il semble pénétré de la sécurité, de l'extase même des vieilles croyances:

Sous les arceaux bénis, l'âme des encensoirs
Déroulait sa guipure aux rythmes des cantiques,
Tandis que, récitant les oraisons du soir,
Nous nous vêtions de paix et de douceur mystique, etc.

Et puis, à dix pages de distance, c'est un chant angoissé et acerbe où l'humanité en révolte hurle des négations désespérées:

Alors, échevelant sa tête haute et belle
Et défiant le ciel de ses deux poings crispés:
"O splendeurs de mon rêve, extases irréelles,
Comme un soleil défunt, chimères, vous tombez!

Vous n'étiez que l'idole immobile du temple,
Ma raison s'abîmait au pied de vains autels;
Je vous remplacerai dans mon rêve éternel
Par un orgueil plus grand, par un espoir plus ample.

Ces vers sont beaux, mais au fond que pense le poète? N'a-t-il pas d'opinion à lui? N'a-t-il aucun scrupule de souffler le chaud et le froid par les trous du même chalumeau, de faire de ces brûlants sujets un simple volant pour les jeux de sa rime? L'artiste peut, sans doute, tirer sa matière de partout, et même de sources opposées, mais à condition, semble-t-il de n'y puiser que des tableaux, des émotions peut-être, non des affirmations et des idées inconciliables. Ici l'indécision, l'absence de parti-pris compromettent l'unité et nuisent à la perspective totale.

Il est plus cohérent dans sa façon de traiter l'amour. C'est toujours pour lui le fils de la Vénus antique, l'attrait séducteur et impérieux auquel toute vie est soumise et qui dompte à la fois l'âme et la chair. Les quelques pièces où il le chante sont d'un bel élan intime, et s'imprègnent gentiment de câlinerie et de tendresse. Il en craint pourtant les désillusions, communes à toutes les joies humaines,

et pour leur échapper, suggère un compromis légèrement risqué, mais qui se dit avec beaucoup de délicatesse et de grâce:

Quand, les sens apaisés et les yeux demi-clos,
Nous sentons, ô très chère, invincible descendre
Le beau calme animal neigeant comme une cendre
Sur le feu clair, ardent, qui flamboyait tantôt;

On est heureux. Le cœur s'endort tout doucement,
Sans regret, sans frisson; et l'âme sans pensée,
On songe vaguement aux forces dépensées
Et l'on flotte en un vague anéantissement.

Mais lorsque nous avons refusé la folie
Et que nous n'avons pas voulu jusqu'à la lie
Boire la coupe entière et fade du plaisir,

Quel bonheur de garder l'aiguillon dans nos veines
Et de sentir toujours, comme un vol de phalènes,
Planer autour de nous les oiseaux du désir!

Un seul mot, à mon sens, déroge à la perfection dans cette pièce tout-à-fait charmante: "Quel bonheur!" Et l'on se demande en passant: Pourquoi nos poètes sont-ils, en général, si peu soucieux du détail, de chaque détail de leurs vers? Pourquoi se contentent-ils si souvent d'une composition d'à peu près et d'ensemble? Pourquoi n'arrivent-ils pas, même dans un sonnet, à regarder chaque vers comme une entité individuelle, ayant droit pour elle-même à un soin exact et minutieux? "Quel bonheur," c'est évidemment le mot de premier jet, celui qui s'est offert d'abord et qu'on a accepté de confiance, au petit bonheur; c'est par suite le mot général, élastique, mitoyen et médiocre, qui dessine vaguement toutes sortes de sentiments voisins sans en fixer aucun comme il faut. Le bourgeois qui vient de gagner le gros lot s'exclame: "Quel bonheur!" Si "bonheur" a un sens précis, il indique le repos, le calme dans la possession, l'apaisement du désir et non sa persistance: il suggère donc assez mal la jouissance subtile impliquée dans cette gentille gaminerie. Il y avait tant de substantifs plus directs et plus nuancés: charme, griserie, délices, enchantement, volupté, et que d'autres! Et sans doute c'est beaucoup de fracas pour un mot qui n'est ni incorrect ni décidément impropre: mais n'est-ce pas assez qu'il décroche une maille dans une si jolie trame? Et puis il est typique de tous ces "moyens termes" qui, non seulement chez M. Dreux mais chez l'armée de ses confrères, se glissent dans les morceaux les mieux conçus et les mieux écrits. Poètes, surveillez donc à la loupe vos noms, vos adjectifs, vos verbes, et jusqu'à vos articles!

Le Mauvais Passant, qui donne son nom à tout le volume, nous offre un essai de vers libre traité avec une réelle maîtrise. C'est une tragédie de l'Hiver qui tue, la lutte de la tempête glacée enserrant de ses tourbillons, accablant de ses dagues et abattant comme pour un triomphe le vagabond ivre qui l'acclame et lui fait fête jusqu'à la fin:

Ce n'est plus qu'une forme atténuée;
La neige, vivante nuée,
Le couvre de sa broderie,
Puis, dans la claire poudrerie,
Elle s'envole, crystalline,
La neige soyeuse, fine.

Il y a là toute la cruauté dédaigneuse, toute la férocité souriante des forces qui se jouent avec nos vies. Il y a un symbolisme subtil, des images évoquant plus qu'elles ne disent, une impression finale et forte émue dans l'âme par la musique des strophes. L'on se prend à souhaiter que M. Albert Dreux persiste à cultiver cette forme, puisqu'il y réussit si bien; il pourrait y trouver un jour sa voie définitive.

Même dans les tentatives disséminées que groupe ce volume, le talent est incontestable. On peut franchement louer des pièces comme *Raffinement, Soir en Forêt, Soir d'Hiver, Ah! comme la Lumière!* et reconnaître dans toutes des éléments d'art précieux, à côté d'évidentes faiblesses.

Que, dans des excursions encore plus hautes aux sphères poétiques, l'artiste étende et complète sa moisson de beaux rêves; qu'il s'impose le joug d'une perfection plus étroite, plus soutenue: notre public, qui l'applaudit déjà, fera mentir alors tout-à-fait sa trop pessimiste complainte:

Et c'est pourquoi, Rêveurs, parmi les foules vastes
Vous ne serez jamais que des déshérités;
Car la plèbe, qui reste en bas quand vous montez,
Ne sait pas que vous lui rapporterez des astres.

* * *

Les Atmosphères. Le Passeur: Poèmes et autres Proses; par *Jean Aubert Loranger*. Un volume de 60 pages, avec une couverture de J. C. Drouin.

Ne me demandez pas pourquoi cette plaquette s'intitule: *Les Atmosphères;* pourquoi elle est imprimée tout entière en caractères gras; pourquoi elle porte en épigraphe cette phrase de Jules Romains, d'une philosophie si profonde: "Quelque chose s'est mis à exister soudain." J'ai peur que ce ne soient là des mystères; et s'ils ont une explication, l'auteur seul pourrait la fournir. Tout au plus le dernier suggère-t-il cette autre énigme que se posait jadis le bon poète Camille Mauclair:

Se plaindre qu'il n'arrive jamais rien,
Est-ce que c'est cela les névroses?

Peut-être M. Jean Aubert Loranger a-t-il voulu, dès le seuil du livre, planter le fanion de son école, pendre l'enseigne des prosateurs nouveaux, qui aspirent à tenter dans les régions neuves de l'idée et de l'expression de hautes et magnifiques fortunes. Talents impatients des lenteurs de l'évolution littéraire et qui s'essaient à la devancer, à réaliser déjà l'esthétique et à parler le langage des siècles futurs; découvreurs en quête de conceptions et de formules transvolant non seulement le passé, mais le présent, et atteignant d'un bond à l'idéal encore en germe d'esprits plus subtils et plus affinés que les nôtres. M. Loranger semble avoir partagé cette ambition. Son entreprise se joue ici sur un terrain borné: elle n'en a pas moins l'intention vaste et la belle témérité qui forcent la sympathie et excusent même la défaite.

La pièce principale du volume, c'est *Le Passeur;* c'est là que se déploient surtout le caractère et le ton de ces poèmes en prose. Le Passeur a, depuis un nombre indéfini d'années, façonné son âme et son corps au même exercice uniforme, aux mêmes motions monotones et rythmées: faire voyager d'une rive à l'autre la chaloupe et le bac qui prolongent la grand'route pour les piétons et les fardeaux. Il s'est identifié avec ce labeur, qui fait partie de son être et de sa personne. Un jour, il constate qu'il a quatre vingts ans, et pour la première fois il a peur; il songe au temps où ses bras pèseront moins lourd que les rames; il redoute moins la mort elle-même que "la vie des vieillards qui ne travaillent plus, mais qui gardent assez de bras pour repousser la mort." Dès lors commence la légende de sa déchéance, l'inertie de ses bras anémiés, l'ankylose de ses reins, l'effondrement de ses membres usés que la paralysie enfin enserre et immobilise. Un autre passeur le remplace, et il devient le spectateur rivé au sol des va-et-vient du bac dont il était jadis la force et la vie. Son âme engourdie n'est plus qu'un miroir vague de son passé, où se nimbent à l'état de rêve toutes les images qui le remplirent. Il con-

nait le calme universel, l'impuissance totale, l'ennui absolu. Un jour, dans un renouveau passager de forces, il se glisse jusqu'à la vieille barque, s'y asseoit, et s'essaie comme jadis au rite familier des rames. La barque part à la dérive; le passeur ébloui flotte comme une épave entre les bords silencieux du fleuve jusqu'à ce qu'un remous le renverse et l'entraîne avec son bateau dans le gouffre.

La donnée, on le voit, est simple et humaine; elle fait appel à des sentiments élémentaires et profonds. Mais c'est l'exécution surtout qui retient l'attention, la curiosité même; c'est le style d'une naïveté de surface recouvrant la recherche intense, d'une syntaxe embrouillée à dessein, d'une incorrection caressée et voulue: style qui horrifierait Verniolles et réjouirait des Esseintes. Et il serait facile d'en rire, si l'auteur ne l'avait pas "fait exprès"; mais cette forme, étant le résultat d'un système, demande au moins qu'on l'examine et qu'on s'efforce à l'expliquer. J'y crois voir, pour ma part, la transposition en littérature de la thèse hégélienne proclamant l'identité des contraires, et de la théorie pessimiste qui ne voit dans le monde qu'un jeu baroque et funambulesque. Impossible de concevoir autrement cette manière d'écrire, ce mélange de faits dramatiques et de détails saugrenus, cette gaucherie étudiée des tournures, ce contraste entre la crudité puérile de l'expression et la complexité tragique des choses, comme dans ces très anciennes ballades où des situations à faire frémir s'énoncent avec une bonasserie voisine de la bêtise. D'après cette rhétorique, si je la saisis bien, le solennel et le trivial, le primitif et le raffiné, le frisson et la blague, se mêlent dans le style comme ils s'accolent dans la vie elle-même. L'ironie devient la loi suprême de la littérature. Etant donné que le *cosmos* est une mauvaise plaisanterie, une farce cruelle jouée à nos dépens, il est tout naturel, n'est-ce pas, qu'il revête sous la plume un faux air de fumisterie? Entendu de cette sorte, le burlesque ajoute même un élément de plus à la "grande pitié humaine", et le rire qu'il provoque est aussi amer que les larmes. Cette théorie n'est pas aussi neuve qu'elle en a l'air: ce fut, dans une mesure, celle de Shakespeare avec Caliban ou Bottom, celle de Victor Hugo dans ses créations les plus puissantes: Triboulet, Qusimodo, l'Homme qui Rit. Seulement Hugo et Shakespeare mariaient le sublime et le rococo dans les personnages: nos innovateurs le marient dans les mots; ils se font à plaisir une langue où le haut et le bas du lexique se heurtent comme reine et laquais dans *Ruy Blas*. A parité de génie, le résultat serait peut-être le même. Tel qu'il est, ce système, par je ne sais quel tour de force, arrive parfois à étouffer tous les sens critiques, et à vous imposer ses impressions rares ou aigües. Je vous donne ces déductions pour ce qu'elles valent; voilà comment, en tout cas, j'excuse chez l'auteur des *Atmosphères* et chez ses frères en futurisme des passages comme ceux-ci:

> Comme la souffrance de son dos le suivait partout, dans sa chaloupe et dans son bac, il lui fallut bien s'admettre qu'il avait quelque chose là. Comme cette chose ne se tenait pas agrippée à son épaule ni à ses hanches, il finit par reconnaître l'existence en lui des reins, et il en fut consterné. Son mal et ses reins s'identifièrent donc en passant par sa connaissance. Ils furent une partie douloureuse à son corps: ils furent une maladie qui lui venait du lit et du sommeil, ayant constaté un redoublement de ses souffrances à son réveil. Puisque ses reins étaient le mal à son corps, *il avait donc attrapé les reins*. Et si, certains jours qui furent plus pesants que les autres, ses rames s'arrêtaient en l'air comme le geste interrompu d'un orateur qui ne trouve plus ses mots, le passeur s'excusait d'être, tout simplement, un pauvre homme qui porte ses reins.

Si ceci était écrit d'une âme absolument sérieuse, ce serait à se tordre: mais cette platitude, j'aime à le croire, distille une ironie secrète, et l'auteur en a souri le premier, d'un sourire à peine conscient, réprimé peut-être. C'est ainsi que doivent sourire les peintres cubistes et les musiciens comme M. Ornstein. Et s'ils ne sourient pas, ma foi, tant pis pour eux: ils n'ont pas le sens de l'humour et ne sont pas aussi futés que je l'espérais.

Tout n'est pas, d'ailleurs, dans ce ton extrême: il y a des tableaux qui se gravent, il y a des images évocatrices: l'effet total du morceau reste suggestif et inquiétant.

Les autres parties du livre ont moins d'importance, et j'oserais même dire que le *Conte* final n'en a pas du tout. C'est un fait-divers sans grand relief, et que l'effort stylesque ne sauve pas assez de sa banalité foncière. Les *Signets* sont des notations brèves s'attachant à saisir des aspects fugaces de scènes et de spectacles; quelques-unes, comme celle-ci, d'une vision bien nette: "Avec l'hiver, soudain, les petits bateaux se sont tus au port comme les grenouilles quand l'étang gèle, et le dernier paquebot, avec derrière lui l'eau épaissie qui bouge encore, se hâte vers le bout du fleuve qui est la mer." Ce sont de ces traits de plume qui me donnent foi en l'écrivain naissant qu'est peut-être M. Loranger.

Je lui rappellerai que le futurisme ne crée pas seulement des droits, mais impose des devoirs, celui, en particulier, de n'être jamais commun ni quelconque; que la phrase, même en révolte, réclame certaines disciplines essentielles; que des formules comme "attraper les reins" sont au dessous de tout dans n'importe quel idiome.

Après quoi, je le féliciterai de son audace, et souhaiterai long voyage à sa barque neuve sur des océans qu'il aura découverts, ou peut-être même creusés.

* * *

BRINS D'HERBE, par *Monique*. — Un volume in 12° de 136 pages. Imprimerie du *Devoir*, Montréal, 1920.

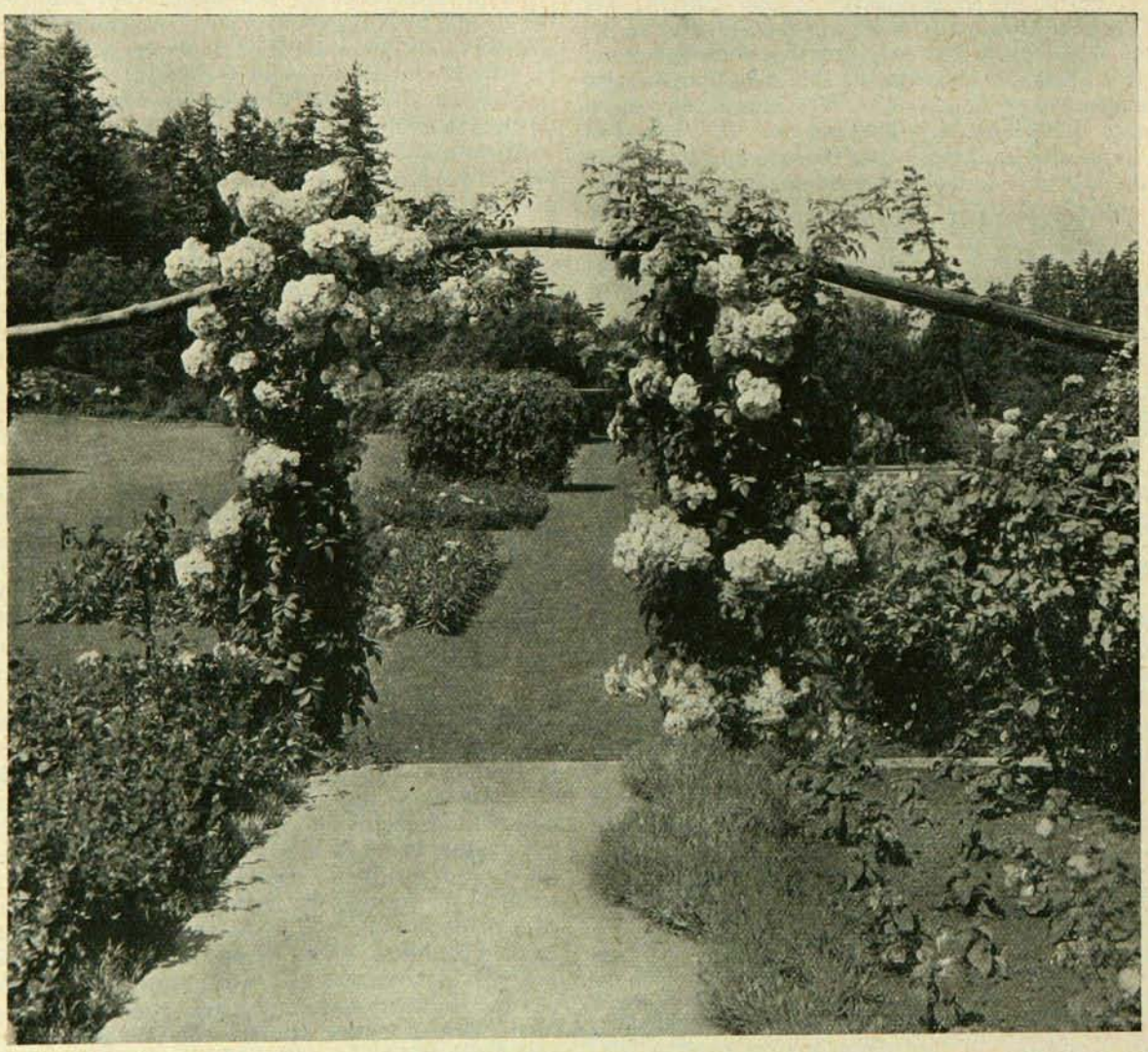
Ce sont des pensées rapides, plutôt notées qu'énoncées, sur la question de l'heure ou le fait du moment; des impressions qu'a soulevées un souffle et qu'un autre souffle emportera vite, mais qui voltigent un instant en bulles chatoyantes et légères; pour employer la métaphore de l'auteur, de frêles graminées poussées au hasard de la pelouse, et sans autre mission que de jeter un brin de parure verte sur le gris du sol. Elles furent bien à leur place dans le journal quotidien, cet autre éphémère; le livre, en les fixant comme dans un herbier, évapore un peu de leur grâce; elles y gardent pourtant une philosophie aimable, une émotion délicate et un langage brillant et souple. Elles sont parfois empreintes d'un sentimentalisme qui sied bien à l'âme féminine, mais que nous autres hommes, êtres plus rudes et plus frustes, avons peine à nous assimiler complètement. "Ils étaient beaux nos rêves, tombés de notre cœur en essayant leur premières ailes! Ils étaient tristes nos rêves, tout pantelants avec leurs ailes brisées! Ils étaient défunts nos rêves, pauvres oiseaux, pauvres petits!" S'imagine-t-on un homme s'apitoyant ainsi sur ses avatars et ses faillites? La critique mâle est tentée ici de récuser juridiction et de renvoyer la cause devant un tribunal en corsage. Bien féminine aussi, la sagesse qui se dégage de ces morceaux est une sagesse moyenne, pénétrée de tradition et de retenue. Ses maximes n'effarouchent pas par leur hardiesse: "Si ce beau précepte, Aimez-vous les uns les autres, était observé, comme la vie serait plus facile!" — "Il ne faut jamais compter sur les autres: il en est si peu qui se rappellent leurs promesses!" Pour la misère, pour la douleur sous toutes ses formes, une pitié sincère, mais sans protestation ni apostolat de nouveaux remèdes. Une seule fois elle s'insurge contre le snobisme

dans la bienfaisance, et les billets de charité apportant leur message sur carton fin à tranches dorées. Ce n'est donc pas dans leurs suggestions sociales qu'il faut chercher vraiment l'originalité de ces esquisses: c'est dans des croquis de nature bien enlevés, des coins de paysages précis, des projections-éclairs de la rue montréalaise, et les réflexions fines et justes que ces images suscitent. "Dans l'air alourdi résonne une gamme chromatique, tel un tonnerre de cinéma; le piano qui la rend a le sort de bien des vieux pianos: il vient finir ses jours à la campagne. Il tousse l'humidité du dernier hiver, et c'est pitié de l'entendre. Qui me délivrera de ces sons saccadés pour que je vous regarde en silence, lucioles, petites éphémères qui promenez vos lanternes de phosphore dans l'alanguissement de ce beau soir d'été?" — "De mon lit où je soigne ma convalescence, j'aperçois toute une chevauchée... Le vent gonfle comme des outres les taies d'oreiller; les bas multicolores dansent une sarabande échevelée, et toute une série d'innommables choses raconte l'histoire du lundi. Mais voici que la brise s'arrête, et le guignol de l'air cesse tout-à-coup sa pantomime; les marionnettes aux formes diverses semblent avoir perdu pour toujours leur âme de pantin. Alors ces lamentables choses, immobiles, attendant le soleil, prennent un aspect si déconcertant que je ne veux plus les voir." Il y a des passages bien plus poétiques, mais je choisis exprès ceux dont la touche réaliste dénote l'esprit d'observation, la faculté de voir et de peindre. Où il y a plus de poésie, on ferait aussi de jolies trouvailles, mais avec çà et là, peut-être, un soupçon de phraséologie et d'emphase. La langue est d'une correction bien française, sauf de rares oublis. Elle n'est ni grimée ni précieuse; et pourtant voici un bout de phrase qu'on croirait venu en droite ligne de l'hôtel Rambouillet: "Sur la route passent deux chevaux noirs, *qui n'ont même pas la prérogative de leur allure.*" Œuvre agréable, en somme, et dont les doses minuscules ont juste ce qu'il faut pour guérir de l'ennui, à l'occasion, quelques minutes de nos vies pressées.

Je finis par un mot cueilli dans le volume, ironique et malin, celui-là:

"Certains chapeaux de deuil sont plus tristes que le chagrin qu'ils expriment!"

LOUIS DANTIN.



Sait-on que nous avons en Canada des endroits où l'hiver n'est pas plus rigoureux qu'en Floride ou en Californie? Grâce au courant chaud du Kouro-Sivo qui passe à proximité de l'île Vancouver, réchauffant ainsi l'atmosphère de cette région, les parterres de la ville de Victoria sont couverts de fleurs et de vert gazon lorsque dans l'est du pays, nous nous débattons sous quelques pieds de neige.—Faveur du Pacifique Canadien.

ADOLPHE CHAPLEAU

Par ARTHUR BEAUCHESNE

Chapleau! Que de souvenirs doit évoquer ce nom aux sexagénaires d'aujourd'hui! Quelle fougueuse éloquence, quelles luttes, quels triomphes, quelles intrigues et aussi quelles souffrances ont marqué la carrière retentissante de ce favori des dieux qui, du premier coup, atteignit le sommet de la grandeur, puis connut l'amertume des déceptions et mourut à cinquante-huit ans, déjà vieilli, blasé et pour ainsi dire abandonné!

ADOLPHE CHAPLEAU

Dans la première législature de notre province, après l'adoption de l'acte fédératif de 1867, avec les grands Canadiens à qui le double mandat permettait de siéger aux Chambres d'Ottawa et de Québec, figurait ce jeune homme de vingt-cinq ans, au teint pâle et à la longue chevelure, qui avait pris d'assaut le comté de Terrebonne. C'est à lui que le ministère Chauveau confia la tâche de proposer l'adresse en réponse au discours du Trône, choisissant pour ouvrir les débats en cette occasion mémorable la voix la plus éloquente qui pût se faire entendre dans le pays. L'Assemblée Législative, qui s'ouvrait alors, promettait d'être une sorte d'académie où le chef de l'opposition, monsieur Joly, huguenot très distingué, devait rivaliser de courtoisie avec le premier-ministre. La confédération débutait dans une atmosphère de bonne entente. "Nous sommes au berceau d'une constitution nouvelle, dit Chapleau dans son discours; autour d'un berceau, les passions se taisent pour faire place à des sentiments d'amour, à des projets de gloire et d'avenir."

Cet esprit de tolérance caractérisera toute sa vie publique et l'empêchera de se mettre à la tête des Canadiens français dans l'affaire Riel qui lui valut beaucoup d'avanies et qui montra surtout quelle fascination il exerçait sur le peuple. Esprit indépendant, il vota contre son chef en 1870, sur la question du double mandat qu'il croyait préjudiciable à l'autonomie de la province. A l'âge de trente-deux ans, il devenait solliciteur-général dans le ministère Ouimet. Il démissionna avec ses collègues le 8 septembre 1874, pour donner champ libre à l'enquête sur l'achat du terrain des Tanneries; mais en janvier 1876, après que tous les ministres eurent été exonérés, il fut nommé secrétaire provincial dans le cabinet De Boucherville. Il commença par contrecarrer son chef sur la question de la construction du chemin de fer du Nord qu'il préférait laisser entre les mains des entrepreneurs tandis que le premier-ministre voulait qu'elle fut terminée par l'Etat. Il dut céder, pour deux bonnes raisons: d'abord, parce que De Boucherville ne cédait jamais, ensuite parce qu'il craignait qu'une opposition trop acerbe ne favorisât le parti libéral.

Ces deux hommes n'étaient pas faits pour s'entendre. Chapleau, catholique libéral, homme du peuple, avocat criminaliste, tribun aimé des foules, gagneur d'élections; de Boucherville représentant l'ultramontanisme dans ce qu'il avait de plus intraitable, silencieux et têtu, né grand seigneur et préférant le Conseil législatif ou le sénat aux chambres populaires; ils étaient aux antipodes sur toutes les questions, la nature les ayant créés pour se combattre plutôt que pour s'entr'aider. L'un cependant commandait à l'autre, et Chapleau était forcément conservateur parce qu'il n'y avait alors, comme il n'y a encore aujourd'hui, que deux partis dans notre province, et quelles que soient les raisons pour lesquelles vous appuyez l'un et combattez l'autre, vous êtes condamné à n'être toute votre vie qu'un libéral ou un conservateur.

De Boucherville préféra Angers à Chapleau, l'institua procureur-général avant même qu'il fût député et en fit le porte-parole du ministère, tâche dont Angers s'acquitta d'ailleurs avec talent jusqu'au jour de l'élection générale alors qu'il perdit son siège et se retira. Après le coup d'Etat Letellier et le scrutin de mai 1878, Chapleau se trouva chef de l'opposition. Il donna du fil à retordre à Joly qui, malgré son titre de chef libéral, était un tory à peine déguisé et ne se maintenait que par le vote prépondérant du président de la Chambre. Les tentatives d'économie du gouvernement prêtaient quelquefois au ridicule. Ainsi il privait de secrétaire le procureur-général parce que le solliciteur-général en avait un, et Chapleau demandait si cela était l'un des moyens par lesquels on espérait sauver la province de la banqueroute. Comme les prévisions budgétaires ne se votaient pas facilement, les journaux oppositionnistes pressaient Joly de déguerpir et, de peur qu'on n'oubliât sa foi religieuse, lui disaient: puisque les fonds manquent, il vous faut partir: *pas d'argent, pas de suisse*. Le cabinet, incapable de mettre son programme à exécution, piétinait sur place. Chapleau réussit à le renverser par un vote hostile en pleine Chambre. Joly démissionna le 30 octobre 1879 et Chapleau devint premier ministre. Il avait alors trente-neuf ans.

Depuis une vingtaine d'années il électrisait les foules par une éloquence incomparable qui bouleversait ses adversaires, ébranlait les opinions les mieux arrêtées et attachait à sa personne tous ceux qui avaient l'heur de l'entendre. Son biographe et longtemps son ami, Arthur Dansereau, a fait de lui, en 1890, le portrait suivant: "Au physique, M. Chapleau offre des traits frappants. Il entrerait dans une salle remplie d'inconnus que tout le monde se retournerait pour examiner ce type remarquable. Il a ce je ne sais quoi qui ne ressemble à personne. Ce n'est pas un regard ordinaire, ce n'est pas une tête vulgaire, ce n'est pas une expression qui s'oublie. L'œil offre cet indicible mélange de cette douceur inséparable des tons bleus et de cette pénétration qui y fait miroiter comme une pointe métallique. Il n'y a pas à dire, c'est le regard des intelligences privilégiées. La lèvre est mince et d'un dessin d'autant plus parfait qu'il nous semble toujours y voir voltiger un trait d'esprit. Le nez romain, le nez des caractères mâles; teint pâle, encadré dans une puissante chevelure, noire jadis, maintenant blanche. Le poème est là dans la combinaison de la chevelure et du front, un front sculpté par le ciseau d'un grand maître qui avait besoin de donner un frontispice royal à une pensée si magistrale. Dans un mouvement d'éloquence, il est impossible d'essayer

à analyser cette physionomie. Il y passe des jeux de lumière, des éclairs qui chatoient comme les rayons de l'aurore boréale sur le fond du ciel gris."

On venait de loin pour l'écouter. Quelques-uns de ses discours remportèrent des succès inouïs. Dans une lutte serrée, quand il fallait emporter le morceau, rien ne lui résistait. A Sainte-Croix-de-Lotbinière, il fit tourner, en 1875, contre les libéraux une réunion qu'ils avaient organisée à grands frais. Il parla avec tant d'effet devant les habitants de la paroisse d'Upton, en 1877, qu'ils firent volte-face sur-le-champ, votant contre Laurier quand ils étaient censés l'appuyer et, par ce fait, entraînant la victoire du candidat conservateur.

Dès son inscription au barreau, il acquit une grande réputation de criminaliste. En 1874 il était accouru au secours de Lépine et quelques autres métis compromis dans une affaire séditieuse au Nord-Ouest. Il y perdit le premier procès qu'il plaida; mais, non découragé, il entreprit immédiatement la défense du nommé Lajimodière, le vrai coupable, et obtint son acquittement séance tenante.

Aussitôt qu'il fut premier-ministre, il négocia un emprunt sur le marché de Paris et fonda le Crédit-Foncier Franco-Canadien, la seule institution du genre qui ait réussi au Canada. Il vendit au Pacifique Canadien le chemin de fer du Nord, encouragea l'agriculture et rétablit l'équilibre dans nos finances.

Les élections provinciales eurent lieu le 25 novembre 1881. Il triompha avec cinquante-trois partisans sur soixante-cinq députés. Il tenait la province dans sa main et aurait pu rester de longues années premier-ministre. Mais il se sentait déjà atteint par la maladie. Le fait est qu'il ne se ménageait guère. Débordant d'énergie, gai compagnon, adoré des femmes, dîneur artiste, connaisseur des bons vins, populaire dans le monde où l'on fait bonne chère, aimant le jeu, capable de passer des nuits entières autour d'une table verte, les cheveux blanchissant sous la migraine, alternant le travail avec le plaisir, il se fatiguait, usait ses forces et vieillissait. John A. Macdonald, d'autre part, ne pouvait laisser dans l'arène provinciale un homme aussi puissant et cherchait depuis 1878 à se l'attirer. Les élections fédérales approchaient, et Macdonald craignait de faire face à notre province sans autre appui que Langevin, Masson et Baby. Il lui fallait quelqu'un qui remportât la victoire. Il tendit encore ses filets, et, cette fois, il attrapa Chapleau qui, le 29 juillet 1882, entrait dans le cabinet fédéral. En quittant Québec au lendemain d'un triomphe électoral, alors que son gouvernement était solidement établi, Chapleau laissait derrière lui quatre ans de vie parlementaire assez facile, pour aller à Ottawa se livrer à un chef qui se méfiait de lui, subir des humiliations, se savoir soupçonné, tirer les marrons du feu pour des ingrats, combattre sans cesse pour des incapables et tomber dans le gouffre affreux de la rébellion du Nord-Ouest. Profitant des loisirs que lui laissait le secrétariat d'Etat, il passa l'été de 1882 en Europe, puis l'hiver dans la Californie. Il en retira beaucoup de bien. De nouvelles victoires électorales lui étaient réservées, mais à quel prix devait-il les remporter!

Une antipathie réciproque gâta toujours ses relations avec Langevin qui voyait en lui un rival, tenait à conserver ses droits de préséance, ne voulait pas que Chapleau prit de l'ascendant sur ses collègues et ne fut pas étranger à ce qu'il fut tenu dix ans au Secrétariat d'Etat, alors qu'il demandait avec instance, afin de conserver son prestige dans le district de Montréal, qu'on lui donnât un portefeuille fournissant plus d'occasions d'exercer le patronage ministériel. Au sein même du cabinet, ces deux Canadiens français ne s'entendaient pas. Adolphe Caron, représentant le district de Québec avec Langevin, mais personnellement sympathique à Chapleau, approuvait tantôt l'un, tantôt l'autre, et se les mettait souvent à dos tous les deux. Chacun était jaloux de sa juridiction et ne permettait pas que l'on empiétât sur son terrain. "Si Langevin, en allant à Québec, disait Macdonald, s'arrête à Montréal, pour déjeuner, Chapleau m'écrit qu'il intervient dans son district, et s'il sort de chez lui, à Québec, pour se promener rue Saint-Jean, Caron m'envoie une dépêche chiffrée me disant que nous sommes menacés de dissensions sérieuses."

Le parti conservateur, en 1883, bouillonnait de popularité. Il était au pouvoir à Québec et à Ottawa, après avoir écrasé ses pires ennemis, et recevait l'appui des grandes institutions financières, des manufacturiers, du clergé et de presque toute la presse du pays. Tant de bonheur ne pouvait durer. Une réaction était inévitable. Deux écoles distinctes se coudoyaient sous la bannière de Macdonald: les ultramontains surnommés les "castors" dont le chef était le sénateur F.-X.-A. Trudel et les catholiques à tendances libérales. La presse politico-religieuse eut un regain de vigueur. Trudel devint le directeur de l'*Etendard*. Les articles de ce journal, dont Chapleau était la bête noire, avaient cette empreinte de mépris et ce ton d'autorité intransigeante si familiers aux éteignoirs qui ne sont heureux que lorsqu'ils font du jansénisme. Chapleau, avec l'esprit combattif qui le distinguait, accepta du premier coup la lutte que lui offraient les émissaires de ce schisme politique. Il dénonça leur organe dès son apparition.

A la réunion de Saint-Laurent en Septembre 1883, alors qu'il croisa le fer avec Mercier, il mit le public en garde contre ces *castors* "qui détruisent les chaussées des bons moulins pour construire leurs tanières et ne sont vraiment utiles que lorsqu'on vend leur peau. Leur parti, ajouta-t-il, comprend toutes les médiocrités ambitieuses qui ne peuvent arriver par les voies ordinaires, tous les désappointés et un bon nombre d'hypocrites qui se prétendent religieux et conservateurs pour mieux ruiner le grand parti conservateur, pour mieux détruire chez le peuple le vrai sentiment religieux dont la base fondamentale est le respect de l'autorité et l'amour du prochain... Ils se sont affublés du manteau de la religion, et avec cette dépouille ils en ont imposé à nombre de gens honnêtes qu'il est difficile de désabuser. La presse politico-religieuse, dit-il, est une presse sans autorisation, presse malveillante qui a fait plus de tort que beaucoup d'ennemis naturels de la religion, parce qu'elle n'a fait que froisser, que diviser les consciences, en faisant de l'exclusivisme, et en se posant comme seul défenseur intelligent des doctrines et de la hiérarchie... et c'est une témérité que de s'immiscer sans mission spéciale dans des discussions où le moindre faux pas peut compromettre une cause, où la moindre vivacité peut provoquer des divisions profondes... Malheureusement le mal prend son intensité à la source même qui devrait le guérir. Ce que l'épiscopat déplore, une partie du clergé l'encourage et lui donne contenance... Il est temps que l'opinion publique s'agite et fasse tomber ces masques. Il n'y a pas de pire exploitation que l'exploitation religieuse. Personne n'a le droit de faire servir à ses fins personnelles ce grand, ce puissant sentiment qui nous domine tous dans ce beau pays du Canada." Il dit carrément au clergé: "Votre faute, messieurs, c'est d'avoir laissé les politiciens entrer chez vous, dans cette forteresse de la société, où la foi, la charité, la vertu devraient seules être admises."

Inutile de dire que l'*Etendard* avait les sympathies de Langevin. Trudel, tout en combattant Chapleau, votait au sénat en faveur du gouvernement. On en était à ce régime lorsque survint l'affaire Riel. Les castors se liguèrent avec Mercier et les libéraux, mais comme ils redoutaient tous l'influence de Chapleau, ils lui offrirent de servir sous ses ordres s'il voulait bien diriger la bataille contre Macdonald. Mercier était prêt à s'effacer. Beaubien, Bergeron, Bellerose, Pelletier, tous les riellistes conservateurs espéraient fermement que Chapleau se mettrait à leur tête. Les libéraux qui, en 1878, posaient sa retraite comme condition *sine qua non* à une coalition, se déclaraient maintenant prêts à accepter son commandement. Ses propres amis, craignant que le parti ne se ruinât à tout jamais dans ce malheureux imbroglio, lui conseillaient de sortir du cabinet et de s'emparer du mouvement. Il n'avait qu'un mot à dire et il devenait le roi de la province de Québec. Au moment psychologique, Macdonald déclara que si ses collègues canadiens-français démissionnaient, il formerait un gouvernement sans le concours de notre race, dissoudrait les Chambres et en appellerait au pays contre nous. Tarte, qui a rapporté les incidents de cette période dit: "M. Chapleau manda un soir à Ottawa M. Lacoste (aujourd'hui sir Alexandre), M. Arthur Dansereau et moi. Nous passâmes la nuit à discuter, à feuilleter l'histoire, à peser les pour et les contre... Nous nous mîmes au lit à quatre heures du matin. Au déjeuner de huit heures, M. Chapleau, qui n'avait pas dormi, nous annonça qu'il en était venu à la résolution de ne pas démissionner: il nous donna ses raisons avec une grande force et une grande clarté. "Nous sommes dans la fosse aux lions", ajouta-t-il. C'était plus que vrai." Chapleau, dans cette circonstance, ne tint aucun compte de ses intérêts personnels. Il vit d'un côté toute notre population l'acclamant et le portant aux nues tandis qu'un abîme infranchissable se creusait entre nous et les Anglo-Canadiens; et, de l'autre, il se vit conspué et honni tandis que la bonne entente pouvait à la longue se rétablir. Il accepta bravement la dernière alternative. L'histoire est forcée d'admettre qu'en agissant ainsi il se conduisit en véritable homme d'Etat.

Les accusations de trahison ne furent pas lentes à venir. L'éloquent Chapleau, qui avait été l'idole de ses compatriotes, commença à recevoir des horions. Ses anciens adversaires, contents de pouvoir enfin l'attrapper, l'accablèrent d'injures, le pendirent en effigie, tentèrent de le mettre au ban de la nation. Riel n'en fut pas moins exécuté le 16 novembre 1885. On eût dit que sa mort donnait le coup de grâce au parti conservateur, dont les chefs, bien défendus cependant par une presse intelligente, laissaient passer la tempête. Le 28 novembre, Chapleau adressa aux Canadiens français une lettre habile expliquant sa conduite et terminant par ces phrases énergiques: "Ma conscience me dit que je n'ai failli, dans cette circonstance, ni à Dieu, ni à mon souverain, ni à mes compatriotes. Le courage qui m'a porté à faire mon devoir sans faiblesse ne me fera pas défaut dans les tribulations dont on me menace. J'ai servi mon pays comme député depuis dix-huit ans, avec joie, avec orgueil. Je ne continuerai à le faire qu'à une condition celle de garder ma liberté et d'avoir seul le souci de mon honneur et de ma dignité". Macdonald savait que l'enthousiasme des riellistes faiblirait avec le temps. Il attendit. Au mois de juillet 1886, il ordonna l'élection partielle de Chambly où il eut son candidat, M. Jodoin. Les libéraux présentèrent le jeune Raymond Préfontaine. Chapleau se rendit dans la circonscription, mais son apparition sur l'estrade, à Longueuil, fut le signal d'un brouhaha indescriptible. On plaça sous ses yeux le portrait de Riel avec la corde au cou. Il réussit cependant à se faire entendre; puis il s'installa sur ce champ de bataille et y resta jusqu'au jour du scrutin. Préfontaine fut nommé par quatre-vingt-six voix. Qu'importe! Chapleau avait prouvé que la province de Québec n'était pas unanime sur la question Riel. De là à remporter la victoire, il n'y avait pas très loin. Les élections provinciales eurent lieu le 14 octobre suivant et Mercier triompha par une majorité de sept députés. Cinq mois plus tard, en février 1887, vinrent les élections fédérales. Macdonald fut alors victorieux dans notre province par un député de majorité. Cette victoire était l'œuvre de Chapleau.

On aurait cru qu'une telle abnégation et de tels services méritaient d'être reconnus et que le secrétaire d'Etat recevrait bientôt un portefeuille de première importance. Il n'en fut rien.

Quoique Mercier eût été maintenu par une majorité de vingt députés le 17 juin 1890, Chapleau, aux élections fédérales du 5 mars suivant, conserva son district de Montréal, mais les libéraux, qui combattirent alors pour la première fois sous le commandement de Laurier, obtinrent une majorité de cinq comtés dans la province de Québec. Le 6 juin suivant, John A. Macdonald mourut.

Lorsque Dalton MacCarthy proposa, en 1890, l'abolition de la langue française dans le Nord-Ouest, Chapleau défendit nos droits par un fier discours. "Si, dit-il, l'honorable député veut détruire et effacer la langue française au Canada, il devrait commencer en touchant à plus haut; il devrait commencer par en faire supprimer l'usage dans l'ordre le plus élevé de la chevalerie anglaise; il lui faudrait la faire disparaître des armes royales de l'Angleterre, et je lui dirai de plus que, s'il croit que, en parlant français nous sommes déloyaux envers notre bien aimée Souveraine, Sa Majesté la Reine, qu'il se souvienne des mots "Honi soit qui mal y pense". S'il veut supprimer la langue française, je lui répondrai avec tous mes compatriotes français et les vrais sujets anglais du Canada: Vous ne toucherez pas, messieurs, à cette langue; vous ne pouvez la supprimer. Nous la conserverons avec notre religion, comme un don qui nous vient de la Providence et de la libéralité de notre bienaimée Souveraine. Et toutes les fois que l'on essaiera de nous priver de ce don sacré, nous ne désespérerons pas tant que nous lirons sur les armes royales de l'Angleterre: "Dieu et mon Droit."

Chapleau n'était plus le lutteur des anciens jours. Sa santé était maintenant plus que chancelante. L'affaire McGreevy-Langevin éclata. Abbott remplaça Macdonald et nomma Chapleau ministre des douanes. Lors de la formation du cabinet Thompson, en décembre 1892, Auguste-Réal Angers, dont les fonctions de lieutenant-gouverneur avaient pris fin, devint ministre de l'agriculture et Chapleau le remplaça à Spencerwood.

Le parti conservateur avait vécu. La zizanie s'empara des ministres qui firent du gâchis de la question des écoles du Manitoba. Nous assistâmes à une période de décadence conservatrice alors qu'une étoile libérale de première grandeur apparaissait au firmament politique. Wilfrid Laurier voyait arriver son heure.

A Spencerwood, Chapleau étudia. On lui avait si souvent reproché de mal parler le français qu'il charma ses loisirs par des travaux de linguistique et de littérature. Ses discours de circonstance furent de véritables chefs-d'œuvre de délicatesse, d'originalité et de style harmonieux. Il suivit, en outre, de très près la législation et, avant d'apposer sa signature officielle au moindre document, il exigea toujours de multiples explications. S'il sortait du pays,

il exprimait le désir qu'en son absence le ministère n'adoptât que des résolutions de routine.

Lorsque Sir Charles Tupper, en 1896, forma son cabinet, il crut un moment qu'il aurait Chapleau pour collègue, mais Tarte fit échouer cette combinaison. Le fait est que le tribun, alors âgé de cinquante-cinq ans, était déjà un vieillard. Valétudinaire et peu sympathique à l'élément qui trônait à Ottawa, il ne se souciait guère d'accepter la succession délabrée qu'on lui offrait. Il aurait préféré être maintenu dans ses fonctions de lieutenant-gouverneur, mais Laurier et Tarte, malgré qu'ils en eussent le désir, ne purent arranger les choses, après la défaite de Tupper, pour lui accorder cette faveur. A l'expiration de sa durée d'office, en janvier 1898, il fut remplacé par le juge Jetté et, pour la première fois depuis 1867, sortit de la vie publique.

Il vint à Montréal, se retira à l'hôtel Windsor et se mit à fréquenter sa bibliothèque qu'il avait toujours gardée au-dessus du Crédit-Foncier, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'immeuble de la Compagnie Trust and Loan, côté sud de la Rue Saint-Jacques, proche la Côte Saint-Lambert. Il possédait là quatre pièces dont une chambre à coucher. Cela avait longtemps été son pied-à-terre quand il venait dans la métropole. J'étais son secrétaire. (Louis Beaubien père tenait son bureau sur le même palier, et quand il rencontrait Chapleau dans le corridor, ils se regardaient avec des yeux vagues et des physionomies faïencées).

Il n'était pas installé depuis deux mois que la maladie de Bright dont il avait déjà senti les symptômes commença à ravager ce qui lui restait de vigueur. Il se rendit à Atlantic City d'où il m'écrivait régulièrement au sujet de ses affaires et me donnait de mauvaises nouvelles de sa santé. Vers le mois de mai, il revint décharné, rapetissé et plus vieux de vingt ans. Il éprouvait d'affreux frissons et disait quelquefois en dictant sa correspondance: "J'ai des nausées absurdes." Ses habits étaient devenus trop grands tant il était amaigri; il dut s'en commander de nouveaux.

Vers cette époque il reçut une longue lettre de M. Hugh-John Macdonald l'invitant à revenir dans la politique. Il consulta ses amis, entre autres l'abbé Colin, et répondit qu'il avait pris la résolution de rester sous sa tente pendant au moins deux ans, car avant de "rentrer dans la fournaise", il préférait attendre les événements et refaire sa santé. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Il venait une journée au bureau et restait deux jours à sa chambre. Au commencement de juin, il me dicta de son lit, à l'hôtel Windsor, une longue lettre à sir Wilfrid Laurier, et une autre, le lendemain, à Hector Fabre. Ce furent les dernières qu'il signa.

Il ne s'occupa plus ensuite qu'à se préparer à mourir. L'abbé Colin, son aviseur spirituel, passa avec lui de longues heures. Le 9 ou 10 juin, il fit son testament. Sa fin approchait. MM. Roddick et Wilkins, ses médecins, constatèrent bientôt qu'il était perdu et le lui dirent avec force ménagements. Il prit la chose stoïquement et même avec une certaine satisfaction, car il souffrait beaucoup. Il languit pendant deux jours.

Dans l'avant-midi du 13, il dit au docteur Roddick: "la mort se fait attendre". Il reçut peu après un câblogramme de Rome disant: "Saint-Père accorde de tout cœur bénédiction sir Adolphe Chapleau." Il en écouta la lecture, puis il ajouta: *in articulo mortis*. Comme lady Chapleau, les yeux baignés de larmes, ne pouvait déchiffrer la signature, il murmura: "Oui, oui, Rampolla, je le connais." Il eut une syncope et resta quelques minutes sans connaissance, mais il se ranima. Onze heures sonnèrent. Il y avait alors dans la chambre, lady Chapleau son épouse, Mlle Hélène Chapleau, sa sœur, Mlles Géraldine et Jeannine Chapleau, ses nièces, Mlles Jeannine, Nina et Aline Dansereau, deux sœurs de la Providence, Mme Wurtele, MM. Samuel et Ephrem Chapleau, ses frères, le colonel King, son beau-père, le juge Wurtele, Arthur Dansereau, W. E. Blumhart, A. Delpit et moi. Vers midi, le médecin nous fit entendre que l'agonie commençait. Les abbés Colin et Racicot s'agenouillèrent au pied du lit pour réciter les prières des agonisants. Mlle Hélène Chapleau tenait un crucifix qu'elle posait de temps en temps sur les lèvres de son frère dont la poitrine découverte laissait voir de nombreux scapulaires. M. Colin lut en français d'une voix solennelle ces prières dont le réalisme vous donne l'impression d'être en présence du Créateur: "Je vous remets à Celui qui vous a créé, afin qu'après avoir payé par votre mort la dette que tout homme a contractée, vous retourniez à l'auteur de votre être, à celui qui vous a formé du limon de la terre... Reconnaissez, Seigneur, votre créature; elle n'a point été créée par des dieux étrangers, mais par vous qui êtes le seul Dieu vivant et véritable." Le râle du mourant accompagnait seul la voix du prêtre. Dans un moment de silence, lady Chapleau, demi-agenouillée et lui pressant la main, lui demanda s'il la connaissait. Il répondit lentement: "Mary". Ce fut le dernier mot qu'il prononça. Sa respiration devint de plus en plus pénible. La bouche restait parfois entr'ouverte. Puis ce furent quelques aspirations irrégulières. Les nerfs de la figure se détendirent. Les membres s'affaissèrent. Il expira. On n'entendit plus que la prière finale de l'abbé. Le colonel King, debout, avait son mouchoir sur les yeux et donnait libre cours à ses larmes.

En sortant de la chambre, l'abbé Colin dit: "Je vous souhaite à tous de mourir comme Chapleau", et l'abbé Racicot ajouta: "il est mort comme un saint". L'un des premiers télégrammes de sympathie fut celui de M. Laurier: "La mort de Chapleau est une perte nationale qui sera ressentie par toutes les classes du peuple canadien."

Les restes mortels furent exposés à l'université Laval. De grandioses funérailles eurent lieu à l'église Notre-Dame et l'inhumation se fit à la Côte-des-Neiges, sous un tertre surmonté d'un obélisque, à cent mètres du caveau de Mercier.

Chapleau fut un homme d'Etat courageux, un ami dévoué et un adversaire loyal. L'école de Laurier ne l'a jamais haï. Ses rapports avec le grand chef libéral ont toujours été amicaux. Dans ses lettres, il l'appelait "mon cher Wilfrid", et Laurier commençait les siennes par "mon cher Adolphe". Il a plus souffert moralement de la conduite de ses collègues que de celle des libéraux. Les persécutions dont il fut la victime n'avaient pas trop aigri son caractère. Il savait faire la part des choses et, dans ses dernières années, il regardait le passé sans amertume. Il a conservé jusqu'à la fin l'estime des cœurs droits. Ce fut peut-être le plus habile général de John A. Macdonald pour qui il a remporté d'éclatantes victoires.

Nous n'avons plus de ces magnifiques et séduisants semeurs d'enthousiasme. Au fait, nous ne nous emballons plus guère. Serait-ce que la lutte pour la vie nous a rendus trop pratiques ou que la politique a fini par nous ennuyer? N'avons-nous pas plutôt cessé de produire de grands hommes? Nous ne voyons plus dans la vie publique ces personnalités exceptionnelles qui brillaient aux jours de Mercier, de Chapleau et de Laurier. Le moule semble en être détruit.

ARTHUR BEAUCHESNE.

Le Centenaire de l'Ecole des Chartes

Par EDMOND BURON

On célèbre cette année le centenaire de fondation de l'Ecole des chartes. Partout dans le monde savant des voix s'élèveront qui rendront un juste hommage de reconnaissance et d'admiration à la première en date, et à la plus grande institution de l'érudition que l'universelle République des Lettres s'honore de posséder.

A la Révolution l'oeuvre des Bénédictins de Saint Maur fut interrompue. Le Cabinet des chartes, création due à l'initiative royale, qui recrutait parmi ses membres plusieurs Bénédictins, fut entraîné dans la ruine des ordres religieux. Ce n'est qu'en 1806 que le baron de Gérando, secrétaire général du Ministère de l'Intérieur, proposa à son ministre Champagny la fondation d'une "espèce de nouveau Port-Royal" pour continuer les travaux où s'étaient illustrés les savants congréganistes et pour préparer de jeunes pensionnaires aux travaux de l'érudition.

L'Empereur avait des vues différentes. Du reste ses occupations furent telles que la proposition de Gérando ne reçut d'exécution qu'en 1821 le 22 février. L'ordonnance royale réglait l'organisation de l'Ecole: les élèves ne pouvaient excéder le nombre de douze. Ils étaient nommés par le Ministre de l'Intérieur sur la proposition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; ils recevaient un traitement.

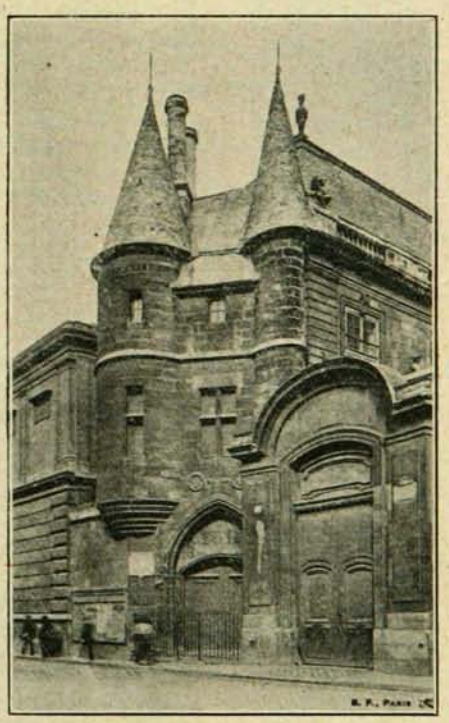
Il n'y avait que deux professeurs, choisis, l'un parmi les employés du Dépôt des Manuscrits de la Bibliothèque Royale, l'autre parmi les employés des Archives du Royaume. Ils devaient apprendre aux élèves "à lire les divers manuscrits et à expliquer les dialectes français du moyen âge."

Cette première Ecole eut une existence éphémère. Pourtant des savants s'y formèrent, tels que Benjamin Guérard, Léon Lacabane, Amable Floquet, Barbié du Bocage, Burnouf (dont la fille épousa Léopold Delisle).

En 1829 l'Ecole fut restaurée. Deux cours furent institués, l'un de paléographie, l'autre pour l'explication des dialectes et la "science critique des monuments écrits" du moyen âge, autrement dit l'étude des langues romanes et de la diplomatique. Aux élèves qui sortaient avec le brevet d'archiviste-paléographe étaient réservés la moitié des emplois vacants dans les bibliothèques publiques, les archives du royaume et les divers dépôts littéraires.

Graduellement les maîtres et les élèves de l'Ecole entreprirent la recherche et les publications des documents inédits en même temps que l'inventaire des documents conservés dans les dépôts d'archives de Paris et des Départements. Le travail était dirigé par Champollion-Figeac.

En 1839 fut fondée la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, publication périodique de mémoires et documents relatifs à l'histoire de France au moyen âge.



Archives Nationales — Porte de Clisson.

L'Ecole fut réorganisée en 1846; l'enseignement comportait la paléographie, la sigillographie et la numismatique, la philologie, la diplomatique, le classement des archives et des bibliothèques, la géographie historique, les monnaies, poids et mesures, les institutions politiques, l'archéologie et le droit civil, canonique et féodal.

L'Ecole était placée sous l'autorité d'un Directeur et d'un conseil de perfectionnement, dont cinq membres sur neuf étaient nommés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il y eut alors une pléiade de maîtres dont l'Ecole garde encore un souvenir profond: Guessard, Quicherat, de Mas-Lastrie, etc. C'est de cette époque que date l'institution des soutenances de thèses. Par un décret de 1850 les fonctions d'archiviste départemental furent réservées aux anciens élèves de l'Ecole.

Alors commença par toute la France un travail intense dans les archives. Les dépouillements méthodiques avec inventaires, les monographies savantes, les mémoires d'érudition se multipliaient. Les sociétés d'Archéologie reçurent une impulsion nouvelle par le concours des chartistes qui apportaient comme la révélation de méthodes rigoureuses dans l'investigation scientifique.

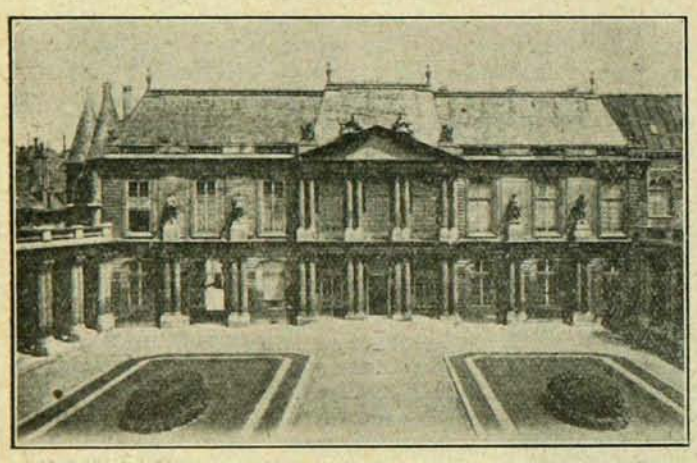
Les sociétés savantes de l'étranger se rendirent compte de l'excellence de l'enseignement des sciences auxiliaires de l'histoire tel qu'il était organisé en France. On vint d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, d'Espagne suivre les cours et s'initier aux bonnes méthodes de travail. Puis des établissements analogues se fondèrent sur le modèle de l'Ecole des chartes: ce furent à Vienne l'*Institut für österreichische Geschichtsforchung* (1854); à Venise l'*Ecole de paléographie* (1855); à Madrid l'*Escuela de diplomatica* (1857) à St Petersbourg l'*Ecole d'archivistes* (1877); à Florence la *Scuola di paleografia* (1880); à Rome une autre *Ecole de paléographie* (1893); à Marbourg le *Séminaire pour les sciences auxiliaires de l'histoire* (1893); à Liverpool la *School of local history and records* (1909) dont la direction fut confiée à M. J. A. Twemlow ancien auditeur libre à l'Ecole des chartes.

A la séance d'inauguration de cette dernière école M. E. K. Muspratt pro-chancelier et président du Conseil de l'Université fit un trop bel éloge de l'Ecole des chartes pour que nous nous privions du plaisir de le reproduire: "L'absence de discipline scientifique a été vraiment la grande faiblesse des recherches et des études archéologiques dans ce pays... Il y a longtemps qu'on a reconnu à l'étranger cette nécessité d'une discipline scientifique et qu'on y a pourvu. La célèbre Ecole des chartes, à Paris, qui pendant plusieurs générations, a fourni aux bibliothèques et archives de France une splendide succession d'élèves formés aux traditions d'une

exactitude rigoureusement scientifique, a été longtemps un exemple et un modèle que l'Angleterre a été malheureusement trop lente a imiter complètement."

* * *

Il est difficile de marquer ici toutes les étapes du perfectionnement et de l'extension de l'enseignement de cette confrérie de "Bénédictins laïques". Une pareille revue a été très magistralement faite par l'Ecole elle-même dans un livre commémoratif écrit à l'occasion du centenaire. Cet historique se complète naturellement par l'énumération des plus beaux monuments de science de ses élèves; oeuvres qui ont été accueillies d'enthousiasme par le monde savant de tous les pays.



Archives Nationales — Palais Soubise.

A ces belles conquêtes il est légitime d'associer le souvenir des hommes qui par leur travail, leur abnégation, une sincérité de conviction et un attachement passionné à la vérité et au devoir, ont consacré leur vie à un labeur qui, bien qu'ignoré du grand public, n'en fut pas moins fécond en résultats et éminemment profitable à la science. A cet égard les noms de l'abbé Lespine, Quicherat, Paul Fournier, Dareste, Delaborde, Léon Gautier, Paul Meyer, Gaston Paris, Arthur Giry, Leopold Delisle, de Lasteyrie sont inoubliables. Ils furent comme des centaines d'autres, de dignes fils spirituels de Mabillon.

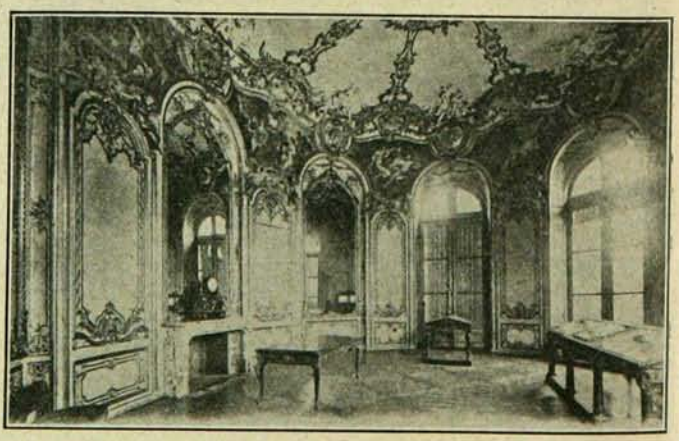
Rappelons brièvement quelques-uns des travaux considérables qui ont été entrepris et achevés par les chartistes: c'est principalement aux archives nationales que se confectionnent les inventaires manuscrits — et quelquefois imprimés — des documents qui sont proprement les archives de France. Soit à Paris, soit en province le classement et l'inventaire de ces documents se fait patiemment et méthodiquement, suivant des règles établies après de longues et pénibles études. Ce travail se poursuit depuis une centaine d'années. A Paris seulement les volumes d'inventaires forment par eux-mêmes une grosse bibliothèque comprenant environ un million de recueils. Pour la province 540 volumes sont parus.

Depuis plus de cinquante ans les historiens réclament l'inventaire et le dépouillement des archives notariales. Des projets de loi ont été déposés et même adoptés par le Sénat accordant aux notaires la faculté de déposer dans les archives départementales les minutes antérieures à 1790. Quelques dépôts ont été spontanément créés en province grâce à des initiatives locales; mais le gros de cette formidable accumulation d'actes est encore à explorer. Le dépouillement d'une matière aussi considérable demandera bien encore un siècle. Quand entreprendra-t-on cette besogne ? S'il est vrai que les archives notariales ont pour l'histoire moderne une importance égale à celle des chartes pour l'histoire médiévale on doit souhaiter de les voir mises au jour. Les chartistes qui mieux que tous autres savent les valeurs du document officiel ou authentique sont les plus ardents à réclamer l'exploration de ce domaine. C'est ainsi que pour fournir aux historiens et au public une preuve de l'intérêt qu'offrent les archives notariales, M. Coyecque a publié en 1905 un ancien minutier parisien qui fut une révélation.

Outre les archives, les chartistes ont dressé un grand nombre de catalogues ou inventaires des collections de manuscrits conservés dans les bibliothèques de France. Une centaine de volumes ont déjà paru.

Mais il est un domaine où les chartistes, donnant toute leur mesure, apportent à l'histoire une contribution plus directe et souvent définitive: c'est dans l'édition et la publication des textes. Toutes leurs études (paléographie, diplomatique, droit, généalogie, linguistique, etc.) convergent vers cet objet: la *présentation du document.* L'historien n'est plus un architecte qui construit un monument selon une conception personnelle, mais un archéologue qui reconstruit, pierre à pierre, un monument qui fut, à l'aide des pièces authentiques retrouvées et qui par leur réarrangement, reproduisent l'antique, sans altération, sans interstices suspects comme sans additions, interprétations erronées et sans vernis ou fausses ornementations.

Le rétablissement des textes, le classement des copies dont l'original a disparu, la restitution des dates, le choix des variantes, la nature juridique des actes, les usages de la chancellerie, la discrimination des interpolations, des pièces forgées ou remaniées, telles sont les tâches que la Vérité, pour se révéler, impose à l'éditeur. Dans ce genre de travail qui aboutit à "l'édition savante" l'Ecole des chartes a fourni des hommes remarquables. Depuis que Quicherat a donné son mémoire sur *les deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain- des-Prés,* toute une élite de savants sont venus qui ont produit



Archives Nationales — Salon de la Princesse de Soubise.

de véritables chefs-d'oeuvre d'érudition tels que le *Recueil des actes de Philippe Ier roi de France,* le *Recueil des actes de Lothaire et de Louis V* de Louis Halphen et Ferdinand Lot, celui des *Actes de Henri II roi d'Angleterre*

et duc de Normandie de Léopold Delisle, les *actes de Philippe Auguste* du Comte François Delaborde, etc.

Rappelons enfin que l'Ecole, en remettant en honneur les études médiévistes, a rendu de signalés services à l'histoire de l'art et à celle de la Littérature. Qui n'a eu entre les mains une des vingt-quatre éditions que Léon Gautier a données successivement de la *Chanson de Roland*, qu'on trouve aujourd'hui portée sur tous les programmes d'études des universités des deux mondes? Léon Gautier "s'attacha à la poésie épique et montra de quelle légèreté et de quelle ignorance Voltaire avait fait preuve en proclamant que "les Français n'ont pas la tête épique." De 1865 à 1868 il publiait en trois volumes *Les épopées françaises*, où, prenant les chansons de geste à leur origine, il les suivait jusqu'à leur décadence, étudiant chemin faisant les questions qui se rapportent à leur composition, à leur versification, à leurs remaniements. Pour chaque cycle, il analysait l'oeuvre type. Puis tenant compte des critiques que certains passages de son livre avaient provoquées et aussi des études parues depuis 1868, il refondit complètement son oeuvre et en donna une seconde édition en quatre volumes..."(1)

(1) *L'Ecole des Chartes de 1821 à 1921.* p. CXXXIV, Chez Picard, Paris 1921.

N'est-ce pas aussi une bénédiction qu'enfin il nous ait été donné un texte critique du *Roman de la Rose* après un classement de ses innombrables manuscrits disséminés à travers le monde? Nous le devons, ce texte attendu pendant des siècles, à un autre chartiste, M. Ernest Langlois. Et de combien d'autres poèmes anciens, remis dans leur forme primitive nos bibliothèques ne s'enrichissent-elles pas chaque année?

L'histoire littéraire prend figure aussi chaque année, grâce aux investigations sagaces, précises, définitives d'un Marius Sepet par exemple.

En résumé le monde savant rend à la science française un légitime et juste hommage en célébrant le centenaire d'une Ecole qui a révolutionné la discipline de l'esprit dans sa recherche de la vérité et dont les enseignements ont produit de si beaux fruits en France et à l'étranger, non-seulement pour l'étude de l'histoire et de la vie politique mais aussi pour celle des Arts, du Droit, des Lettres et des moeurs d'autrefois.

Pur remembrer des ancessurs
Les diz et les faiz et les murs.

EDMOND BURON.

Fédération du Canada Anglo-Saxon avec les Etats-Unis

Par WILFRID GASCON

La proposition émise devant le Canadian Club de Boston, le 18 janvier dernier, par M. E. M. Macdonald, ancien député de Pictou, vient à l'appui de l'idée dont j'ai déjà entretenu les lecteurs de cette revue.

M. Macdonald était un des principaux lieutenants de Sir Wilfrid Laurier à la chambre fédérale, et il était désigné pour le portefeuille de la Justice, s'il avait persévéré. C'est un redoutable jouteur parlementaire.

Dans la capitale du Massachusetts, restée la Mecque des Anglais des Provinces maritimes, M. Macdonald a pu dire avec autant de vérité que de ferveur patriotique:

> *There should be, if not a definite, yet an understood alliance or federation of all Anglo-Saxon peoples in the world. May we not work together in amity and union so that all principles for which we have stood may prevail throughout the world?*

M. John G. Ewart, le grand avocat de la cause de l'indépendance du Canada, à propos du traité anglo-japonais, qui doit être renouvelé, écrivait dernièrement dans sa revue *The Canadian Nation* (Ottawa):

> *Canada's interests are bound up with those of the United States. If, in disregard of those interests, the United Kingdom continues her alliance with Japan, Canada must plainly assert that not that way can she proceed.*

M. Ewart, chacun le sait, était un grand ami de sir Wilfrid. C'est lui qui plaida la cause de la minorité manitobaine au Conseil privé d'Angleterre en 1890. C'est un esprit cultivé et sans préventions.

Il est d'accord avec l'avocat de Pictou pour reconnaître l'étroite communauté d'intérêts qui existe entre le Canada anglo-saxon et les Etats-Unis. Or, le Canada anglais, c'est l'Ontario au sud de la vallée de l'Ottawa, ce sont les quatre provinces de l'Ouest, c'est la partie du Nouveau-Brunswick située au sud de la voie du Transcontinental, c'est enfin la Nouvelle-Ecosse. Le reste forme un territoire compact où vit la nation canadienne, et sa sœur l'acadienne, en masses denses et sans solution de continuité: c'est le Canada français ou Nouvelle-France. Sa langue, sa religion, son histoire, ses coutumes, ses sentiments, ses souvenirs, ses intérêts sont différents de ceux de l'autre.

Ces deux faits étant admis, et, d'autre part, puisqu'il est bon que tous les Anglo-Saxons s'unissent pour faire triompher dans le monde les principes pour lesquels ils ont combattu ensemble: c'est-à-dire le *free self determination* de tous les peuples grands et petits (Président Wilson) et le *government with the consent of the governed* (L. George), c'est-à-dire le droit de tout groupe national à choisir son propre gouvernement, alors apparaît hors des nuages qui l'obscurcissaient aux yeux du P. Pratt, la solution tant recherchée de la question canadienne: 1° fédération des populations anglaises du Dominion avec les Etats-Unis; 2° indépendance du Canada français constitué de tous les groupements de notre race entre Port-Arthur et le Cap-Breton, avec les réciproques garanties d'usage pour la protection des minorités établies par la Ligue des nations.

Il y a quelque temps je m'en suis ouvert à M. Ewart lui-même sur cette question. Il m'a déclaré que le Canada, devenu indépendant de la couronne anglaise, assurerait sans doute aux Canadiens français et catholiques la jouissance des privilèges (?) que nous reconnaît si mal la loi constitutionnelle, le fameux Acte de l'Amérique britannique du Nord de 1867.

Le bon billet!... Moi je dis plutôt: *A bird in the hand is worth two in the Anglo-Saxon bush*, et vive l'indépendance!

WILFRID GASCON.

AU MILIEU DES BOUQUINS

Par GUSTAVE LANCTOT

Dollard des Ormeaux et ses Compagnons. Par E. Z. Massicotte. Avec une introduction par Aegidius Fauteux.

Dans notre histoire, cet "écrin de perles ignorées," le Long Sault sonne la même note glorieuse et tragique que Roncevaux dans l'épopée française. En un décor moins grandiose, mais non moins pittoresque, au lieu de la montagne haute et terrible, la luxuriante forêt vierge au bord de la rivière tumultueuse, c'est le même courage, le même esprit, le même combat: une vaillance sans peur, le sacrifice pour le groupe, l'écrasement final sous le nombre.

Aussi faut-il accueillir, avec gratitude et fierté, cette brochure où l'infatigable chercheur qu'est monsieur E. Z. Massicotte, a pieusement recueilli les petits faits et les menus incidents qui formèrent la vie connue de Dollard et de ses compagnons. Ces faits et ces incidents, avec une patience de bénédictin, il les a, loupe en main, extraits de vieux manuscrits où l'encre jaunie dessine d'invraisemblables arabesques ou de miniscules hiéroglyphes. Il a transcrit les pièces essentielles et tiré des autres les moindres renseignements. Avec ce meilleur des guides éclairant la route, on voit, à force de minimes détails, sortir partiellement de l'ombre les personnages du fait d'armes épique de 1660. Eux, les modestes héros, dont les noms étaient à peine connus, on les voit défiler sous nos yeux. On connait leur profession ou leur métier, leur état de fortune, leurs relations. On sait même le détail de la garde-robe de Dollard. L'auteur a eu l'heureuse idée de reproduire, en facsimilé, quelques-uns des manuscrits, de sorte que le lecteur a, pour ainsi dire, sous les yeux, les pièces qu'ils ont écrites ou signées. Il y a une certaine émotion à se pencher sur l'écriture de Dollard, impulsive et loyale, et à déchiffrer les testaments de Valais et de Tavernier, d'une si noble fermeté d'âme et touchante piété. L'émotion se grandit de respect et d'admiration devant l'acte de décès, où, de son écriture tassée, l'abbé Souart résume, en quelques lignes brèves, l'épopée du Long Sault, et inscrit les noms et prénoms des dix-sept héros dont le plus âgé avait 31 ans.

A l'appendice se trouvent les deux seuls récits contemporains du combat: le plus intéressant est celui de la Mère Marie de l'Incarnation, d'une prose savoureuse; l'autre, de la plume du rédacteur des Relations des Jésuites, a des tournures amusantes de reportage avant la lettre.

Signalons, comme il convient, la préface qu'a mise au volume, M. Aegidius Fauteux. En quelques pages de la plus excellente prose, il fait une maîtresse exégèse historique du combat du Long-Sault. Rappel du passé, hommage du présent, ces pages, que soulève un souffle patriotique, forment une intéressante introduction à la vie des héros de Ville-Marie.

Voilà un livre, je dirais presque un reliquaire, à mettre dans nos maisons comme un digne souvenir du plus glorieux des gestes français en terre canadienne: *Gesta Dei per Francos*!

* * *

Au Cœur de l'Histoire. Par Louis Raoul de Lorimier. Préface de l'abbé Elie-J. Auclair. Montréal 1920.

Voilà, dans le petit champ de notre littérature, quelque chose de nouveau. Ce n'est pas le roman historique, cher à Dumas père, et ce n'est pas le roman de l'histoire à la Gabriel Lenôtre. Et pourtant, c'est un peu l'un et c'est un peu l'autre. C'est de l'évocation historique, basée sur le document contemporain, avec le costume du temps et l'écriture de l'époque. C'est le film du passé artistiquement mis en scène.

Ces reconstitutions ne sont pas des tableaux: c'est à peine des tableautins. Plutôt c'est de la miniature historique. On dirait que l'auteur travaille à la manière des maîtres hollandais, les Terboch, les Dou et autres. Presque toujours le récit se limite à un petit fait et tient en quelques pages; mais la scène est soigneusement étudiée, chaque partie fidèlement traitée, et chaque objet exactement rangé à sa place.

Artiste de goût, d'une sobriété peut-être exagérée, M. de Lorimier a mis, dans ces évocations du temps jadis, une consciencieuse exactitude d'historien. Presque chaque détail, chaque mot même lui a dû coûter de longues recherches, tirés les uns et les autres des auteurs contemporains ou des spécialistes de l'époque.

Il faut lire lentement, pour en bien goûter toute la fidélité historique et la couleur locale, "Un jour de l'An sous l'ancien régime, 1646", et aussi "Les premières rues de Ville-Marie". Ces pages évoquent, avec une précision minutieuse, les us, coutumes et costumes du dix-septième siècle.

Comme début, c'est un joli succès. C'est un livre à lire aux heures des soirs d'hiver, en se remémorant le passé. Il faut demander à l'auteur de revenir à la charge. Nous aimerions à le voir élargir son genre et, au lieu du tableautin, aborder le tableau. Il conviendrait aussi de donner plus de mouvement et plus de liberté aux personnages. Dans ce décor impeccable, par souci d'exactitude, il n'ose pas leur donner libre jeu, anxieux qu'il est de rester dans la vérité historique. Qu'il lâche un peu la bride à son style aussi. Qu'il se rappelle que l'atmosphère consiste plus dans le sentiment que dans le mot. Qu'il sache oser au besoin: le lecteur n'aime pas les peut-être dans un récit qui n'est pas de l'histoire. M. de Lorimier sait reconstituer le milieu, mettre la couleur contemporaine, créer l'ambiance. Le cadre est prêt. Que maintenant, il y fasse hardiment évoluer ses personnages, leur prêtant les sentiments de leur psychologie historique. Qu'il ose, il a le talent et le bon goût qui mènent au succès.

* * *

Des Influences Françaises au Canada. Par Jean Charbonneau. Montréal 1920. Trois volumes.

M. Jean Charbonneau vient de publier le troisième et dernier volume de son ouvrage: "Des Influences Françaises au Canada". On peut donc dès maintenant se hasarder à porter sur l'œuvre un jugement d'ensemble, quoique le cadre restreint de cet article ne permette qu'une brève appréciation générale.

Et d'abord, il convient de signaler, et c'est déjà un éloge, l'ampleur de conception et l'effort considérable que représentent ces trois volumes consacrés à l'étude de la survivance française dans notre pays. D'une haute inspiration, d'une grande largeur de vues, d'une forte indépendance de doctrine, ils accusent chez l'auteur un esprit curieux et philosophique, fervent de l'analyse, cherchant à dégager des multiples faits de la vie et de l'histoire l'immanente leçon qu'elles contiennent, afin de donner un sens au passé et d'indiquer au présent une directive.

Les livres d'idées sont rares, très rares au pays. Les Français du Canada n'ont pas la tête philosophique, aurait dit Voltaire, si ce nationaliste anti-colonial nous avait mieux connus. C'est un tort, et c'est une faiblesse. Il ne suffit pas à un peuple de se raconter dans l'histoire, de se peindre dans le roman, de mettre son cœur en poèmes, d'écrire des traités d'économie politique ou de sciences, il se doit à lui-même d'analyser dans les faits du passé l'âme nationale, afin de découvrir la loi qui oriente son histoire, l'évolution inéluctable qui le mène, et les forces qui favorisent ou retardent son développement.

M. Charbonneau est une heureuse exception. Poète avant tout, adorateur du verbe français, il a voulu étudier les manifestations de notre littérature en fonction de notre survivance nationale. Force indestructible, la langue française lui apparaît le plus puissant moyen de sauvegarder notre entité ethnique: "Il nous faut, écrit-il, nous pénétrer de cette idée que, comme elle, nous avons hérité d'un caractère d'indestructibilité," et il ajoute qu'il nous incombe "la responsabilité de la perpétuer à jamais sur un continent où nous l'avons déjà maintenue par notre volonté de résistance et au milieu de tant de perturbations politiques."

Dans ces lignes se trouvent le plan et le but de l'ouvrage. L'auteur écrit donc l'histoire de la littérature canadienne et des influences politiques qu'elle a subies. Le premier volume, oubliant la prose, étudie la poésie contemporaine, ainsi que les influences étrangères qui s'exercent sur elle. Le second verse dans l'histoire pure et débute par le tableau du Canada avant et après la conquête. Ensuite il fait l'examen des œuvres littéraires de ceux qu'il appelle justement les primitifs, de leurs successeurs, et de la génération de 1860. Le dernier volume passe en revue, revue historique et critique, nos diverses constitutions politiques.

On le voit, et nous n'avons pas signalé les hors-d'œuvre, le programme est vaste. Quoiqu'il omette la grande influence française de l'église canadienne, il touche encore à toute notre vie politique, sociale et littéraire. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la valeur inégale de l'ouvrage. C'est presque fatalement se condamner à être superficiel sur certains points que de vouloir être œcuménique, surtout quand on est d'abord poète. Et l'auteur n'a pas toujours su se garder de ce grave défaut.

Quand il reste dans le domaine strictement littéraire, M. Charbonneau sait intéresser davantage, car on le sent chez lui, dans un sujet qui lui est familier. Guidé par un goût sûr, appuyé sur la pratique des meilleurs auteurs, il écrit des pages excellentes: car il a des opinions bien personnelles et les affirme avec une belle franchise. Ainsi son premier volume, le plus travaillé, reste aussi son meilleur.

Quand il entre dans le champ de la politique et de l'histoire, il nous donne l'impression d'être en pays étranger. Il a bien lu certains livres, fait des recherches, et il apporte sans doute à son sujet une application consciencieuse, mais, quoiqu'il fasse, sa phrase n'a plus la même conviction, ni la même certitude. On sent que l'accumulation des mots dissimule mal la faiblesse de la documentation. Puis il a les défauts de son esprit et de sa formation. Philosophe, plutôt attiré par l'idée que par les réalités, par la métaphysique que par la science, il ne se nourrit pas suffisamment de faits et se contente trop facilement de vagues généralités philosophiques.

Les Influences Françaises n'en constituent pas moins un effort qui mérite d'être signalé. Sous une forme plus ramassée, avec un style plus précis et une documentation plus serrée, l'ouvrage atteindrait encore mieux son but de montrer le grand rôle de la littérature dans le drame de la survivance française au Canada. *Gustave Lanctot*

La rue King est une des larges voies bien tenues d'Hamilton, Ont. — Réseau du Grand-Tronc.

LES ECHOS

Par LUC AUBRY

Au congrès de Vienne, Talleyrand prédit que "le commerce succéderait à la guerre". L'avenir lui donna raison. Il faut arriver à la guerre de Crimée, quarante ans après, pour enregistrer le premier grand conflit international. Pendant quarante ans, en dehors de l'expédition d'Espagne et de la guerre de Morée, petites affaires sans influence sur l'esprit des peuples, l'Europe travailla et s'enrichit en toute tranquillité. La Grande guerre eut un autre lendemain. Les canons s'étaient à peine refroidis que la guerre industrielle commençait. Le 10 novembre 1918 les Allemands étaient de sales Boches, deux jours après, le 12, ils étaient élevés à la position de clients désirables. Or pour qu'un client soit désirable il faut que ses affaires marchent bien, que son crédit soit bon, qu'il ait en caisse autant d'argent que possible. Moins l'Allemagne aura d'indemnité à payer, meilleure sera sa clientèle, plus grande sera sa puissance d'achat. C'est pour cela que dans les grands pays industriels, chez les Alliés d'hier, on trouve une presse féroce au service des intérêts allemands, qualifiant les modestes prétentions de la France d'impérialisme, de vengeance et de folie. C'est cette même presse qui, lorsque la France et la Belgique réclamaient aux Allemands pour leurs enfants, les vaches laitières qu'ils avaient volées, s'indigna au nom des petits boches, qui manquaient de lait.

* * *

Avec son amendement au covenant de la Ligue des Nations, demandant la suppression de l'article X, cet article invoqué par les Etats-Unis pour s'isoler de ses alliés, l'hon. C. J. Doherty a mis le Canada en pleine lumière dans le monde diplomatique et s'est placé au premier rang des hommes d'Etat.

* * *

Quand un canadien-anglais débite des choses désagréables aux canadiens-français on le passe moralement à tabac de façon qu'il se le rappelle pour peu qu'il ait l'épiderme d'une certaine sensibilité. Quand ce même canadien anglais impressionné par notre cri: "Connaissons-nous mieux", nous étudie et nous adresse de bonnes et justes paroles, on le hue publiquement, on le traite d'hypocrite, de renard flagorneur et on lui rappelle qu'il y a cinq, dix ou vingt ans, alors qu'il ne nous connaissait pas, il a dit de nous ceci, cela et encore autre chose.

Morale: il n'y en a pas, mais par contre il y a chez nous des malandrins qui, pour leur bénéfice personnel, pratiquent admirablement l'excitation à la haine et au mépris des citoyens entre eux.

* * *

Les Prussiens sont tellement heureux de l'occasion que la mort de l'impératrice d'Allemagne leur fournira de manifester en faveur des Hohenzollern, qu'ils lui préparent des funérailles grandioses de son vivant. Ils manquent peut-être de tact et de délicatesse ces Allemands, mais on doit reconnaître que leurs mœurs s'adoucissent: pendant la guerre ils n'attendaient pas que les gens fussent morts pour les enterrer.

* * *

On quête pour les Chinois mourant de faim; on fait bien. Par contre les Chinois inondent le marché canadien d'une telle quantité de produits alimentaires que nos cultivateurs en sont alarmés. Comment concilier ces deux faits? Une supposition: gardons notre argent pour nos pauvres et que les Chinois gardent leurs denrées pour leurs affamés; de cette manière tout le monde sera content, à commencer par les Canadiens à qui on fait avaler des œufs chinois "fraîchement pondus."

* * *

Qu'était, que pouvait être Bucéphale, auprès de nos chevaux de pompiers? Un de nos échevins disait l'autre jour que Concordia demandait par soumission publique des chevaux de 15 à 16 "pieds" de haut et montrait les soumissions mêmes à l'appui. Si pour notre service hydraulique on avait des chevaux un peu moins grands et des conduites-maîtresses un peu plus résistantes, le Coroner n'aurait pas eu à tenir d'enquête sur la mort de ces deux pauvres petits enfants victimes de la vingt-quatrième rupture d'un tuyau presque neuf.

* * *

Le "Figaro" s'étonne de l'habitude qu'on a prise de dire "réceptionner un ancien" alors qu'il serait si simple de dire "recevoir un ancien," et se demande: "que sera le français de l'avenir?" Nous aussi nous nous posons cette question angoissante quand nous lisons, en grosses lettres, qu'un marchand offre en vente des "Meubles pour vivoir".

* * *

A la dernière réunion de l'Institut des Ingénieurs, le conférencier a chanté le génie de Marconi, mais il n'a pas dit un mot du professeur Branly, sans les travaux duquel la télégraphie sans fil serait encore dans les limbes. Marconi a fait fortune et le professeur Branly est pauvre, vivant d'un traitement annuel de 18,000 francs et voyageant dans Paris aux heures ouvrières par nécessité. Et l'on parle de la reconnaissance des peuples et des actionnaires!

* * *

Le jugement du Conseil Privé ne paraît pas avoir fortement impressionné nos juges. Dans la province de Québec le mariage d'un monsieur qui avait trop bu avant la cérémonie a été annulé, et dans la province de la Colombie Britannique un trop vieux monsieur uni à une trop jeune fille est redevenu taxable, c'est-à-dire célibataire pour cause d'irrégularités. Les anciens voyaient juste quand ils donnèrent un glaive à la Justice; elle en use pour rompre les liens matrimoniaux comme un certain Alexandre se servait de son épée pour trancher le nœud gordien.

* * *

Les auteurs canadiens sont aussi galants que les comptables — pardon, les actuaires — le sont peu. Les premiers viennent d'inviter les femmes auteurs, peintres, compositeurs, sculpteurs à prendre part à la Convention des auteurs qui s'est réunie à Montréal, ce mois-ci, alors que les seconds ont refusé d'admettre les femmes dans le sanctuaire de la tenue des livres. Et cependant il est avéré, reconnu que les femmes sont des comptables, des actuaires, des chefs de contentieux hors de pair et des mathématiciennes incomparables. Une d'elles, Miss Kampf, une américaine, n'a-t-elle pas occupé pendant de longues années un poste élevé au Bureau des Longitudes de Paris, poste qu'elle avait conquis au concours. Pourquoi l'homme empêche-t-il la femme d'être médecin, avocat, actuaire, quand il se permet d'être modiste, couturier, brodeur et quelquefois bonne d'enfants?

* * *

On se plaint que dans des affaires retentissantes la police marche trop lentement et que les autorités judiciaires sont d'une prudence frisant l'indifférence. Il y a cependant des gens qui trouvent que policiers et magistrats vont quelquefois trop vite, tels les innocents envoyés au bagne ou à la mort. En France on vient de réhabiliter la mémoire de six soldats fusillés par erreur. Aux Etats-Unis une femme ayant fait trente-deux ans de pénitencier a été reconnue innocente. En Suisse, on a relaché un innocent ayant passé quinze ans au bagne. Que de terribles misères morales et physiques comportent pareilles erreurs et combien avait raison ce juge déclarant que mieux valait acquitter dix coupables que condamner un innocent. Le monde a fait quelques progrès depuis le jour où, au siège d'Albi, Simon de Montfort disait à ses soldats: "Tuer, tuer,

innocents ou coupables, le Seigneur reconnaîtra les siens". Les erreurs judiciaires sont devenues rares, heureusement! espérons qu'un jour justice signifiera infaillibilité.

* * *

Qui veut des records? Nos voisins en trouvent, en inventent et en réclament tous les jours.

Ils détiennent celui de l'adoption avec cette femme ayant, comme dit la Bible, suscité à son mari, grâce à la complicité de sa mère, une douzaine d'enfants recueillis dans toutes les maternités des environs.

En apprenant que, semblable à ces oiseaux benêts qui couvent les œufs que la femelle du coucou dépose dans leur nid et en élèvent les petits, il avait élevé, nourri, habillé, chaussé, logé, surtout logé cette douzaine d'intrus, le mari est parti en faisant claquer les portes. Il aurait mieux fait de claquer sa belle mère.

Après le record de l'adoption celui du nombre. 1,400 journaux yankees viennent de chanter la gloire d'un M. Bland père de 34 enfants dont 24 vivants. Le premier lit lui en donna quinze, le second dix-neuf. Il y a eu progrès.

Mais que ces records sont pâles auprès de celui que notre province pourrait réclamer avec cette bonne mère donnant à son mari quinze enfants, dont six paires de jumeaux, en dix ans. On n'a jamais enregistré mieux comme vitesse.

* * *

Au cours d'une courte et récente étude sur la vie de Gambetta, M. A. D. DeCelles écrit ce qui suit:

"Il (Gambetta) avait poussé l'armée à la bataille au cri de *Vaincre ou mourir pour la Patrie*. La mort c'était pour les autres."

En serions-nous restés au temps où nos journalistes ne pouvaient parler du grand tribun sans l'injurier? M. DeCelles était de cette époque et semble en avoir conservé la mentalité.

L'homme qui un soir d'octobre 1870 sortit de Paris assiégé en ballon, en pleine connaissance des dangers qu'il courait ne saurait être accusé de lâcheté. Qu'était-ce qu'un aérostat à cette époque? Une bulle de gaz à la merci du vent. Combien d'aéronautes du Siège de Paris ont disparu tombés en mer, dans les solitudes du Nord au milieu des armées prussiennes? Ce fut la malchance de Gambetta qui n'échappa aux Prussiens qu'après en avoir essuyé le feu et grâce à un fermier qui l'aperçut et le guida dans la forêt.

On peut détester, condamner, haïr les idées, la politique d'un homme d'Etat sans qu'il soit nécessaire de l'injurier et surtout de fausser les faits en racontant que les Parisiens flétrirent par leurs huées la mémoire de Gambetta lors de la translation de son cœur au Panthéon, comme l'affirme M. A. D. DeCelles, historien!

La majorité gouverne! pas au Canada où un député vient d'être élu par 4,093 voix sur 12,951 votants. Rien dans la loi n'empêchant les divisions électorales du pays d'élire tous leurs députés dans les mêmes conditions, nous pourrions bien, au lendemain d'élections contestées, à plusieurs candidats dans chaque division, nous trouver avec une Chambre et un gouvernement représentant la minorité des électeurs: celle des extrémistes par exemple.

* * *

Les bureaux de placement pour service domestique, de New-York, disent que cette année le maximum des gages correspond au minimum de ceux de l'an dernier et que l'abaissement des salaires industriels d'une part, l'augmentation du nombre des immigrantes, d'autre part, vont promptement ramener la question des servantes à ce qu'elle était avant la guerre.

* * *

Nous recevons de Roumanie une excellente lettre, dont nous extrayons les passages suivants, tout remplis d'admiration pour la France. Nous publierons bientôt un article de M. Bazile Démétrius Bradul.

. . . . . .

"*Le Royaume de Roumanie*, pays latin, aime les formules claires et surtout l'esprit constructeur des français, — car la France *est*, certes, *le cerveau du monde. Elle pense; elle produit les plus merveilleux chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art.* Nous sommes un peuple qui, au point de vue de la civilisation, doit tout, mais absolument tout aux Français.

"Nous pensons grâce à la France; nous avons une littérature grâce aux Français; voilà pourquoi nous aimons avec la tendresse d'un amant, le beau pays de France et le noble peuple français. "Vive la France!" Voilà le cri qui sort de notre cœur, et ce cri est sincère, car en Roumanie tout ce qui vient de France est aimé et bien reçu."

. . . . . .

"Je suis avec le plus profond respect, madame, votre particulièrement dévoué,

BAZILE DEMETRIUS BRADUL,
(Ecrivain, poète roumain et théologien).

* * *

On sait combien les autorités françaises sont ennemies du profitéïsme en matière de loyers. Or un propriétaire banlieusard de Paris vient de créer une situation nouvelle en mettant aux enchères publiques la location d'un logement vacant. La mise à prix était de 450 francs. Vingt-cinq enchérisseurs se présentèrent et l'un d'eux déclarait qu'il irait jusqu'à 2,000 francs. Malheureusement l'enchère fut ajournée à huitaine, et entre temps le propriétaire loua son appartement de gré à gré.

La justice voulait poursuivre, parait-il. Pourquoi? Il offrait son logement pour 450 francs par an; si un bonhomme l'estime 2,000 francs, doit-il refuser cette offre? S'il l'accepte, commet-il un délit? Pour amusante que soit cette affaire à la surface, elle est très sérieuse au fond. Et on ne peut que regretter les enchères supprimées; il en serait peut-être sorti une nouvelle jurisprudence.

* * *

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis à l'inauguration du Monument de la "tranchée des Baïonnettes.":

M. Hugh Wallace gravit le premier les degrés d'une petite estrade de bois blanc. Avant de parler il embrasse d'un rapide coup d'œil l'hallucinant panorama d'alentour, où le travail des hommes est impuissant à effacer les vestiges de la guerre. Et cette vue semble le troubler, car c'est d'une voix altérée qu'il commence ainsi:

Grande est la gloire de la France, car elle peut revendiquer Verdun comme son propre bien. Immense est la dette de reconnaissance qu'elle y imposa au monde, car, à Verdun, elle fut seule à affronter les barbares. La victoire qui, une fois de plus, a sauvé ici la civilisation est la sienne et nul autre ne peut en réclamer la moindre part. Disons-le bien haut, dans un sentiment de profond dévouement non seulement pour les Français qui combattirent et moururent en ces lieux mais aussi pour le noble pays qui leur donna le jour. Ils combattirent pour la France, mais c'est pour l'humanité qu'ils ont vaincu. A eux seuls en revient la gloire et la louange. Si tant est que ce que nous disons aujourd'hui doive se conserver dans la mémoire des hommes, que ce soit cet aveu de gratitude envers la France, les remerciements que le monde lui envoie à elle et à ses nobles fils qui restèrent fermes sur la brèche, non pas seulement sur le front des Alliés, mais sur celui de la civilisation même, à ses fils qui combattirent ici et moururent, mais moururent victorieux. Une pareille dette ne saurait être acquittée; ce que nous faisons n'a d'autre objet que de la reconnaître.

Cette pierre vient d'Amérique. En qualité de représentant de ce pays, je la consacre comme symbole de cette gratitude que notre amitié nationale rendra éternelle. Il est bon de faire cela, il est bon d'être ici, je me sens très honoré que les circonstances m'aient donné ce privilège, et si, sur un tel terrain, en présence d'une telle assistance, je me hasarde à formuler mes pensées, c'est parce que je puis dire librement ce que le distingué président de la République, dans sa modestie, s'abstiendrait d'exprimer. La France n'a pas de plus éloquent fils que son premier magistrat, et cependant il n'en serait pas moins impuissant à trouver des accents capables de célébrer comme elle le mérite la gloire de la France. Cette gloire, elle ruisselle du haut des collines qui entourent Verdun, elle marque au loin d'une ligne d'or la vallée de la Marne; elle auréole ses fils qui survivent et montent la garde sur les anciennes frontières qui lui ont été heureusement rendues, elle enchâsse à jamais la mémoire des morts qui, comme les héros de la tranchée historique, là devant nous, combattirent pour la France, et, en mourant, s'assurèrent une renommée immortelle.

* * *

Un humouriste à tendances féroces, disait un jour que la sécurité de la traverse des rues ne serait acquise qu'au lendemain de l'écrasement d'un échevin. C'est un peu ce qui vient de se passer dans un autre domaine, celui du logement. Le gouvernement français a dû acheter un hôtel à Paris pour permettre au maréchal Foch de se loger et réquisitionner des appartements pour abriter nombre de députés n'ayant trouvé de libres, à l'ouverture de la session, que des arches de pont; enfin le Président de la Chambre des députés italienne demande à son gouvernement de mobiliser cent appartements pour les représentants du peuple. Et les familles nombreuses que fera-t-on pour elles? elles sont encore plus intéressantes qu'un élu du peuple logé à la belle étoile.

* * *

...Il se peut qu'on oublie
Sa femme, ses amis, son chien et sa patrie,

Mais jamais on oublie un rendez-vous [donné.
a dit Musset, poète probablement inconnu de ce shérif yankee qui, un beau matin, oublia le rendez-vous qu'il avait donné à un nègre au pied d'une potence. Pendant que le condamné croquait le marmot, le bourreau a dû broyer du noir, beaucoup de noir.

* * *

Des lettres recues de M. Louis Morpeau, Etzer Vilaire et autres témoignent également du bonheur qu'éprouve Haïti tout entière, de trouver chez nous une telle attention sympathique. L'article consacré par notre éminent collaborateur Louis Dantin à la Littérature Haïtienne a provoqué dans la presse de la vaillante ile, des commentaires on ne peut plus heureux. Au moment où Haïti, la fière et la brave, doit se défendre contre les empiètements de ses puissants voisins, il lui est consolant de trouver chez nous des esprits latins formés à la même école, et tournés vers le même idéal de justice et de dignité.

* * *

Entre la poire et le fromage le président de la Commission administrative de la ville de Montréal — ouf! — a constaté avec tristesse combien nos concitoyens manquaient d'esprit public. Possible! mais il y a quelque chose de plus profondément triste c'est de voir dans quel esprit notre ville est administrée et de constater avec quel ensemble les administrateurs de presque toutes les administrations barrent le chemin, dénigrent, tuent et s'élèvent contre tout homme animé de cet esprit public et en vertu du principe qui veut que les empêcheurs de danser en rond soient des êtres dangereux tant que le beurre sera mis dans des assiettes rondes.

* * *

Un juge américain vient d'ajourner à dix jours le prononcé de la sentence d'un jeune homme reconnu coupable d'une tentative de récel et seul soutien de sa vieille mère et d'une sœur infirme. Il avait quelques jours auparavant suspendu la sentence d'un condamné à la veille d'être père, en lui disant: "Je crains que si je vous condamne maintenant il arrive à votre femme quelque chose dont je ne voudrais pas être responsable". Quand, pour réprimer les crimes, trouvera-t-on autre chose que de fournir gratuitement aux criminels la table, le logement et l'habillement pendant qu'on laisse leurs femmes et leurs enfants innocents crever de faim et de misère?

* * *

Se faire voler une maison de trois étages, ce n'est pas banal ni commun. La chose est arrivée à un propriétaire de Chicago — fasse le ciel que ce soit un vautour profiteur. Plus rien, place nette, le terrain étant redevenu vacant, la "bâtisse" avait été déménagée trois jours avant à l'aide de gros camions. L'opération a dû être fructueuse, car. par le temps qui court, mieux vaut enlever des maisons vides que défoncer des coffres-forts pleins.

* * *

Le Chant du Cygne! Caruso qui a de la lecture a refusé de l'entonner. Il savait que ses compatriotes Pline et Virgile niaient à Léda le don de la musique. Il y a longtemps de cela, mais les légendes ont la vie dure.

* * *

Notre chauve planète s'émancipe. En dépit de son âge elle se livre aux douceurs du "shimmy". Elle vient de frissonner, d'onduler pendant cinq jours au Chili en agrémentant le mouvement de quatre-vingt-douze sauts de carpe. La population était moins joyeuse.

* * *

Des entrepreneurs de constructions, entre l'Atlantique et le Pacifique, viennent de réduire les salaires de leurs journaliers de 4c par heure et ceux de leurs ouvriers de 10c, soit pour des semaines de 48 heures une réduction de $1.92 et de $4.80 respectivement Mais comme ils pensionnent leurs hommes ils ont annoncé que le prix de la pension serait diminué de 50c par semaine. Ça doit se passer comme cela en Russie.

* * *

Des érudits passent leur vie, leur temps et leurs loisirs à chercher qui s'est caché sous le nom de Shakspeare. Les uns ont établi que c'était le chancelier Bacon et prouvé par dessus le marché que ce dernier était le fils de la reine Elizabeth; d'autres ont ponté sur le premier comte de Derby; dans le groupe des farceurs il s'en trouva un qui, Bible en mains et avec des citations très sensées, prouva sans réfutation possible que le grand dramaturge n'était autre que le roi David. Le jeu continue et a donné naissance à d'autres casse-tête. Pendant la guerre on chercha d'où et de qui descendait le maréchal Mackensen. Du roi de Hanovre? de l'empereur Guillaume I ou d'un grand duc russe? La défaite du maréchal diminuant l'intérêt des recherches, on les abandonna. Aujourd'hui les chercheurs de choses qui ne les regardent pas se demandent quels peuvent être les ascendants du sauveur de la Pologne, le général Weygand. C'est bien simple, le nom a une tournure belge, le prénom est Maxime; l'illustre soldat doit être le fils de l'empereur Maximilien et de la princesse Charlotte à moins qu'il ne soit né d'un mariage morganatique du roi Léopold. La vérité doit être que le général est le fils de braves plébéiens qui en ont fait un homme.

* * *

L'Ile Maurice, qui fut l'Ile de France pendant un siècle, de 1715 à 1815, veut redevenir française et les descendants des Français qui colonisèrent cette ile viennent de porter la question sur le terrain électoral. Si leurs candidats sont élus, le résultat des élections aura tout le caractère d'un plébiscite favorable à la rétrocession de l'île à la France. Que dira l'Angleterre devant cette nouvelle manifestation du désir qu'éprouve un peuple de disposer lui-même de ses destinées?

* * *

Rouget de l'Isle a sa statue, pourquo Calixa Lavallée, le compositeur inspiré de "O Canada", n'aurait-il pas la sienne?

* * *

Le fameux trésor espagnol n'a pas été découvert; il est toujours caché et on trouve encore des imbéciles pour courir après. On annonce de nouvelles victimes; ce serait peine perdue que les plaindre.

* * *

La "garantie" de Georges Carpentier est retrouvée, tant pis; cela va permettre à deux hommes de s'assommer et de se casser quelques os pour un enjeu de $500.000. Et l'on parle de la cruauté des combats de coqs ou de taureaux; et l'on quête pour les enfants des empires centraux et ceux des miséreux des grandes villes! Il est facheux qu'on ne puisse au nom de l'humanité, de la charité, confisquer ce demi-million et l'envoyer aux enfants qui meurent de faim

LUC AUBRY

COMBLOMANIE

Le comble du bonheur pour un bossu:
Avoir une ferme dans la Beauce.

Le comble du zèle pour un agent de police:
Disperser un embarras gastrique.

Le comble de la pitié:
Consoler un saule pleureur.

— Il paraît que votre fille a épousé un riche Américain, vous en êtes content?...

— Ravi... Je n'ai qu'un regret: c'est qu'elle n'ait pu en épouser deux!

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

Nous avons reçu avec plaisir et intérêt et nous signalons à nos lecteurs l'*Almanach catholique français* pour 1921, que vient de publier la maison Bloud et Gay avec une belle préface de Mgr. A. Baudrillart, l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris. C'est la deuxième année que le "Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger" publie cet almanach; et cette deuxième édition n'est pas moins vivante et instructive que la première. On y trouve une foule de renseignements sur le monde catholique français: épiscopat, œuvres d'enseignement, d'assistance, de charité et de sanctification, syndicats et corporations, secrétariats sociaux, etc. D'intéressants articles sont consacrés aux catholiques et à la reconstitution nationale par des hommes aussi distinqués que Mgr Julien, H. Bordeaux, Marc Sangnier, Maurice Denis, M. de Lamarzelle, Gaston Tessier, Branly, etc. La vie familiale, avec de bien curieux détails sur les vieux usages domestiques en cours en France, la vie religieuse, avec une érudite notice sur le trésor artistique de la France religieuse, les pèlerinages, voyages et sports, l'année religieuse font l'objet d'articles documentés et faciles à lire, qui complètent heureusement cette attachante brochure, fort joliment illustrée.

* * *

Le premier volume édité par la Revue Moderne *Croquis de Guerre* de Marcel de Verneuil sera en librairie, ces jours prochains. L'édition sera naturellement fort soignée. Un des artistes, dont le crayon a le plus sincèrement trouvé la note de ces paysages de guerre, sinistres et tourmentés, c'est vrai, mais illuminés de de bravoure et de gloire, M.Pellus, a préparé des dessins très intéressants qui ajouteront encore à l'intérêt du volume. L'on pourra se procurer les *Croquis de Guerre* à la Revue Moderne, et chez tous les bons libraires.

* * *

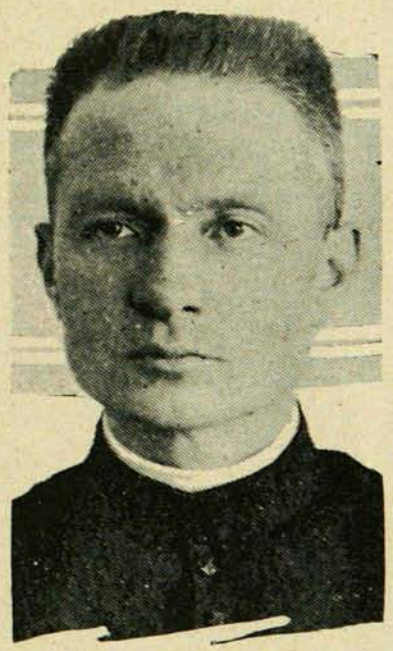
L'émouvante lettre que voici, adressée à notre Directrice, prouve si éloquemment combien les relations de sympathie intellectuelle nouées par l'intermédiaire de notre Revue avec Haïti et ses écrivains, a suscité là-bas, une joie émouvante:

Madame,

La Belle Revue que vous dirigez avec tant de distinction nous est communiquée par notre père Monsieur Louis A. Brun.

L'un des derniers numéros que nous avons lu contient des poésies de Messieurs Etzer Vilaire et Georges Sylvain, deux personnalités bien connues dans le Monde Littéraire français. Un rayon de soleil, par un matin d'avril, aurait moins réjoui notre âme ivre de lumière, que cet hommage rendu à ces deux grands écrivains haïtiens. Nous sentons que loin de nous, sans doute, mais près de notre cœur, grandit un frère jeune comme nous, et plein de sollicitude pour guider nos pas hésitants dans les voies de l'Art.

Les contrastes de nos beautés que les feux du Midi ont revêtu de leurs tons d'or, ne peuvent qu'accuser la sereine majesté de la pensée de notre vaillant frère du Nord; la sereine majesté de cette pensée que les neiges ont façonnée en y mettant toute leur candide blancheur.



M. l'abbé Thellier de Poncheville qui tient, du haut de la chaire de Notre-Dame, les foules conquises à sa haute éloquence et à sa vibrante prédication.

Contrastes aimables faits pour se retrouver dans les mêmes sentiers conduisant vers l'Idéal unique de la Beauté.

De cette communauté d'aspirations ne peut naître que l'Amour, l'amour de la jeune Haïti pour le noble Canada.

Nés tous deux de l'Idée française, nous avons encore des liens de sang, pour marcher ensemble vers les mêmes conquêtes. De notre côté, nous irons d'un pas d'autant plus mâle et assuré, que le concours tendre et dévoué, d'un frère plus fort nous est acquis désormais. En lisant votre belle "Revue" nous apprenons à aimer ce gentil frère dont la réconfortante sympathie fortifie nos espérances.

Nous vous envoyons sous ce couvert une page, où nous nous essayons d'une façon malhabile à rendre les impressions que nous inspira un Soir d'Automne, au pays du Midi et du Soleil. Puisse-t-elle, si la Revue Moderne la trouve convenable pour sa publication, révéler à ses lecteurs, un charme inconnu, par la saison d'Automne, des habitants des pays froids. (1) Mais ne manquez pas, nous vous en prions, de dire à nos amis du Canada, qu'aucun artiste ne saurait rendre les jouissances d'un "Soir d'Automne" sous notre ciel; voire lorsque cet artiste n'a, comme nous, pour tout instrument qu'une lyre mal accordée, sur laquelle nous n'essayons de faire jouer nos inspirations que parce que nous aimons les chants et la musique.

Nous arrêtant sur ce désir, nous empruntons à nos aurores leurs grâces, pour vous prier, Madame, d'accepter pour la distinguée Directrice de la Revue Moderne, les hommages respectueux de notre sincère admiration.

A. BRUN.

* * *

Quand elle aime, acte en vers de M. Pierre Bréville, publié par l'imprimerie Nationale de Port-au-Prince, en 1918, vient de m'être adressé, et j'ai goûté la délicatesse des vers où se raconte l'amour, le bel amour, celui qui triomphe de l'adversité, de l'intrigue, et qui domine toute la vie.

* * *

Grain de Sable par Mademoiselle Blanche Gagnon nous apporte des pages charmantes recueillies au hasard de la vie, et qui réflètent une mentalité profonde et sincère. Mademoiselle Gagnon est la fille de l'écrivain distingué et du musicien d'élite dont le nom est bien connu, Ernest Gagnon, et le livre de la fille est une gerbe parfumée déposée sur la tombe du père.

* * *

Little Heroes of France par Kathleen Burke a été écrit pour apprendre aux enfants américains comment se conduisirent les enfants de France à l'époque tragique où il n'était pas permis à des enfants d'être jeunes. Le livre est passionnant et émouvant. Les larmes montent aux yeux à cette lecture qui raconte si bien comment les petits Français surent, eux aussi, aider au triomphe de leur immortelle patrie. Souhaitons que ce livre soit traduit, afin que les petits canadiens français le lisent dès le bas âge, et apprennent

(1) Doit paraître bientôt.

eux aussi, comment des enfants de leur sang, de leur âge et de leur foi, surent souffrir héroïquement, et se défendre contre l'ennemi. Certains faits authentiques, qui sont cités par Miss Burke, révèlent l'enfance magnifique de cette France qui porte en elle tous les miracles, comme toutes les vertus.

* * *

Pour qu'on aime la Géographie, par M. Emile Miller, est un splendide travail, présenté par son auteur dans une préface très littéraire. Cette œuvre est d'une lecture attachante et reposante, et elle instruit et renseigne sans effort et sans fatigue. Ainsi se réalise son titre, car tous ceux qui la liront devront aimer la géographie. Nous ne saurions donner au livre de M. Miller tout l'éloge qui lui revient, car il faudrait des pages pour en exprimer l'action intelligente et éducative. Nous recommandons chaleureusement la lecture de ce livre, et nous félicitons l'auteur sincèrement pour l'art subtil et charmant apporté à rajeunir un vieux sujet, et à l'inonder de clartés nouvelles et puissantes. Le volume, merveilleusement édité, fait honneur à la maison G. Ducharme. La dédicace est offerte au jeune et brillant Secrétaire de la Province qui mérite cet hommage.

* * *

"Dans l'Ombre" occupe, dans le jardin féminin de notre littérature, une place de lumière et de charme. Remarquable surtout par sa bonté, cette charmante canadienne qui, de l'est, émigra vers l'ouest, semble avoir fait de sa vie, trop courte, hélas! un apostolat intellectuel et chrétien. Toute sa vie admirable de sincérité et de travail fut consacrée aux grands devoirs nationaux. Elle était la compagne d'un homme intelligent et enthousiaste, le Docteur Boulanger, d'Edmonton, qui sut admirer en l'aimant l'être de sensibilité et de justice, et elle se montra l'auxiliaire aimable et sûre du compagnon d'élite qui l'avait élue la reine de son foyer. La jolie revue, intitulée le "Canadien-français", si ardemment français, de novembre dernier, nous apporte le reflet de cette âme ardente et profonde qui sous le pseudonyme de "Dan l'Ombre" accomplit un bien si grand.

* * *

Vient de paraître *"Vivre!"*, poèmes de la vie par Edouard Chauvin.

L'auteur des "Figurines" se révèle tout autre dans ces poèmes remplis de la joie, de la soif ardente et angoissée de vivre. Le poète chante les yeux clairs et suppliants de l'amour, la beauté des matins calmes et la fièvre des troublantes nuits qui s'associent à son chant.

On sait le succès de librairie obtenu par le chantre du grenier bohême et du quartier latin, alors que la première édition des "Figurines" s'enleva en quelques mois.

Il est intéressant de constater dans "Vivre!" le changement radical et imprévu qui s'est opéré, au point de vue de l'inspiration et du rythme, chez ce poète dont le vers a acquis plus de beauté poignante et tragique devant le désir et le bonheur (souvent mêlé de névrose) de vivre sa vie, qui est souvent *De regarder la mort et se sentir vainqueur*!

Dans ces poèmes de la vie, Edouard Chauvin prouve qu'il peut avoir des mots sublimes en chantant l'amour, la nature et la vie, ces trois grandes choses humaines par lesquelles on reconnaît le vrai poète.

LOUIS CLAUDE

Vient de Paraître

CROQUIS DE GUERRE

par MARCEL DE VERNEUIL

Illustré par G. Pellus.

ÉDITÉ SUR PAPIER DE LUXE.

75 sous l'exemplaire, plus 10 sous par la poste.

En vente dans toutes les librairies de Montréal, Québec, Trois-Rivières, St-Hyacinthe, St-Jean, etc., ou à la Revue Moderne.

TRIBUNE LIBRE

Madame Huguenin de La "Revue Moderne".

Veuillez m'accorder un espace dans le prochain numéro de votre excellente revue pour y signaler une ombre parfaitement inutile à sa gloire et qui ne mériterait point que l'on s'y arrêtât, si, probablement à votre insu, elle n'était injurieuse à la majorité du corps très honorable de la profession médicale. Il s'agit d'un entrefilet où votre chroniqueur M. Luc Aubry trouve lente la justice qui n'a pas encore fait examiner l'état mental du médecin qui n'a disposé que de quinze minutes pour examiner une personne présumée folle vu que cette personne vient d'être mise en liberté—Je maintiens que cet entrefilet est injurieux pour beaucoup de médecins, car nombreux sont ceux qui consacrent seulement quinze minutes à l'examen d'un aliéné. Ajoutons: contre leur gré. Mais il ne peuvent prolonger davantage la durée de cet examen parce qu'il s'agit soit de maniaques furieux exigeant grand renfort pour les empêcher de se sauver ou de faire un mauvais parti aux certificateurs et à ceux qu'ils rencontrent, soit de fous lucides qui, sortant d'une crise d'exaltation passionnelle, refusent de répondre aux questions posées, voire de se prêter aux moindres désirs du certificateur. C'est surtout au sujet de ces fous lucides, que les médecins les plus éminents sont accusés chaque année de séquestration arbitraire par les fous, leur entourage et même la presse.

Il est regrettable qu'une revue du niveau intellectuel de la **Revue Moderne** s'entache pour une fois d'un vulgaire préjugé dénotant l'absence de notions médicales élémentaires surtout dans une province où plus qu'en aucun autre pays la loi protège tellement plus les aliénés que les médecins, que non seulement la sequestration arbitraire y est inconnue, mais que le simple maintien à l'asile d'un aliéné contre sa volonté est absolument impossible. Le **diagnostic du fou lucide peut être immédiat "Il peut s'imposer à première vue"**. Ce sont les termes mêmes des maîtres de l'art psychiatrique—je puis le prouver.

Le fait d'un élargissement n'équivaut point d'un autre côté à un certificat de sanité d'esprit. Il est loisible aux asiles de remettre en liberté un fou lucide sans qu'il soit guéri pourvu qu'on ne le considère pas ou plus comme dangereux pour lui même ou pour autrui.

Du jour où des gens sérieux feront officiellement un crime au médecin d'avoir signé le certificat d'internement d'un fou lucide, systématiquement les médecins refuseront d'entreprendre l'examen d'un fou douteux au détriment de la protection publique, car la population verra alors plus fréquents les meurtres du genre de ceux qui se sont commis dernièrement à Montréal.

UN MEDECIN.

SOTTO VOCE

Mon cœur, il est à prendre,
(Sais-tu comme il a froid?)
Mon cœur, tu peux lui tendre
Ton piège maladroit.

Il ne vaut pas grand'chose
Mon cœur analysé...
Nous en ferons des gloses,
Ce caprice lassé.

O ces poses jouées
Avec tes feints serments
De petite rouée,
Et tes agacements,

Cette coquetterie
Pour un grave monsieu',
Dont il faut que je rie
Malgré mon sérieux!

Le baiser économe
De tes lèvres en rond,
Fais m'en l'exquise aumône,
Ou j'en suis le larron.

J'aime tes pauvres mines
De me le refuser
Et les grâces gamines
Dont tu veux m'abuser.

Fraîche larme fictive
A fleur du sentiment,
De ta bonté native
Le mensonge charmant,

Qu'importe cette larme
Qui brille au bout d'un cil,
Fallacieuse alarme
D'un émoi puéril!

O goutte de tendresse
Qui tombe avec douceur
Parmi ma sécheresse
Et m'humecte le cœur!

RENÉ CHOPIN.

POUR LE SOURIRE...

Je suis passé tantôt devant le café où la foire humaine battait son plein. Le Rire s'échappait tumultueusement de toutes les fenêtres comme le flot fougueux que ne contient plus l'écluse largement ouverte. Il me semblait le voir, ce nain vêtu d'oripeaux, enjamber par dessus les tables, et s'enfoncer dans la nuit du boulevard en agitant les grelots de sa marotte et en sautillant grotesquement sur ses pieds inégaux.

Moi, je ne sais plus rire. J'ai désappris ce geste qui pourtant est le propre des humains. C'est là du moins l'avis de M. Joseph Prud'homme, membre éminent de l'Académie des imbéciles et de tous les petits Prud'homme du monde. Et cependant, chose étrange, je ne m'en sens pas moins humain pour cela. Les peuples heureux ne font pas d'histoires, et le vrai bonheur ne peut aimer parader sur des trétaux en habit d'arlequin, avec accompagnement de cymbales et de grosse caisse.

J'ai renoncé à cette gaieté facile qui se traduit par du bruit et laisse après elle un silence lourd et inquiétant. Je lui préfère le sourire, l'éternel sourire, celui qui devrait fleurir les lèvres du sybarite de Tiburre et qu'on retrouve identique, toujours, sur les statues heureuses des Boudhas de l'Inde. Que ce soit celui de Voltaire, un peu mordant, ou celui, désabusé, d'Anatole France, peu importe. Jamais amer, mais plutôt sceptique, indulgent aux autres et railleur à soi-même, tel je le voudrais posséder.

Mais je hais le rire. Le rire, qui défigure, ne saurait être beau. Il détruit l'harmonie des traits et les brutalise. Par lui se ferment les yeux, ces fenêtres ouvertes sur la lumière extérieure. Il secoue les ventres comme des outres, fait grimacer la bouche comme sous le brodequin de la douleur et fait de l'homme quelque chose comme une loque secouée par un vent mauvais. La seule Folie connaît le Rire dans sa plénitude; ce Rire dont le mensonge est le père, lui dont on devine parfois le masque ricaneur derrière le voile transparent d'un regard trop cher. Il se complait dans les choses vulgaires et s'engraisse des petitesses de notre humanité. Le rire déforme. Sur un joli visage il s'étale comme un chancre repoussant. Le rire est la colique de l'esprit.

Le Sourire, lui, enjolive. Il fait se tendre l'arc des lèvres d'où partira le mot d'esprit, comme une flèche. Un visage sans sourire est un foyer où la flamme vivifiante est morte, ne laissant plus voir que des pierres noircies. Quelque génial que soit l'artiste, la femme l'emportera toujours sur les déesses de marbre; car le sourire, immatériel, est l'âme du visage et la pierre ne le connaît point. Les nobles sentiments seuls le peuvent faire éclore. Il y a le rire du mépris et le sourire de la pitié; le rire jaune de l'envie et le sourire de la tendresse. Le sourire, c'est une frise élégante accrochée à un temple, un rosier grimpant sur le tronc rugueux d'un chêne.

Et quand il illumine des yeux déjà beaux, il parfume l'air comme, par les soirs d'août, un champ de trèfles fleuris.

Et voilà pourquoi j'ai dépouillé le rire, comme on jette au loin une défroque souillée. Il me vient encore parfois par sursauts qui ressemblent aux dernières crispations des mains défaillantes sur le drap blanc. Car il se sent mourir, ce rire que je déteste.

Il ne me restera plus tantôt qu'à chercher de par le monde, le Sourire que seule, sans doute, peut donner une longue expérience des choses et des êtres. Peut-être le chercherai-je toute ma vie durant. Qu'au moins il me soit donné à la fin du voyage, alors que, coureur fatigué, je m'asseoirai ayant terminé le labeur de la journée. Et je voudrais qu'il flotte alors sur mes lèvres flétries répondant en vainqueur au Rire horrible de la Camarde.

Paris, le 5 octobre 1920. PHILIPPE PANNETON.

UN ÉDUCATEUR D'ART

M. Armand DesRosiers, directeur du Studio de Luxe, cette maison que tous les gens de goût, fréquentent, vient de partir pour l'Europe en voyage d'étude. M. DesRosiers veut perfectionner ses connaissances en art décoratif, et c'est vers la France qu'il doit tout d'abord se diriger. Il ira aussi puiser en Italie, en Belgique, en Hollande et en Angleterre le secret des divers styles d'ameublement et de décorations d'intérieurs.

A la tête d'une maison florissante, il veut développer et améliorer ses ressources de façon à donner à sa clientèle choisie et nombreuse, les compositions les plus parfaites, conformes au style adopté et parfaitement harmonisées. Il ne faut pas ignorer toute l'influence que prend cet art chez nous. Nous sommes un peu dans l'enfance du goût, et c'est justement en créant des foyers conformes à l'esthétique et à l'art, que nous arriverons, et rapidement à inspirer le désir des beaux tableaux et des précieux bibelots. L'ambiance ainsi créée, l'on verra, et rapidement, se développer le respect et le souci des intérieurs artistiques, que

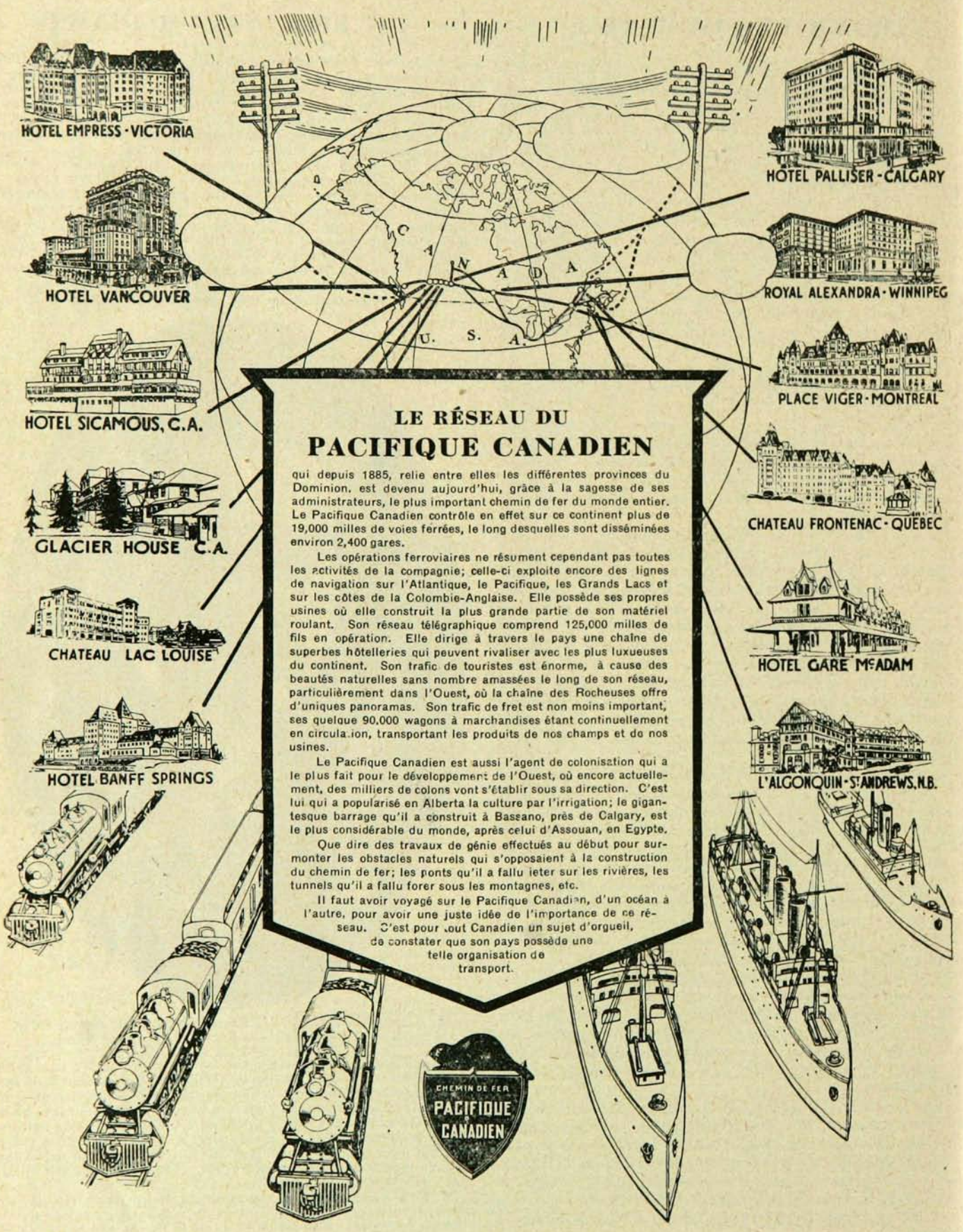
M. ARMAND DESROSIERS, directeur du Studio de Luxe, parti en voyage d'études en France et à travers l'Europe.

rien ne déflorera, et qu'une chose baroque ne viendra pas gâter. M. DesRosiers aidera beaucoup, lui et tous ceux qui cultivent l'art charmant d'entourer la vie de décors harmonieux et agréables, à la formation du goût qui fera éclore le culté pour les choses artistiques et belles. L'âge d'or sonnera bientôt, pour nos peintres et nos sculpteurs. Que M. DesRosiers et ses émules nous créent des intérieurs, qu'ils empruntent aux autres pays, leur art et leur splendeur pour en embellir notre vie, et nous verrons vite fleurir l'ère artistique du Canada.

M. DesRosiers est l'un des collaborateurs de la Revue Moderne. Il lui apporte le concours de sa confiance, de sa sympathie.

Nous souhaitons à ce fervent ami de la Revue Moderne, qui est essentiellement un éducateur d'art, un voyage heureux en résultats dont nous profiterons tous.

JEAN HARDY



LE RÉSEAU DU
PACIFIQUE CANADIEN

qui depuis 1885, relie entre elles les différentes provinces du Dominion, est devenu aujourd'hui, grâce à la sagesse de ses administrateurs, le plus important chemin de fer du monde entier. Le Pacifique Canadien contrôle en effet sur ce continent plus de 19,000 milles de voies ferrées, le long desquelles sont disséminées environ 2,400 gares.

Les opérations ferroviaires ne résument cependant pas toutes les activités de la compagnie; celle-ci exploite encore des lignes de navigation sur l'Atlantique, le Pacifique, les Grands Lacs et sur les côtes de la Colombie-Anglaise. Elle possède ses propres usines où elle construit la plus grande partie de son matériel roulant. Son réseau télégraphique comprend 125,000 milles de fils en opération. Elle dirige à travers le pays une chaîne de superbes hôtelleries qui peuvent rivaliser avec les plus luxueuses du continent. Son trafic de touristes est énorme, à cause des beautés naturelles sans nombre amassées le long de son réseau, particulièrement dans l'Ouest, où la chaîne des Rocheuses offre d'uniques panoramas. Son trafic de fret est non moins important, ses quelque 90,000 wagons à marchandises étant continuellement en circulation, transportant les produits de nos champs et de nos usines.

Le Pacifique Canadien est aussi l'agent de colonisation qui a le plus fait pour le développement de l'Ouest, où encore actuellement, des milliers de colons vont s'établir sous sa direction. C'est lui qui a popularisé en Alberta la culture par l'irrigation; le gigantesque barrage qu'il a construit à Bassano, près de Calgary, est le plus considérable du monde, après celui d'Assouan, en Egypte.

Que dire des travaux de génie effectués au début pour surmonter les obstacles naturels qui s'opposaient à la construction du chemin de fer; les ponts qu'il a fallu jeter sur les rivières, les tunnels qu'il a fallu forer sous les montagnes, etc.

Il faut avoir voyagé sur le Pacifique Canadien, d'un océan à l'autre, pour avoir une juste idée de l'importance de ce réseau. C'est pour tout Canadien un sujet d'orgueil, de constater que son pays possède une telle organisation de transport.

LE COUP DE FOUDRE

Par JEANNE SCHULTZ

Non, marraine chérie, je n'épouserai pas votre héritière, si charmante et si dorée qu'elle soit, c'est fini!

Là! ne vous fâchez pas! j'ai voulu vous porter ce coup, vivement, sans vous dire gare! Et maintenant que vous avez jeté un premier cri, écoutez-moi patiemment, car c'est toute une semaine de ma vie que j'ai à vous raconter!

Je vous avais annoncé, il y a une dizaine de jours, que je partais pour affaires dans le pays de Caux; j'y étais appelé par un riche éleveur qui rêvait de se faire bâtir "un château au sein de ses pâturages", comme il me l'écrivait poétiquement. Un château! cela sonnait assez bien à mes oreilles de jeune architecte et, trouvant la tâche honorable, je répondis par mon arrivée.

Mais, quand je fus auprès de lui, quand il exhiba ses plans personnels, me décrivant avec amour dans ses moindres détails ce mélange inouï de tous les styles et de tous les âges qu'il avait la prétention de me faire édifier, tout mon sérieux professionnel ne put m'empêcher de rire.

Il y avait de tout dans son château, des cintres mauresques et des croisillons Renaissance, sans préjudice d'un peu de style Louis XVI, Empire, etc., etc.!... C'était, je pense, le résumé de ce qui lui avait plu dans toutes les propriétés du pays, et c'était assurément le dernier mot du burlesque.

J'essayai, bien en vain, de lui faire entendre raison et de lui montrer l'harmonie comme le premier mérite d'une construction quelconque... Mais, bah! il était buté à son idée, et j'aurais mieux aimé avoir affaire à dix propriétaires de la banlieue et à leurs rocailles traditionnelles!

De mon côté, j'étais, bien entendu, tout aussi décidé à maintenir les droits du bon sens, de sorte que, après une discussion de deux heures, remplie par des raisonnements et des réponses à dérouter Minerve elle-même, je fis la seule chose qui me restait à faire, et je repris le train de Paris.

Les offres étaient bien tentantes, cependant! Et vous allez me dire que ce n'est pas ainsi qu'on devient riche... C'est possible; mais comme, Dieu merci! ma fortune actuelle me rend indépendant, j'ai le droit de ne pas me plier à de si ridicules caprices! Et puis, que voulez-vous, je puis être un jour un Philibert Delorme, et je m'applique sagement, dès aujourd'hui, à ne pas signer ce dont je rougirais alors.

D'ailleurs, tout cela n'est qu'un simple prologue; arrivons donc au fait!

Après avoir quitté mon éleveur à deux heures et son excellente voiture à trois, juste à temps pour sauter dans le train, je m'étais accoté dans mon coin, et, tout en fumant, je songeais à la discussion bouffonne que je venais de soutenir, quand la voix d'un employé annonça de cette façon inintelligible qui leur est propre: "B...! cinq minutes d'arrêt!" Puis, presque en même temps, avant même que le train fût tout à fait stationnaire, j'entendis une voix qui criait:

—Par ici! ma tante, par ici! vous serez seule.

Et une tête de collégien s'encadra dans ma portière brusquement ouverte. Puis, du même élan, comme une balle qu'on renvoie, il recula avec une grimace expressive de désappointement, causée sans doute par la vue de l'audacieux peuplant cette solitude qu'il recherchait pour ma "tante".

Mais comme tout un groupe attiré par ses cris était maintenant massé derrière lui, il ne put que descendre et expliquer sa méprise d'une voix qu'il cherchait à faire basse, mais dont la précipitation haussait le ton et envoyait jusqu'à moi des lambeaux de phrases:

—Presque seule enfin!... l'air très bien... pas de cigare!... chercher encore, d'ailleurs!

Mon avocat, car il cherchait visiblement à excuser ma présence là, m'amusait très fort par son ardeur, et peut-être aussi, qui sait? tant l'amour-propre humain est vite éveillé, par sa flatteuse opinion de mes mérites. A vrai dire, elle était conçue avec légèreté, car j'avais précisément un excellent cigare à la main; mais elle m'avait disposé aux concessions, de sorte que, au lieu de prendre l'air rogue et offensé de tout voyageur qui voit envahir son wagon, je lançai au loin le corps du délit et j'attendis d'un air détaché ce qu'on allait décider.

L'incident était puéril, et cependant je sentais mon cœur battre... Qu'était-ce donc, sinon ce pressentiment de l'homme qui va se trouver en face de sa destinée?

Quoi qu'il en soit, mon attente ne fut pas longue. Une petite femme déjà âgée, mais l'air vif et alerte, avec des yeux d'une bonté attirante et de grands bandeaux blancs tranchant sous son chapeau, s'avança, en disant à haute voix:

—Non, non, enfant, c'est bon; pourquoi chercher ailleurs? Voilà plus de place qu'il ne m'en faut. Et puis, ajouta-t-elle en parlant plus bas, "puisqu'il est si bien!"

C'était répondre sans détours à la façon discrète dont son neveu lui avait fourni ses renseignements, et cette publicité lui parut si compromettante qu'il passa aussitôt à l'arrière-plan.

En même temps, ma future compagne de route s'installait à sa place, démasquant ainsi la petite société réunie sur le quai. Ma curiosité de voyageur désœuvré ne l'aurait pas signalée à mon attention, que la jeune fille qui en formait le centre aurait suffi à me la faire remarquer au milieu de n'importe quelle préoccupation.

Ah! que n'avez-vous pu la voir comme je la revois encore dans ma pensée... Grande, élancée, elle était d'une grâce indescriptible qui frappait avant tout autre chose, si bien qu'on ne remarquait pas d'abord sa royale beauté, tant on était séduit par chacun de ses mouvements et involontairement occupé à les suivre.

Telle qu'elle était là, devant moi, sans que je pusse même, de ma place, arrêter la couleur de ses cheveux, cachés par un grand chapeau, celle de ses yeux, ni le détail de ses traits, elle m'a fait ressentir du premier coup une impression d'une telle vivacité que tout le reste disparut pour moi. Je me rendais compte vaguement que cinq ou six personnes étaient autour d'elle, mais sans même songer à les regarder; la conversation, qui avait repris, m'arrivait sans aucun sens, et je n'ai jamais rien éprouvé, à aucune époque de ma vie, qui ressemblât autant à un enchantement.

Si j'étais la victime d'un charme, ce fut la voix même de celle qui m'en avait enveloppé qui le rompit, ou qui lui donna du moins un caractère moins vif d'hébétement.

Montée sur le marchepied, elle parlait à la voyageuse d'une voix jeune, fraîche, et dont le timbre pur répondait au reste de sa personne et me pénétrait comme la plus délicieuse des musiques... En est-il d'ailleurs qui égale celle d'une voix humaine vraiment belle?...

Je ne sais si vous êtes de mon avis, marraine, mais s'il est une désillusion choquante entre toutes, c'est, à mon avis, celle qu'on éprouve en entendant sortir d'une jolie bouche une voix désagréable ou un vilain accent.

C'est à peu près la sensation que j'éprouverais en respirant une rose et en m'apercevant tout à coup qu'elle a une odeur désagréable.

Ici, rien de pareil, Dieu merci! Et pendant que cette grâce nouvelle dissipait mon premier saisissement, je concentrais dans mes yeux toute ma puissance d'attention et même d'intelligence pour mieux regarder et mieux voir cette délicieuse créature.

Vêtue d'une de ces robes en étoffe légère, semée de fleurs, que la mode a eu l'heureuse idée de remettre en honneur, un gros bouquet passé à la diable dans sa ceinture, elle semblait une vivante incarnation de la jeunesse et de la simplicité.

Elle avait jeté sur la banquette la grande ombrelle rouge qui l'inondait tout à l'heure d'un rayon pourpre... Animée, un peu émue, elle était tout à la préoccupation des adieux, et c'est à peine si votre pauvre filleul avait eu un regard de curiosité. En bonne justice, je ne pouvais pas prétendre à plus de sa part, et, cependant, je trouvais choquant, pensant tant à elle, de ne pas l'intéresser plus que n'aurait fait une valise posée à ma place.

Cependant, nos cinq minutes d'arrêt touchaient à leur fin; retardées par l'embarquement d'un gracieux troupeau d'animaux domestiques dont les grognements déchirants arrivaient jusqu'à nous, elles allaient finir. Machinalement, je répétais en moi-même: "S'ils pouvaient se sauver!..." Mais, hélas! les plus récalcitrants devaient être matés, car les portières battaient une à une, et, à côté de moi, les

recommandations et les mots affectueux se précipitaient:

—Soigne-toi bien!... Une dépêche ce soir, n'est-ce pas?... Amitiés à Nanon, ma tante... Ah! c'est vraiment trop court un mois!... Adieu... adieu!

Et, les uns après les autres, chacun montait et donnait un dernier baiser à celle qui partait.

C'était touchant comme tout ce qui est sincère et parfaitement naturel, et ce groupe de famille, passant ainsi devant moi avec son émotion qu'il ne songeait pas à cacher, était vraiment patriarcal!

La dernière, la jeune fille entoura la voyageuse de ses bras, et, comme une enfant, avec des larmes au bord des cils et un sourire sur les lèvres, elle lui fit sa caresse d'adieu. C'était fini, elle descendait!... Malgré moi, malgré la folie de cette impression, une vraie amertume me serra le cœur, et un mouvement irraisonné me poussa presque en avant pour lui dire adieu, moi aussi!... Un moment encore, sa tête souriante et celle du collégien parurent à la portière, puis le train s'ébranla; ils sautèrent à terre, et la vieille dame se pencha pour agiter son mouchoir, privilège que je lui enviais!

Au même instant, mes yeux tombèrent sur la banquette... L'ombrelle était là, oubliée... Je me levai, la saisis, et, m'approchant:

—L'ombrelle, madame, l'ombrelle! dis-je avec agitation!

Elle se retourna, inquiète, comme quelqu'un qui a subitement affaire à un fou... mais elle vit bientôt ce que c'était, et, me la prenant des mains vivement, elle se pencha de nouveau, en l'agitant comme un drapeau de garde-barrière.

—Marguerite, cria-t-elle, ton ombrelle!

Ma qualité de sauveteur me donnait le droit de m'intéresser à la suite de l'aventure; j'avançai donc aussi la tête, et, outre le plaisir de revoir de loin Mlle Marguerite, dans l'intimité de laquelle il me semblait que je venais de faire un pas immense, j'eus la bonne fortune de jouir d'un steeple-chase, vraiment remarquable, entre le collégien et notre train, encore peu lancé, heureusement!

L'ombrelle vola des mains de la tante dans celles du neveu, qui la reçut avec une adresse de jeune clown et un air d'orgueil bien excusable; puis, la machine accélérant son mouvement, toutes les têtes qui avaient paru aux portières rentrèrent à leur place.

Je regagnais discrètement la mienne, avec la sensation d'un homme qui a beaucoup vécu en peu d'instants, quand quelques mots aimables de ma voisine m'arrêtèrent. J'y répondis de mon mieux, poussé par un intérêt peut-être un peu... de reflet, mais avec un respect qui lui était tout personnel, car elle avait une vraie distinction, et, après quelques passes courtoises, comme elle ne semblait pas d'humeur à établir une conversation suivie, je me renfonçai définitivement dans mon coin.

Là, je vous laisse à imaginer quelle allure désordonnée prirent mes pensées. Je revoyais incessamment cette charmante créature, cette taille svelte, ces grands yeux, cet éclat éblouissant qui suffirait à embellir des traits ordinaires... et je sentais de ces picotements qu'on éprouve quand on a fixé trop longtemps le soleil.

Mentalement, je la comparais à toute les femmes que j'ai vues... Toutes pâlissaient à côté d'elle!... et quand la belle Mme Mac-Leed, avec qui j'ai conduit un si brillant cotillon dernièrement, arriva à son tour, que voulez-vous? positivement, j'eus pitié d'elle! Je revoyais ce doigt de rouge et ce nuage de poudre de riz qui m'avaient semblé piquants alors, grossis comme par une loupe... devenus monstrueux, la défigurant! Et, à côté, ma jeune inconnue avec sa peau satinée, qui pâlissait les églantines attachées à son corsage; et c'est encore à elle que demeurait le charme suprême.

Puis, j'étais heureux de penser qu'elle s'appelait Marguerite; ce nom de fleur, immortalisé par tant de légendes poétiques, me semblait fait exprès pour elle avec sa signification persane de "Perle de lumière!"

Cependant, le train courait toujours, et nous nous étions arrêtés plusieurs fois sans que la charmante scène passée se reproduisît nulle part! A deux reprises différentes, j'avais eu la bonne fortune de rendre de légers services à ma voisine. D'abord, sa glace ne pouvait ni se lever ni se baisser, et vous jugez si je lui prêtai avec plaisir le secours de ma vigueur! Ensuite, ce fut le filet qu'elle atteignait à peine...

C'était peu, si vous voulez; mais, quelle grâce et quel respect je sus mettre dans chacune de mes phrases, dans le moindre de mes mouvements!

Ces circonstances me parurent précieuses, et je songeais déjà à toutes les attentions délicates dont je pourrais l'entourer dans la cohue de l'arrivée... Evidemment, dans sa première lettre, elle dirait quelques mots de ce jeune homme, vraiment si courtois; et Mlle Marguerite verrait combien son indifférence à mon égard avait été frivole... quand, brusquement, sans préparation, le train s'arrêta et ma vieille dame descendit.

Mon espoir me manquait. J'eus néanmoins le temps, en la voyant rassembler ses paquets, d'ouvrir la portière, de sauter à terre et de la faire descendre avec les mêmes précautions que si elle eût été en verre filé; mais après, ce fut tout! Deux vieux domestiques, dont Nanon, je pense, l'attendaient et l'entourèrent immédiatement d'un air joyeux. La femme lui jeta une sorte de grand manteau sur les épaules, l'homme s'empara de tous ses menus bagages, et, dès qu'elle m'eut remercié d'une façon charmante en faisant allusion "aux rares représentants de la politesse d'autrefois", elle disparut dans la gare et le train repartit, m'emportant seul de nouveau et tout à fait déconcerté! Songez donc, marraine: elle à Paris, je savais qui était ma jeune fille. Elle m'aurait certainement permis de la mettre en voiture, et, quand j'aurais connu son nom et son adresse, il se serait bien trouvé quelqu'un pour me renseigner!... tandis que, maintenant, le néant! Tout cela vous semble excessif, et vous riez peut-être; mais je l'éprouvais si vivement!

"Voyons, me disais-je, je ne suis pas amoureux; on ne s'éprend pas d'une jeune fille qu'on voit de loin pendant cinq minutes, qu'on entend dire quelques mots insignifiants et qu'on est parfaitement sûr de ne retrouver jamais... c'est absurde!... Je sais bien cependant qu'il existe quelque chose qu'on appelle le coup de foudre et dont la description répond assez à mon cas; mais cela se voit-il ailleurs que dans les romans?" Non, certainement, et demain je n'y penserai plus... Puis, deux minutes après, je me surprenais en flagrant délit d'admiration rétrospective.

Si ce n'était pas encore de l'amour, c'était du moins une bien forte préoccupation, n'est-il pas vrai?

Sur ces entrefaites, j'arrivai à Paris; je dînai seul chez moi, craignant de faire perdre sa fleur à ma rêverie en la promenant dans la banalité d'un restautant, et, après avoir passé ma soirée à esquisser une foule de silhouettes qui ressemblaient toutes à un même type, comme je m'en aperçus à la fin, je m'endormis.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que mon sommeil fut hanté! Seulement, à ma grande confusion, celui de mes souvenirs qui domina fut celui de petits animaux roses à queue frisée! Des hommes d'équipe cherchaient vainement à les enfermer dans des fourgons... Pour un qu'on faisait entrer, il en surgissait dix; et ils couraient, criaient, s'affolaient à faire perdre la tête. Je m'en mêlais à mon tour résolument, les poussant avec conviction, sans pitié pour leurs cris. Ils se multipliaient de plus belle, se faufilaient

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE, 35, RUE SAINT-JACQUES, -Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien.-

Capital souscrit: $500,000. **Reserve et Profits non distribués: $164,594.79.**
Fonds administrés: $9,719,217.20

Administration de Successions
de Fidéi-commis
de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites.

VOUTES DE SURETÉ

ASSURANCES:
Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

DIRECTION:
MARTIAL CHEVALIER, Directeur Général. J.-THEO. LECLERC, Secrétaire.

entre mes pieds; enfin c'était une lutte homérique et qui se serait peut-être terminée sans gloire pour moi, si je ne m'étais éveillé à ce moment, en nage et épuisé de fatigue.

Ma jolie vision veillait à mon chevet, et ce fut ma première pensée... "Décidément, me dis-je, c'est une obsession!" et, la traitant comme telle, je fis de mon mieux pour l'écarter.

Je passai huit jours ainsi, au lieu de me calmer, de plus en plus préoccupé, et commençant à m'impatienter de retrouver toujours devant mes yeux ce sourire et cette grâce souveraine dont je me sentais si loin!

Quant à ma rencontre avec Mlle Hormès, vous supposez bien que rien n'était plus loin de ma pensée! Mais votre amie, Mme Termier, qui s'étonnait fort de ne pas m'avoir vu à la veille de la bataille, m'envoya un petit billet impérieux qui m'enjoignait de venir dîner avec elle le soir même, et qui était rempli d'allusions matrimoniales.

Brusquement rappelé sur terre et fort peu satisfait de la manière dont on m'y faisait redescendre, je fus tenté de lui répondre que je ne pouvais pas aller chez elle, et que j'avais renoncé, pour des raisons nouvelles, à toutes prétentions sur Mlle Hormès... Mais je pensai à vous, à votre désir d'avoir de nouveaux filleuls et à l'ardeur que vous aviez mise à me moraliser sur ce sujet...

Par-dessus tout, je me dis que cette entrevue allait être la pierre de touche de ma préoccupation actuelle et me servir au mieux de thermomètre moral. Je répondis donc affirmativement et, à sept heures, j'étais chez Mme Termier. Vous connaissez son impétueuse animation, et vous pouvez aisément vous figurer ce qu'il me fallut subir de reproches sur ma négligence, mon indifférence et ce qu'elle appelait "mon oubli apparent", qui était au fond mon oubli si réel!

—Ma parole, me disait-elle avec impatience, vous allez au-devant de votre destinée plus insouciamment que chez votre tailleur!

Je fus sur le point de lui dire franchement que oui, que fort souvent la perspective d'un habit manqué m'avait rendu plus perplexe, et de lui confier enfin le secret de ma froideur; mais le souvenir de sa proverbiale ironie m'arrêta et je gardai mon rêve pour moi, et pour vous, marraine, mon autre moi-même!

Tout fut donc convenu... Elle me parla sans trêve de Mlle Hormès, me chapitra sur l'attitude la meilleure à prendre, s'informa de mes ressources de toilette, et me donna son avis sur ce que je devais mettre avec la gravité d'un juge.

A dix heures, au moment où je prenais congé, elle m'approcha d'elle, et, me frappant le front du bout du doigt:

—Et là, me dit-elle, et là, — indiquant cette fois la place généralement attribuée au cœur, — il n'y a rien?

Je répondis négativement, bien entendu. Et de fait, après cette conversation si positive, mon joli souvenir me paraissait une simple folie.

Nous nous séparâmes, elle, me criant:

—Au Luxembourg, demain, à deux heures moins un quart. Et surtout soyez exact! Ces dames se sont annoncées pour deux heures!

Jusqu'au lendemain, Mlle Hormès fit tous les frais de mes pensées, et j'arrivai au musée dans de bonnes dispositions et avec tous les raffinements d'élégance que comporte la laideur absolue du costume masculin à notre époque.

II

Assurément, la circonstance était solennelle, et, jusqu'à ce moment, je m'en étais senti pénétré comme il convenait; mais, dès que je fus là, ce fut plus fort que moi, le comique de la situation me saisit en plein. Et quand je me vis dans ce musée banal, au milieu de ce public du dimanche, venant choisir ma femme, il me prit une folle envie de rire!

Mme Termier m'attendait, nerveuse, agitée, froissant un catalogue qu'elle avait pris par contenance, et au fond ravie comme dès qu'elle s'occupe de mariage.

—Arrivez donc! me cria-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçut. Je tremblais que ces dames ne fussent là avant vous!

Je m'approchai, montre en main, pour me justifier, toujours luttant contre mon intempestive gaieté, et je lui demandai si nous avions un lieu convenu pour nous retrouver, ou si on se fiait au seul hasard? Choisirions-nous *Les Derniers jours d'un Condamné*, qui seraient d'un à-propos si saisissant, ou un bon *Intérieur hollandais*, qui nous ferait rêver d'avenir?

—Mais, mon Dieu! Jean, me dit-elle, un peu fâchée, ne sauriez-vous être sérieux un seul instant? Vous savez cependant... Ah! voici ces dames, ajouta-t-elle en s'interrompant brusquement; puis, baissant la voix:

—N'oubliez pas, vous avez eu l'amabilité de me donner votre bras pour aller à la découverte, dans ce musée, qu'à ma honte je ne connaissais pas! Rencontre tout à fait imprévue... la jeune fille ne sait rien!...

"Rien, pensais-je en moi-même; eh bien, si elle ne l'a pas deviné dans dix minutes, j'augure mal de sa finesse d'esprit".

Pendant ce temps, Mme Termier, avec un air détaché et candide que lui aurait envié un chérubin, donnait son intérêt à la *Prière de la Madone*, de Bouguereau. Moins expert en dissimulation, je n'avais rien trouvé de plus naturel que de fixer obstinément le parquet, quand la rencontre eut lieu...

—Eh! chère amie, s'écria tout à coup Mme Hormès, est-ce bien vous vraiment? Rencontrer quelqu'un au musée du Luxembourg, un dimanche! Et nous qui croyions être les seules à avoir l'idée d'y venir! C'est vraiment unique!

—Vous ici, répliqua ma protectrice d'un ton d'étonnement si absolu, et en laissant tomber son lorgnon avec un mouvement de surprise si bien joué, que je fus au moment de me pincer le bras pour m'assurer que je ne dormais pas... Et cette chère enfant..., mais quelle bonne fortune pour moi! Figurez-vous que, honteuse de ne pas connaître à mon âge les merveilles de Paris, j'ai juré de me mettre en campagne aujourd'hui même, et j'ai pris, pour ma première étape, le bras d'un aimable garçon, qui a voulu accepter la corvée de guider une vieille femme au milieu de ces merveilles. Il est, d'ailleurs, à sa place en parlant de choses d'art, car c'est un jeune architecte du plus réel talent.

—N'écoutez pas, vous, me dit-elle gaiement en se tournant vers moi, ou plutôt puisque c'est fini, venez, que je vous présente à ces dames: "Monsieur Jean d'Arcy".

Je m'inclinai profondément, et, pendant que Mme Hormès édifiait son petit mensonge avec la même aisance et le même bonheur que votre amie, je m'écartai un peu, bien décidé à laisser faire tous les frais de la conversation par ces dames.

J'entendais vaguement:

—Le désœuvrement d'un long dimanche... Nous non plus ne connaissions rien d'ici, et Marguerite a voulu voir...

Marguerite!... J'avais oublié que Mlle Hormès s'appelait ainsi! Instantanément, à ce nom, comme un flot qui monte, toute la petite scène du wagon se retraça à mes yeux.

Cette famille si touchante dans son union, cette jeune fille simple et charmante, faisaient avec ce qui m'entourait un si grand contraste que ce souvenir reprit aussitôt toute sa force sur mon esprit.

Ce qui m'avait fait rire d'abord dans cette présentation m'attristait maintenant; ces faussetés qu'on débitait autour de moi me semblaient encore plus choquantes qu'elles ne l'étaient réellement.

Mlle Hormès, dans son aisance de femme du monde, me paraissait outrecuidante et toutes ces choses convenues m'irritaient.

Je me mettais à envier ces ouvriers et ces petits marchands endimanchés, avec leurs réflexions naïves et leur bonne gaieté; eux au moins montraient franchement pourquoi ils étaient là.

Nous passions et repassions dans ces grandes salles, dont les tableaux nous fournissaient des remarques pleines d'imprévu et d'originalité. Quant à l'ignorance de Mlle Hormès, j'étais fixé; elle m'avait analysée d'un coup d'œil rapide, mais sûr, qui m'en avait dit long! J'avais fait de même, à la vérité, usant également de mon droit, mais de plus en plus ma pensée

UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est de grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT Limitée

281 Est, S.-Catherine - - - - Montréal

retournait vers l'autre Marguerite. En face de cette scène préparée, réglée d'avance où chacun de nous jouait un rôle, sans même avoir l'honnêteté de l'avouer, le charme et l'imprévu de cette rencontre, qui m'avait tant fait rêver, se doublaient pour moi.

Tout dans le bleu, là-bas, jusqu'au nom de l'héroïne; tout ici calculé, chiffré, depuis la dot et les espérances de Mlle Hormès, jusqu'à mes gains annuels, mes revenus, mes relations mondaines et mes souvenirs de famille, jusqu'aux généreuses intentions de ma chère marraine!...

On lui avait dit que j'étais grand et brun, c'était exact; elle pouvait le vérifier. Moi, je savais qu'elle était moyenne, brune aussi et d'une beauté méridionale. Tout était bien là au complet, comme des marchandises étalées sur une table.

Nous n'avions plus qu'à nous voir encore trois ou quatre fois, dans différents musées, avec le même naturel et le même charme; puis, si "l'affaire" si sagement commencée continuait à bien marcher, dans quinze jours je serais admis à lui apporter sa bague.

Je passerais un contrat avec un fleuriste; tous les jours, il lui adresserait en mon nom un bouquet, ayant autant de cachet personnel que tout ce que nous aurions déjà échangé, et, six semaines après, nous serions mari et femme.

C'est peut-être un anachronisme que ma manière de voir, comme vous me le dites parfois, d'ailleurs; mais, que voulez-vous, j'ai de l'idéal et de la poésie plein le cœur et plein la tête, et penser qu'un des souvenirs que je voudrais garder parmi les plus dorés de mon existence serait celui de ce dimanche bête!... Non, mille fois non!... Je ne demande pas une idylle impossible, mais quelque chose enfin où le sentiment ait sa place, si petite qu'elle soit.

Tenez, si Mlle Hormès avait seulement rougi une fois, je l'en aurais mieux aimée; j'aurais vu, au moins, l'émotion de la timidité dans ce cœur de jeune fille!

Mais non, rien, sûre d'elle! C'est donc sa dixième entrevue, pour montrer un tel sang-froid, que j'avais l'air d'un écolier à côté d'elle?...

Je suis toujours poli avec les femmes, vous le savez; ce qui grondait en moi ne se trahissait donc que par une pointe de raideur, mais c'en était assez pour la finesse de Mme Termier, et dès que j'eus mis ses amies en voiture et que nous fûmes seuls de nouveau:

—Alors, me dit-elle à brûle-pour-point, elle ne vous plaît pas? Peste, mon cher monsieur, vous êtes difficile! Une dot princière, des espérances aussi sûres que des réalités; avec cela, une excellente éducation, des yeux superbes et une taille charmante... Que vous faut-il enfin? est-ce une infante?

—Croyez bien, madame, répondis-je un peu fâché à mon tour, que je ne monte pas si haut dans mes rêves. Je prétends seulement, et j'espère qu'en cela vous me comprendrez, que la femme que je dois épouser ne me déplaise pas absolument, à première vue; or c'est le cas de Mlle Hormès.

—Mais enfin, que lui reprochez-vous? reprit-elle avec impatience... Non, voyons, ne nous fâchons pas; ce n'est assurément pas votre dernier mot; je ne veux pas vous presser trop; demain, après-demain, venez me trouver, et nous causerons posément et sans passion.

—Excusez-moi d'insister maintenant, madame; mais il n'y a rien qui me déplaise davantage que les situations mal définies; et c'est bien mon dernier mot que je vous dis là. Votre jeune amie est charmante, j'en suis persuadé, et je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir jugé digne de faire son bonheur. Sans doute, je ne suis point mûr pour le mariage, comme le montre cette épreuve, et je n'ai plus qu'à remettre entre vos mains le soin de trouver pour ces dames la meilleure défaite possible. Je suis confus de vous causer cet ennui, mais avec votre tact et votre esprit, vous ne sauriez rester longtemps embarrasée. Du reste, faites-moi aussi noir et aussi fou que vous voudrez; dites que je suis en traitement pour une morsure douteuse chez M. Pasteur, que je rêve de la Trappe..., ce qu'il vous plaira enfin, pourvu qu'il soit bien convenu que je me reconnais absolument indigne de Mlle Hormès.

—Oui, oui, dit-elle à demi-voix, toujours un peu fâchée, vous croyez tout arranger en me faisant un compliment. Du tact, de l'esprit, n'est-ce pas, et vous pensez que, même avec cela, il est commode de dire à une jeune fille qu'on la refuse?... Mais, d'ailleurs, j'aurais dû m'attendre à ce qui arrive, car vous êtes le plus grand fou et le plus grand rêveur que je connaisse, et, si votre cœur ne se mettait pas du premier coup à battre comme une horloge devant la femme qu'on vous destine, vous deviez naturellement vous figurer qu'il est malhonnête d'aller plus loin.

—Mon Dieu, oui, madame, malhonnête un peu, c'est vrai, et malheureux beaucoup, et cela pour elle comme pour moi, croyez-le bien. Quant à la froisser, vous êtes tranquille, puisque sa mère a eu le bon goût de ne lui rien dire (je ne pus me refuser le plaisir de lancer cette malice d'un air candide), et si vous dites à Mme Hormès que sa fille est trop belle pour moi, qui suis à la fois un peu envieux et très jaloux, tout le monde sera content..., si toutefois vous poussez la bonté jusqu'à ne pas demeurer fâchée contre moi, qui me mets à vos pieds pour obtenir ma grâce.

Ce discours était savant, et j'avoue que j'en attendais les meilleurs effets.

—Allez, me dit-elle, tout cela est peut-être fort joli; mais pour moi, je n'y comprends rien, et je fais ici le serment solennel de ne plus jamais m'occuper d'un garçon de votre trempe!

"Maintenant, me voici chez moi; adieu sans trop de rancune, quoique vous manquiez une bien belle occasion. Je ne vous invite pas à dîner avec moi, car je ne saurais m'empêcher de vous moraliser, et cela vous rendrait amères toutes les bonnes choses que j'avais commandées pour vous. Non, non, ne protestez pas, je le sais, et, d'ailleurs j'ai besoin de toute ma liberté d'esprit pour rédiger le gentil billet dont vous me chargez. A présent, je ne vous souhaite plus qu'une chose, c'est une bonne gronderie de votre marraine; d'elle, au moins, cela vous touchera!

Puis, vivement, sans me tendre la main, avant de me laisser le loisir de trouver un dernier mot d'excuse, elle disparut dans la maison.

Elle est fâchée, c'est certain, si injuste que cela soit, et j'en restai tout sot pendant longtemps.

Mais, vraiment, n'est-il pas étrange qu'il suffise de n'être pas de l'avis de quelqu'un pour le blesser immédiatement? Mme Termier, sans que ni vous ni moi ne pensions à pareille chose, nous entraîne dans cette affaire: elle vous fanatise, me convainc à moitié; et parce qu'ensuite tout ne marche pas comme elle l'avait décidé, la voilà qui m'en veut beaucoup et qui vous en veut un peu à vous aussi, soyez-en sûre! C'est très humain, à la vérité, mais fort désagréable à éprouver.

Je rentrai donc chez moi, assez ennnuyé de tout cela; non pas que je regrettasse en rien ma prompte décision, mais à cause de ce qui en résultait, et j'achevais tristement ma journée, quand l'idée me vint d'aller passer une heure au Bois pour secouer ma mélancolie.

Je descendis en plein fourré, et c'est là, marraine, que je fis moi-même le premier nœud de ma destinée.

Un ravissant clair de lune illuminait tout le Bois. Avec la magie propre à sa lueur, il faisait de ce jardin parisien le plus charmant coin de nature vraie. Les barrières ne se voyaient plus, les lacs, mi-partie sombres, avaient l'air d'eaux dormantes au fond d'un parc, le sol battu des grandes allées se déroulait à perte de vue d'un blanc de neige, avec les ombres des grands arbres nettement dessinées qui se profilaient de distance en distance.

9 a.m. à 5 heures p.m. 7 à 8 heures p.m.

Dr. ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

174 RUE S.-DENIS

Appartement A

Tél. Bell Est 3549

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée

FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise

Maison fondée en 1860

Tél. MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass) Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés, Administration de successions

Agents Royal Insurance Co. Limitée

Représentants des Révdes Soeurs Grises.

BUREAU :

EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE

PLACE D'ARMES

A peine si, par moment, un roulement de voiture venait rompre le charme, et, en s'enfonçant un peu dans les petits chemins, c'était l'absolue solitude.

Vous dirai-je ce que vous devinez sans doute?... Au milieu de toute cette poésie, les goûts romanesques qui sommeillent en moi surgirent tous à la fois, me firent, je ne sais comment, m'avouer à moi-même que je pensais plus que jamais à la jolie Marguerite de la station de B..., et que j'étais si près d'en être amoureux que cela ne valait plus la peine de dire non.

Dans ces conditions-là, me dirent mes diables roses, le mieux est évidemment de la retrouver, de la connaître, et si, comme il y a lieu de l'espérer, "le ramage ressemble au plumage", de me faire aimer d'elle et de l'épouser, après avoir demandé à ma marraine sa plus tendre bénédiction; puis, alors, de rendre ma femme si heureuse, que de cette aventure commencée sous la gaieté d'un beau soleil, définitivement engagée par un mystérieux clair de lune, on puisse faire plus tard un vrai conte de fées.

C'était juré, je partirais le lendemain, et, désormais, mon but unique serait de retrouver ma future compagne.

Je rentrai à pied d'un pas leste, malgré la distance et malgré les signes engageants des cochers...; mais, grand Dieu! mettre dans ma confidence les coussins râpés d'un fiacre! C'était bien assez de penser que la lune, que j'avais invoquée si légèrement tout à l'heure, lisait maintenant dans mes pensées à livre ouvert!

J'ai passé ma nuit à vous écrire tout ceci, voici le jour qui point, mon volume touche à sa fin, et la plus importante de mes affaires est ainsi réglée. Vous êtes, comme toujours, aussi au courant de mon cœur que moi-même, et vous n'allez pas trop me gronder, n'est-ce pas?

Pour un homme qui court après l'idéal dans notre siècle, songez donc! il y en a tant pour lui faire contrepoids.

Je ne laisse pas l'ombre d'un créancier derrière moi, et, si quelque rival jaloux me plonge son poignard dans le cœur, je mourrai sans remords.

Je ne fais pas non plus une trop grande folie en mettant la clef sous ma porte, car je ne néglige pas d'affaires importantes, et je n'ai plus qu'une inquiétude au monde, c'est de bien conduire ma campagne.

Qui sont ces gens? S'ils n'habitent pas la ville, comment les connaître et sous quels auspices enfin me présenter chez eux? Me faudra-t-il, comme Blondel cherchant son roi, courir de castel en castel, pour retrouver ma Dame?

Puis, comment se conduit-on en province? Que dira-t-on là-bas de mes vêtements actuels? La mode y est-elle en retard de deux ou quatre ans? Dois-je me procurer un habit long ou court? A quelle largeur de bord en est-on pour les chapeaux? Vous comprenez que je ne veux blesser aucune susceptibilité chez ces braves gens! Qui m'apprendra le nain jaune et le tarot? Qui me dira quelle littérature on lit là-bas? Pensez-vous qu'ils en soient déjà à Balzac?

Songez donc que je n'ai jamais mis les pieds hors de Paris et que je ne connnais la province que par ses cancans légendaires, et par ce qu'on en dit dans les romans. Ajoutez à cela mon type normand qui est, il faut bien l'avouer, un échantillon réussi du genre.

Je ne dois parler, n'est-ce pas, ni politique, ni religion, ni théâtre, ni valse, ni... etc. Quant aux jeunes filles, bien entendu, il ne faut les regarder qu'à distance, et, si je n'avais pas la certitude que ma charmante inconnue est tout autre, je me demanderais avec terreur comment je pourrais gagner son cœur!

Ah! marraine, quel tourment pour un novice comme moi, et combien j'ai besoin de vos conseils! Envoyez-moi poste restante à B..., outre vos encouragements, des lettres d'introduction pour tous les gens que vous ou vos amis pourrez connaître dans ce qui va être mon horizon désormais!

Heureusement que le hasard me donne une contenance toute naturelle là-bas. B... possède une vieille église du style gothique le plus pur. Elle est classée comme monument historique, et, vu ma qualité d'architecte, cela me donnera en quelque sorte droit de cité.

Adieu donc, je vous quitte terriblement perplexe, et si préoccupé de bien jouer mon rôle, qu'il y a tout à parier que je détonnerai.

Quand vous recevrez ceci, je serai sur les lieux, interrogeant, corrompant au besoin, car il faut tout prévoir, et j'ai bourré mes poches d'or!...

Ma terreur suprême maintenant est une désillusion sur elle-même!... Mais non, c'est impossible! Mes yeux ont bien vu, mes oreilles bien entendu: c'est un ange!

III

A trois heures de l'après-midi de ce même lundi de juin, un grand jeune homme descendait du train de Paris à la station de B...

Son billet à la main, l'air indécis, il cherchait si visiblement quelque chose, qu'un employé obligeant s'approcha en lui disant:

—La sortie, n'est-ce pas, monsieur? par là-bas, à main droite, et la salle des bagages à gauche.

—Ah! oui, la salle des bagages, répondit l'étranger; merci, mon ami, j'y vais... Mais au fait, puisque vous voilà, vous pourrez peut-être me donner un petit renseignement.

—C'est tout à vot' service, monsieur!

Et pendant ce temps le jeune homme se disait mentalement: Non, faut-il n'avoir regardé qu'elle et ne pas pouvoir dire aujourd'hui même le nombre de ceux qui l'accompagnaient, c'est idiot Puis, tout haut, il reprit:

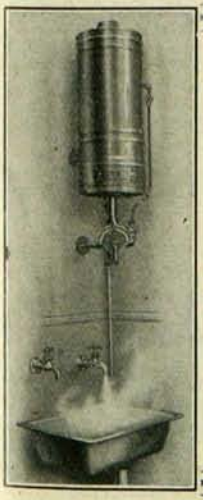
—Voici ce que c'est: je suis passé ici en chemin de fer, tenez, il y a eu samedi huit jours, et, au moment où le train partait, j'ai été amusé par une petite scène que vous vous rappellerez sans doute. Une vieille dame a jeté fort adroitement de son wagon dans la main d'un jeune garçon une ombrelle oubliée par une personne qui restait ici. Est-ce quelqu'un de la ville, et le connaissez-vous? Il a fait une fameuse course pour nous rattraper, et j'aurais plaisir à lui en faire compliment. Si cela peut vous aider, il faisait partie de toute une famille qui était venue accompagner une dame à la gare.

L'entrée en matière était faible, à la vérité; mais Jean n'avait rien trouvé de mieux, et, d'ailleurs, soit naïveté réelle ou feinte, l'homme n'eut pas l'air d'y voir malice et répondit simplement:

—Je n'étais pas de service samedi dernier sur la voie, monsieur, et on ne m'a rien dit de cela; mais si vous vous adressiez à Martin, il doit savoir sûrement l'affaire.

Au bout d'un instant, comme Martin demeurait introuvable et que d'ailleurs Jean se croyait obligé de protester que cela ne signifiait rien, n'avait pas d'importance..., force lui fut de dégager sa malle et de chercher un gîte.

Une demi-douzaine d'omnibus, rangés en cercle devant la porte, attendaient le choix des voyageurs. Vais-je me décider,



"PRESTO"

APPAREIL CHAUFFANT L'EAU
INSTANTANEMENT

Suppression du réservoir. *Suppression des allumettes.* *ÉCONOMIE de gaz, de temps.*

DÉMONSTRATION SUR DEMANDE.

DOMINION WELDING MFG.

Tél. EST 4430 340, RUE AMHERST, MONTRÉAL

se demandait Jean, pour la Couronne, la Pomme de Pin, ou le Cheval Blanc? Il y aura évidemment ces trois noms-là.

Mais, à sa vive surprise, à part le Cheval-Blanc, dont l'enseigne se balançait sur la place même de la gare et indiquait plus une auberge qu'un hôtel, les noms étaient infiniment plus élégants: Hôtel du Petit-Louvre, de Paris, de Normandie, d'Amsterdam. Jean ouvrit de grands yeux; intimidé par ces splendeurs, il entra au buffet, et, s'adressant à une jeune femme assise au comptoir:

—Madame, lui dit-il avec cette courtoisie parfaite qui était son cachet distinctif, je suis étranger dans cette ville, et je vous serais fort reconnaissant si vous aviez l'obligeance de me donner un conseil. Quel est le meilleur hôtel d'ici, afin que je le choissise pour y descendre?

—Oh! monsieur, c'est sans contredit l'hôtel d'Amsterdam, répondit la jeune femme visiblement flattée de sa confiance. En cela vous pouvez me croire, car ma mère est à B... depuis cinquante ans et connaît toute chose au juste, et je serais bien fière, monsieur, si dans d'autres circonstances je pouvais encore vous être utile.

—Je suis loin de refuser, madame, repartit le jeune homme, et, quand je serai installé à l'hôtel d'Amsterdam, je viendrai, soyez-en certaine, user encore de votre complaisance.

Et, la saluant aimablement, Jean alla livrer lui et sa malle aux garçons de l'hôtel choisi.

En wagon, Jean s'était juré de mettre tous ses soins à ne se faire que des amis dans le pays, quel que fût leur rang et leur âge, et il commençait à ravir, comme on voit.

Le lendemain et le surlendemain, il n'avait encore rien appris sur le sujet qui l'intéressait.

Par une vraie fatalité, à la gare, où il était retourné sous le prétexte d'un paquet imaginaire à réclamer, personne n'avait pu le renseigner.

La jeune femme du buffet elle-même n'avait rien pu voir, étant séparée du quai du départ par le train où se trouvait Jean huit jours avant.

Outre l'histoire de l'ombrelle, son signalement était peu net: "une jeune fille en robe claire et un collégien"; la moitié des jeunes filles de la ville pouvaient réunir ces deux conditions; et encore il lui fallait faire attention de ne montrer pour tout cela qu'un intérêt banal.

Il avait battu la ville en tous sens, hanté les promenades publiques et les églises sans rien voir de ce qu'il cherchait; et il était déjà triste et découragé, quand la lettre tant attendue se trouva enfin à la poste.

C'était au moins un moyen d'action qui s'offrait à lui; il était plus que probable que la famille qu'il cherchait serait connue dans une des maisons où il allait se présenter: peut-être même était-elle de celles-là! Le cœur battant à cette idée, car les difficultés survenues avaient naturellement surexcité encore son intérêt, Jean parcourut rapidement la lettre de sa marraine, puis les différentes adresses que portaient les enveloppes qui en tombèrent.

Tous les affectueux conseils de mesure et de prudence qui lui arrivaient glissèrent c'est honteux à dire, comme l'eau coule sur ces grandes feuilles velues qu'on trouve souvent auprès des sources et qui semblent placées là tout exprès parce qu'elles ne sauraient se mouiller.

Jean aimait tendrement sa marraine, mais quant à écouter actuellement autre chose que l'idée qui le poussait en avant, c'était ce qu'il ne fallait pas attendre de lui.

En revanche, sa collection de lettres de recommandation et la petite note consacrée à chacune d'elles sur une feuille volante l'arrêtèrent davantage.

Un notaire, un percepteur, un médecin, un commandant démissionnaire qui était venu, comme on dit familèrement, "planter ses choux" à B..., tel était le cercle qu'on lui ouvrait. Tous mariés, comme le lui apprenaient ses notes: le médecin, jeune et père de deux bébés; le commandant, veuf et possédant de grands fils. Le percepteur et le notaire seuls, d'après la nomenclature de leur famille, pouvaient donc à la rigeur répondre à ce qu'il cherchait: "Desprez, Dubrègue..."

S'appelle-t-elle Desprez ou Dubrègue, se répétait le jeune homme en se préparant à sortir? Voyons, par qui commencerai-je mes visites, et que dirai-je à tous ces gens?

Au commandant, je ferai raconter ses campagnes: cela ira tout seul! Avec le percepteur nous parlerons administration; avec le notaire, paysans, ventes, etc. Je lui demanderai ce qu'il faut pour qu'un testament soit légal; nous en avons bien pour une heure... Le médecin... ah! le médecin, ce sera le plus embarrassant: s'il est discret, il ne dira rien de ses malades.

Mais, au fait, j'oublie; ces messieurs seront à leurs affaires, et ce sont ces dames qui me recevront.

Faut-il croire ma marraine et leur parler simplement comme à d'autres femmes?... Non, c'est son universelle bienveillance qui voit ainsi les choses, et je sais ce qu'on peut attendre d'une provinciale.

Je ne peux pas encore faire ma partie dans les cancans, mais avec la lessive, les fruits, les confitures, quitte à m'y engluer un peu, je m'en tirerai avec honneur! Chez la femme du médecin, nous parlerons du petit dernier, et je veux perdre mon nom, si je ne les charme pas toutes.

Sur ces modestes réflexions, Jean acheva de s'habiller. C'était une longue affaire que cette toilette, car avec la bizarre idée qu'il se faisait de tous ceux qu'il allait visiter, il craignait le cachet et l'élégance comme un autre eût craint la vulgarité. Toutes ses cravates lui paraissaient trop "genre", tous ses vêtements trop bien coupés, et il mit une heure à choisir, parmi ses gants, quelque chose qui ne fût ni de ces demi-teintes de bon goût pour une visite, ni de cette nuance rougeâtre enrichie de broderies qui sentait son Parisien d'une lieue, lui semblait-il.

Après tant de peines, il restait distingué parce que c'était chez lui une qualité native; mais il est certain qu'il n'avait plus cet aspect que pas un mot classique ne traduit aussi bien que ce terme d'argot: "l'air chic".

Puis, ses lettres en main, le cœur battant comme un solliciteur qui va faire antichambre chez un ministre, il partit d'un pas rapide.

La première des maisons qu'il atteignit fut celle du docteur... C'était bien une maison de province, comme se le disait le jeune homme en regardant la façade.

Haute de deux étages, elle était bâtie régulièrement en belles pierres de taille, entièrement grises alors; les fenêtres du rez-de chaussée étaient garnies de gros barreaux de fer largement renflés dans leur partie inférieure, et avec sa porte peinte en blanc s'ouvrant sur un perron de huit marches, soigneusement entretenu, elle avait un aspect vraiment confortable.

A côté d'une chaîne également en fer, formée de baguettes reliées entre elles par des anneaux, et terminée par une grosse boucle, on voyait une plaque de cuivre sur laquelle était gravé: "Sonnez pour le docteur Maldant..."

Jean sonna, suivant ce conseil naïf, et même il le fit si vigoureusement que la cloche qu'il mit en branle, et qui devait être de taille à rendre envieuses bien des églises de village, produisit un véritable carillon.

Presque aussitôt, il entendit le bruit d'une paire de sabots qui arrivaient à toute vitesse: la porte s'ouvrit et une grosse fille fraîche et réjouie s'effaça pour le laisser passer.

—Le docteur Maldant? dit le jeune homme sans entrer.

—Monsieur est sorti, mais si c'est pour un malade pressé, je peux...

—Non, merci, répondit-il en souriant, ce n'est pour aucun malade, c'est pour moi. Et Mme Maldant est-elle chez elle et reçoit-elle?

—Voilà: la consultation de Monsieur est le lundi, le mercredi et le vendredi, de une heure à trois et le jour de Madame, le dimanche tout l'après-midi. Après ça, comme elle est au jardin, je peux toujours lui demander si elle veut vous recevoir.

—Non, non, interrompit vivement le jeune homme, j'ignorais qu'elle eût un jour, je ne veux pas du tout la déranger, je reviendrai!...

Mais, passant outre à ses protestations, la grosse bonne avait déjà disparu, toujours claquant ses sabots sur les dalles et laissant son interlocuteur assez embarrassé de sa personne.

Elle revint au bout d'un instant en disant:

—Entrez, monsieur, Madame vous attend au jardin.

A son tour il traversa le vestibule, qui était de la taille d'un moyen appartement de Paris. Un large escalier de pierre à rampe de fer en occupait le milieu; la bonne qui le précédait passa à côté, et, ouvrant une petite porte, l'introduisit dans un jardin qui était au-même niveau que la rue, de sorte qu'il fallait descendre, pour y arriver, les mêmes huit marches qu'on avait montées pour entrer dans la maison.

Seulement le jeune homme ne s'y attendait pas, et, passant de l'obscurité d'un étroit corridor à la clarté éblouissante du soleil, il manqua le premier degré et fit son entrée de cette façon éminemment comique qui n'est pas toutà fait une chute, mais qui consiste en une suite de faux pas, faits le corps penché, les bras étendus en avant, comme quand on cherche un point d'appui!...

Il crut entendre un léger éclat de rire qu'on cherchait à étouffer, et il reconnut, sans hésitation possible, le gros rire de la servante.

Des qu'il eut retrouvé son équilibre, il aperçut dans l'allée qui aboutissait à la porte, une jeune femme à l'air timide qui s'avançait avec empressement.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle avec une grande simplicité, la maladresse de ma bonne: elle aurait dû vous avertir qu'il y avait un escalier, et moi-même j'aurais dû songer à lui dire de le faire; vous auriez pu vous blesser en tombant...

Jean était infiniment sensible au ridicule comme tous les hommes d'ailleurs, et,

tout occupé à chercher sur la bouche de la jeune femme l'ombre d'un sourire, encore étourdi et furieux de la façon dont il s'était involontairement présenté à elle, il la regardait sans répondre, avec une figure d'un mécontentement si accentué, que la pauvre jeune femme, dont le sang-froid ne paraissait pas être la qualité dominante, rougit vivement et reprit en hésitant et en abandonnant cette fois le sujet délicat:

—Vous désirez, sans doute, monsieur, me charger d'une commission pour le docteur; je suis tout à votre disposition pour...

Sa voix tremblante et sa gêne visible rappelèrent enfin Jean à lui-même.

Profondément honteux de son air revêche il la salua avec respect, s'excusa de sa maladroite entrée et termina en disant qu'il était adressé à monsieur et madame Maldant par des amis à eux, qui avaient songé à lui ouvrir une maison agréable pendant son séjour à B...

L'intimidation de la pauvre petite femme arriva alors à son comble; ce qu'elle avait pris pour un simple client était non seulement un visiteur, mais encore un étranger, et elle était là en peignoir, ses gants de jardin sur les mains! Elle prit cependant bientôt son parti, et prétextant la chaleur, elle emmena le jeune homme dans un grand salon, frais comme une cave, mais noir comme un four, et où le malheur de l'entrée aurait pu se renouveler, s'il n'avait suivi scrupuleusement le sillage du peignoir clair qui tranchait dans cette nuit.

Une fois en possession d'un siège, que Jean décida à part lui, sans y rien voir, être certainement une chaise Empire recouverte en velours d'Utrecht jaune, la conversation reprit péniblement.

La maladresse de la jeune femme n'était évidemment pas causée par un manque d'usage mais bien par une timidité presque maladive, et d'ailleurs le répertoire fort restreint, rédigé par demandes et par réponses que Jean s'était octroyé, pour le dépenser pendant sa tournée de visites, ne l'aidait en aucune manière.

Elle ressemblait à une pensionnaire qui reçoit une visite en l'absence de sa mère; mais elle cherchait visiblement cependant à parler de choses pouvant intéresser son farouche vis-à-vis, et, avec un peu d'aide, elle devait vite se remettre.

Elle avait en quelques mots excusé sa toilette de jardinage, sans invoquer pompeusement "son jour", comme s'y attendait Jean, et elle lui parlait maintenant du fameux monument qui faisait officiellement le but de son voyage. Mais lui, toujours buté à son idée, et toujours persuadé que pareille conversation ne pourrait qu'ennuyer le type de femme dont il peuplait complaisamment la ville, revenait à des sujets vulgaires, parlait potager, boutures, greffes. De sorte que tous les deux, cherchant ainsi mutuellement à déplacer la conversation, jouèrent pendant un quart d'heure aux propos interrompus de la façon la plus insupportable pour chacun.

Jean se leva alors, sans avoir pu, en parlant des relations mondaines de la ville, rien recueillir qui lui semblât de nature à aider ses recherches, impatienté au fond et tout près de le montrer.

Au moment de prendre congé, il eut conscience de sa maussaderie, et comme la jeune femme, retrouvant un peu de courage, lui disait qu'elle espérait bien que le docteur aurait prochainement le plaisir de faire sa connaissance, et l'assurait du bonheur avec lequel il lui ferait visiter son pays natal, il répondit aimablement à son tour, et, déposant sur un guéridon la lettre adressée à M. Maldant, il quitta sans autres aventures la maison, reconduit par la grosse fille, à qui un coup d'œil de sa maîtresse avait interdit toute nouvelle manifestation de gaieté.

Aussitôt dehors, il soupira, comme dut faire Atlas momentanément déchargé du monde, et alla monologuer et reprendre ses esprits sous les quinconces de la promenade publique.

—C'est bien ce que je pensais, bien ce que j'attendais, se disait-il entre ses dents, une sotte, une maladroite!

Et quelle entrée, Dieu bon! Puis cette absurde petite femme, qui arrive en courant sur moi comme près d'un marmot qui tombe, quand le tact le plus élémentaire lui commandait de ne s'apercevoir de rien! La première pensionnaire parisienne aurait trouvé cela et aurait cueilli un bouquet entier avant de se retourner! Et si je m'étais cassé un bras, que diable! au moins l'aurais-je fait sans l'entendre me rire au nez, car elle a ri, j'en suis sûr!

Mais, par ma foi! je suis bien bon de me tourmenter: je savais à l'avance que j'aurais affaire à une sotte, et elle a rempli son rôle, voilà tout!...

Pareil en ceci à la plupart de ses semblables, Jean se montrait, comme on le voit, d'une remarquable mauvaise foi, et oubliait complètement son propre manque de grâce. Mais que celui qui n'a jamais fait retomber sur son prochain ses maladresses personnelles lui jette la première pierre!...

Cent fois sa marraine lui avait reproché ce jugement peu flatteur enraciné dans son esprit contre les habitants de la province, dont il ne connaissait précisément aucun, et lui avait prédit en riant qu'il finirait par épouser une villageoise née native d'un hameau de dix ou douze feux; mais, quoique presque arrivé à cela, le jeune homme ne modifiait pas la moindre de ses idées, et se disait simplement qu'il venait chercher un cygne au milieu d'un troupeau d'oisons.

Seulement, comme il s'agissait d'acclimater les oisons pour qu'ils lui indiquassent le nid de son cygne, il reprit bravement le cours de ses visites.

La femme du percepteur était une bonne créature, sans prétentions et sans vulgarité. Comme elle était entourée de ses deux filles, et que ni l'une ni l'autre n'était sa belle inconnue, Jean ne fut pas longtemps en suspens.

Du reste, il recueillit là un renseignement dont il apprécia tout de suite la valeur. En interrogeant Mme Duprez sur les ressources qu'elle avait comme relations dans la ville, une des jeunes filles ajouta à la nomenclature assez insignifiante de sa mère:

—Et nous avons encore, en dehors de la ville, la famille Bellegarde; Marg... Mlle Bellegarde est une délicieuse jeune fille!

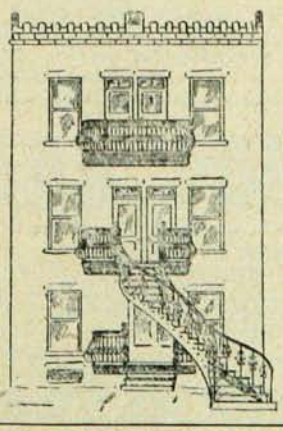
Trouvant trop familier de livrer ainsi le nom de son amie, elle s'était reprise, mais ç'en était assez pour Jean, que ce mot à demi prononcé avait vivement ému.

—Il y a donc de jolies propriétés dans les environs? dit-il d'un air détaché.

—De superbes, monsieur, et la Tourelle est l'une des plus agréables.

C'était tout ce qu'il voulait. Il ne prolongea plus dès lors sa visite que par politesse, et, suivant son programme avec la conviction qu'on met quelquefois à faire des bêtises, il se mit à interroger Mme Desprez sur toutes les occupations ménagères dont il pouvait normalement s'enquérir.

Ce fut en vain que les deux sœurs, désireuses de faire parler ce jeune Parisien d'autres choses que de la facilité et de la



Atelier: Tel. St-Louis 8323.
Résidences: Tél. St-Louis 1645 J.
" " Calumet 52 W.

1698 RUE ST-DENIS
MONTRÉAL

Mauborgne, Faustin & Cie

FORGE GÉNÉRALE

Entreprise de travaux en fer forgé.

Spécialité d'escaliers, balcons, clôtures, marquises, échelles de sauvetage, grilles, entourages d'élévateurs, etc.

Ouvrage garanti. Commandes promptement exécutées.

salubrité de la vie à B..., essayèrent de mettre la conversation sur la musique et les livres nouveaux. Jean aurait volontiers discuté la Bibliothèque bleue; mais il ne l'avait jamais lue, et il se disait que s'il prononçait le nom de quelque roman à la mode, l'évocation des couvertures jaunes ferait l'effet que produit dans une histoire de revenants l'odeur du soufre, entourant tout à coup un des héros de la légende, et trahissant ainsi le diable!

Puis il lui semblait qu'il avait déjà beaucoup parlé à ces demoiselles, trop peut-être même au gré de leur mère.

Il ne savait pas au juste si les choses ne se passaient pas ici comme en Angleterre, et s'il ne fallait pas payer des dommages et intérêts à une jeune fille, ou, pis encore, l'épouser, dès qu'on l'avait regardée un peu longtemps de suite. Enfin, pour couronner le tout, il avait ce qu'il lui fallait, et de l'appât qui reste à l'hameçon quand le poisson a mordu, chacun sait le cas que fait le pêcheur! Il se leva donc la joie au cœur et s'en fut continuer sa tournée.

Mais, dans ses deux dernières visites deux surprises l'attendaient.

La femme du notaire, Mme Dubrègue, était si charmante, si femme du monde, si bien au courant de toutes choses, que, sans même s'en apercevoir, il se laissa aller à être lui-même, permit à son hôtesse de montrer qu'elle était fort spirituelle et constata en sortant, avec un peu de souci, mais sans déplaisir, qu'il avait été plein de verve.

Il lui fallut d'ailleurs renouveler presque aussitôt cette débauche d'esprit, et cela au reçu d'une petite leçon qui lui inspira les doutes les plus sérieux sur l'à-propos de sa conduite depuis le début de l'après-midi.

Le commandant, qui l'avait reçu dans son bureau tout empreint d'un cachet militaire, était un aimable homme, avec une figure ouverte, les cheveux coupés courts, la moustache en brosse et une tenue correcte.

Cela répondait si bien aux notes que le jeune architecte s'était données à lui-même, qu'il avait agi comme ces conducteurs qui parcourent une route tellement familière qu'ils entr'ouvrent à peine de temps en temps un œil pour s'assurer que les chevaux ont bien tourné à droite ou à gauche, en sortant d'un carrefour, et qui se rendorment aussitôt sur la foi de l'habitude.

Après les phrases d'introduction, Jean s'était informé dans quelle arme avait servi le commandant; c'était dans la cavalerie. Suivant donc toujours son itinéraire les yeux fermés, il l'avait mis en quelques mots sur son temps de service et ses campagnes.

Le commandant, qui était jeune encore et plein de cordialité, avait dit tout ce qu'il pensait être de nature à intéresser un jeune homme; mais tandis qu'il parlait gaiement de la guerre d'Italie à propos de laquelle il n'y a presque pas un souvenir triste à évoquer, il s'avisa que son interlocuteur, tout en le regardant d'un grand air d'intérêt, pensait visiblement à autre chose. Ses yeux restaient bien fixés sur lui, mais avec cette application forcée que met un écolier à suivre au tableau une démonstration, alors que sa pensée est en réalité tout entière aux péripéties d'une partie de billes qui l'attend à la sortie.

De temps en temps, un sourire fugitif passait sur ses lèvres, avec une douceur que ne motivaient en rien les folies de sous-lieutenant dont parlait le commandant.

Celui-ci s'arrêta brusquement, et Jean tiré de sa rêverie par l'interruption de la parole qui le berçait tout à l'heure, ouvrait la bouche pour placer quelque remarque ingénieuse, quand il sentit que le commandant l'écartait un peu comme pour bien le voir en face, et en même temps lui disait avec un sourire:

—Si vous êtes avec moi à Magenta, monsieur d'Arcy, je veux que le loup me croque! et je crois, Dieu me pardonne, que vous ajoutez tant de brisques à mes galons que vous faites de moi un vieux grognard en moins de temps que je n'ai mis à être sous-lieutenant!

Et comme le jeune architecte restait interdit:

—Allons, continua-t-il avec bonhomie, vous êtes découvert, avouez franchement!

"Voulez-vous que je vous raconte ce que vous vous êtes dit avant de venir ici: "De quoi diable pourrais-je bien parler "là-bas? Je ne connais pas ça, moi, ces "vieilles culottes de peau!... Bah! je lui "ferai raconter ses campagnes, et quand il "aura enfourché son dada: hop! hop! nous "passerons la Bérésina ensemble, et, au "bout de dix minutes, il me portera dans "son cœur!" C'était assez bien raisonné; seulement, quoique j'aie vu bien des choses, je n'étais pas de la Grande Armée, et tous les anciens militaires ne ressemblent pas aux grenadiers de Béranger.

Les suppositions du commandant touchaient si juste que Jean, au milieu de sa confusion, ne put s'empêcher de rire tout en balbutiant:

—Mais, commandant, ne croyez pas, je vous en prie!...

—Ne croyez pas! Allons! vous voulez me faire encore plus simple que je ne suis! Pensez-vous donc que je prenne pour moi tous vos jolis petits sourires de tout à l'heure?... Non, non, je maintiens ce que j'ai dit!

"Je pourrais me fâcher ou vous parler une heure durant architecture et vous forcer à me faire le plan de votre dernier travail, coupe et élévation, vous savez, comme si je croyais que pour avoir une spécialité on est forcément nul sur tous les autres points; mais j'aime bien mieux vous dire cela tout rondement pour que nous nous comprenions désormais. Car vous reviendrez, je l'espère, et souvent, ou bien je croirais que vous me gardez rancune!

Jean était trop homme d'esprit pour ne pas comprendre qu'il venait d'agir comme un sot, et il mit non seulement tout son tact, mais encore tout son cœur à le faire oublier.

Quand il termina sa visite, prolongée à dessein, il se trouva qu'il avait passé une heure charmante.

—Adieu! lui cria de loin le commandant, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte de son jardin, et, vous savez, quand vous voudrez parler "guerre et combats", comme dit la chanson, je suis tout à votre disposition.

Ils se séparèrent en riant, et Jean reprit à grande allure le chemin de son hôtel.

"J'ai bien peur, se dit-il, dès qu'il fut seul, de n'être après tout qu'un franc imbécile, et d'avoir agi aujourd'hui comme une simple buse!

"C'est plus qu'un pas de clerc que je viens de faire là, c'est une enjambée à me conduire d'un coup à ma perte! Et quand je dis une, encore je suis modeste! Il n'y a que le commandant qui m'ait crié "casse-cou", mais chacun des autres pense peut-être tout bas ce qu'il m'a dit tout haut.

"Heureusement que chez Mme Dubrègue je me suis tiré d'affaire. Mais ailleurs, il faut convenir que j'ai donné toute carrière à ma sottise! Quand je pense qu'un élève en diplomatie est honni pour un froncement de sourcil de trop, et que moi, qui suis lancé dans une campagne si délicate, j'y vais non seulement du sourcil, mais du geste et de la voix!..."

Cependant même la conscience de sa maladresse ne pouvait pas l'affliger bien longtemps, quand il songeait au chemin immense parcouru depuis le matin. Il y avait enfin une trouée faite dans le nuage mystérieux qui entourait son but, et il s'agissait de s'y engager à l'instant.

Il sonna donc avec vivacité et demanda s'il lui serait possible de se procurer immédiatement un cheval de selle dans le pays.

Le ton dubitatif de la question offensa le garçon qui pria pompeusement "Monsieur" de venir choisir dans "les écuries de la maison" la bête qui lui conviendrait le mieux. L'hôtel se doublait en effet d'une entreprise de louage de chevaux et de voitures.

Jean fit choix d'un alezan doré aux jambes assez fines qui devait soutenir une bonne allure, et revêtit un costume de cheval, de la dernière élégance, cette fois, car pour la course qu'il méditait rien n'était trop parfait. Il s'informa près du domestique, radouci par quelques compliments bien sentis, de la situation de la Tourelle, et, muni d'une quantité de renseignements qui auraient suffi à égarer Ariane elle-même dans le Labyrinthe, il se mit en selle et partit au petit galop de chasse.

IV

Pendant ce temps, dans les quatre maisons visitées par le jeune architecte, il n'était question que de lui.

Aussitôt après le retour du docteur, sa femme lui avait raconté avec une véritable agitation l'arrivée de l'étranger, sa malencontreuse entrée, cette demi-chute prolongée, qui, malgré elle, la faisait encore rire en la décrivant, et enfin le quart d'heure de conversation dans le grand salon obscur.

—J'aurais dû ouvrir, n'est-ce pas? disait-elle, avec anxiété. Mais je pensais que l'ombre conviendrait mieux à ma toilette et à ma sotte rougeur, car depuis longtemps je n'avais pas été si maladroitement timide. Je ne sais, vraiment comment tu n'as pas honte de ta femme, ajouta-t-elle avec tendresse, et, bien sûr, je ne l'aurais jamais mérité mieux qu'aujourd'hui!

—Mais enfin, reprenait le docteur, ne pouvais-tu pas lui parler un peu du pays, des environs, des promenades à faire, de la vieille église surtout puisqu'il vient ici pour l'étudier.

—Hélas! c'est bien ce que j'ai essayé de faire, mais, après trois mots polis comme réponse, il revenait aux bébés, au jardinage, me demandant si je greffe mes roses moi-même, et si j'ai plutôt ici des poires, des pommes ou des fruits à noyaux?

"Enfin, toutes les banalités faites pour me rendre plus gauche que jamais en me montrant comme j'arrivais peu à l'intéresser!

—Je vois ce que c'est, dit le docteur à demi vexé en sifflotant, c'est un jeune Parisien qui se figure que "hors de sa ville pas de salut!" et qui nous qualifie tous en masse d'imbéciles!

"Bien obligé vraiment, et charmé de sa visite! Où faudra-t-il la lui rendre, et te doutes-tu de l'heure où j'aurais le moins de chance de le trouver, pour que je me hâte d'en profiter?

—Mais non, mais non, répondit la jeune femme, ce n'est pas cela du tout. Si nous paraissons fâchés, il croira que je suis décidément une vraie sotte et que je boude parce que je me suis montrée à lui sans grâce et sans esprit.

"Je lui ai dit que tu lui ferais les honneurs de ton pays. Sois aimable, ne fût-ce que pour relever la gloire de la famille!...

"Et une autre fois, ajouta-t-elle en glissant son bras sous celui de son mari, tâche d'être là pour m'aider, je t'en prie!

Le docteur donna un baiser à sa miséricordieuse petite femme, et l'incident fut clos.

Chez Mme Desprez, les mêmes réflexions, à quelques variantes près, s'échangeaient entre les trois femmes. Les jeunes filles, mécontentes du manque d'amabilité de leur élégant visiteur, le critiquaient avec l'exagération de la jeunesse, tandis que leur mère le défendait doucement.

—Pour moi, disait l'une, ce petit monsieur n'est même pas architecte! Quand j'ai dit tout à l'heure "plein cintre" à propos de l'église, il m'a regardée comme si je parlais turc!

"S'il était authentique, il saurait sa langue au moins, voyons!

—Et puis ces questions pot-au-feu! Non, il est unique. N'a-t-il pas demandé le prix du beurre, maman?

—Voyons, reprenait la mère, il a cru nous intéresser. Regardez ce qu'en dit le collègue de votre père: "Un charmant garçon, spirituel, plein de talent et d'avenir..."

—D'avenir, je veux bien, mais de présent!... Si c'est la fleur des pois parisiennes, j'aime mieux nos produits!

A ce moment les trois fils du commandant, cousins et amis d'enfance de la famille, firent une entrée tumultueuse, et les exclamations recommencèrent de plus belle.

Tous les trois se préparaient à Saint-Cyr et se suivaient à un an de distance.

Tous étaient bouillants d'indignation! Leur père leur avait raconté avec verve la petite scène survenue entre lui et Jean, et les trois jeunes gens, bien loin de prendre le côté comique de l'affaire, étaient tous prêts à chercher querelle à l'impertinent.

Leur père! Traiter ainsi leur père!... L'assimiler au type ridicule et banal de l'officier en retraite qui a cours dans les livres! Cela criait vengeance! Aussi, en attendant mieux, ils apostrophaient Jean à distance, avec cette richesse d'expressions et ces comparaisons imagées qui ont cours dans les lycées.

En vain le commandant, qui avait cru seulement les amuser, leur répétait la façon dont s'était terminée l'aventure et insistait sur la sympathie que lui inspirait le jeune étranger... ils ne voulaient rien entendre, et quand ils eurent dépensé à eux seuls une somme d'indignation suffisante, il s'en vinrent raconter l'outrage à leurs cousines, pour les mettre de moitié dans leur ressentiment.

On sait dans quelles dispositions ils les trouvèrent et on juge si la fusion de semblables griefs fit du tapage.

—C'est un muscadin!

—Un poseur!

—Un fat!

Les exclamations se croisaient, et Mme Desprez, avocat impuissant, les abondonna à leur ressentiment en se répétant, pour se concoler, le vieux proverbe: "Feu trop vif est tôt fini!"

V

Pendant ce temps, tout à fait inconscient de l'orage qu'il avait soulevé, Jean galopait avec ardeur sur la route indiquée. Après avoir rencontré un moulin à main droite, comme on le lui avait annoncé, il quitta la route départementale, qu'il suivait depuis une heure, pour prendre à gauche un chemin peu large, mais bien entretenu et bordé de grands hêtres. Le tout avait un air d'avenue qui l'inquiéta, car il craignait de se trouver dans la propriété qu'il désirait infiniment voir, mais dans laquelle il n'aurait pas voulu prendre la liberte d'entrer.

Par bonheur, un petit berger, qui changeait les piquets auxqueles étaient attachées ses vaches pour leur donner la liberté de continuer leur repas plus loin, se trouva là à point pour le renseigner.

—Mon petit ami, lui cria Jean, est-ce un chemin public que celui où je me trouve, ou suis-je dans une propriété privée?

—C'est une propriété, si l'on veut, monsieur, et c'est public aussi, répondit paisiblement l'enfant, en regardant le cavalier.

—Comment cela, et à qui donc est-ce?

—Vous voyez bien toujours que c'est public, puisque vous y êtes, reprit narquoisement le petit gars. A qui est-ce? dame, à personne et à chacun, puisque c'est à la commune; mais c'est aussi censément à M. Bellegarde, parce que ça ne conduit que chez lui.

—Eh! c'est ce que je te demande, petit lourdaud! exclama le jeune homme, en lui jetant une pièce blanche et en remettant son cheval au pas.

Le soleil était déjà bas sur l'horizon, et les grands arbres, qui formaient presque un berceau, faisaient de ce chemin une ravissante promenade; mais Jean était trop ému pour songer à admirer quoi que ce soit, si près maintenant de l'endroit où il était à peu près sûr de retrouver la jeune fille qui tenait déjà tant de place dans sa vie; il avait presque peur d'arriver.

A force d'y penser, il en était venu à ne plus songer que pour elle, il n'existait même pas, et il lui semblait que, debout, près de la porte d'entrée, il allait la trouver la main tendue, prête à l'accueillir. Il cherchait la première phrase qu'il allait lui dire, et il était tellement possédé par son rêve que, quand l'avenue se termina par une haute grille de fer, il arrêta brusquement son cheval et chercha des yeux la jeune fille.

Bien entendu, personne n'était là; mais, encore à peine redescendu dans la réalité, le jeune homme se demanda sérieusement pendant un instant ce qu'il allait faire, et si le mieux n'était pas de sonner tout bonnement à cette grille, de demander M. Bellegarde, et de lui expliquer qu'il était amoureux de sa fille et souhaitait passionnément d'obtenir sa main...

C'était peut-être risquer de se faire traiter de fou... certainement même, se disait-il, à mesure que le calme rentrait dans sa tête; et il haussait les épaules à ses extravagantes idées.

Mais enfin, comment pénétrer dans ce grand parc clos de murs, qui lui semblait actuellement l'endroit le plus désirable de la terre? Il repassa dans sa mémoire tout ce qu'il avait entendu raconter sur des entreprises semblables, dans les temps anciens ou modernes. Dans beaucoup d'entre elles, une fée obligeante arrivait à l'instant critique, pour tirer le héros de peine, et là-dessus, Jean sentait bien que, dans notre époque de dégénérescence, il ne fallait pas trop compter.

Allait-il donc, comme dans "les Voitures versées", simuler un accident et faire cabrer son cheval jusqu'à ce qu'une chute s'ensuive, assez heureuse pour ne pas le tuer, et suffisante pour le rendre intéressant? Puis, pendant que sa bête affolée irait jeter l'alarme au château, lui, relevé sur un genou, dans une pose pleine de grâce, attendrait les secours.

Mais si les vils instincts de son cheval le ramenaient tout simplement à l'écurie, il lui faudrait alors passer la nuit à la belle étoile, ou faire, étant blessé, les quelques kilomètres qui le séparaient de la ville.

C'était chanceux, et il se résolut d'abord à faire le tour de la place. Un sentier

EAU PURGATIVE "RIGA"
LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"
Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion
LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTREAL

peu large, mais praticable, lui donnait toute facilité pour cela, et sa position, qui le faisait dominer le mur, lui permettait de faciles indiscrétions.

Le parc, très ombreux et probablement très grand, dissimulait entièrement la maison d'habitation, et Jean commençait à se lasser de ce rideau verdoyant, qui restait impénétrable, quand le terrain commença à monter sensiblement. Au bout de cinq minutes, il était sur le sommet d'une petite colline, et là, tout à coup, par une échappée évidemment ménagée à dessein, il vit dans tout son ensemble une vaste construction, brique et pierre, dans le goût Louis XIII.

C'était un grand bâtiment carré, avec deux ailes qui faisaient saillie et une haute tour de pierre, un peu écartée de la masse principale, et reliée à elle par une galerie d'une date probablement récente.

Au premier coup d'œil, l'ensemble manquait de grâce; mais, quand on le regardait depuis un instant, le ton chaud des briques, la tourelle tapissée de lierre, avec son toit aigu qui se détachait sur le ciel, les roses grimpantes et la vigne vierge qui enguirlandaient le côté que Jean avait en face de lui: tout cela, empourpré par le soleil couchant, avait un aspect de gaieté et de vie qui séduisait complètement.

Devant la maison, sur une pelouse, des fauteuils, des tables de jardin et une niche de paille, comme celles qu'on voit sur les plages, étaient dispersés. Mais, à part ces preuves d'un passage plus ou moins récent, rien ne remuait ni à l'intérieur de la maison ni dans les allées du parc, et Jean se demanda avec inquiétude si toute la famille n'était pas momentanément absente. Heureusement que, grâce à ses bons yeux, il finit par découvrir sur une table un ouvrage et un livre, et, rassuré désormais, il reprit sa course.

La maison, située au point culminant de la colline, devait jouir d'une vue superbe, dominant la mer de verdure formée par le parc, qui descendait en pente douce jusqu'à la route; mais le rideau d'arbres reprenant le long du mur empêcha le promeneur d'en jouir.

De nouveau, il vit la maison par une trouée ménagée en regard de la façade de derrière, puis par une troisième ouverture, qui faisait face à la première que le jeune homme avait rencontrée. Par là, il vit un jeu de croquet, installé sur un vaste carré gazonné; mais il était désert et le même silence d'enchantement régnait là comme partout.

Dépité, il continua sa course, qui se prolongea infiniment plus qu'il ne l'avait pensé d'abord, car le parc s'étendait dans cette partie, d'une façon tout à fait imprévue.

Deux fois il rencontra des portes de sortie sur la campagne, et à un autre endroit il vit dans le mur une espèce de baie grillée qui laissait pénétrer une jolie petite rivière, dont il ne vit la sortie que bien longtemps après.

Ce fut tout, et, au bout de trois quarts d'heure, Jean se retrouva en face de son petit berger, qui semblait n'avoir pas plus bougé que s'il était en carton.

—Saurais-tu me dire, lui demanda-t-il, reprenant bien à contre-cœur la conversation, qui est ce monsieur Bellegarde?...

Point de réponse.

—M'entends-tu? reprit le jeune homme, en haussant le ton...

Même silence... Jean poussa son cheval tout près de l'enfant, qui ne fit pas un mouvement.

—Te moques-tu de moi, cria-t-il impatiemment?

—Non, monsieur, répondit enfin le petit garçon sortant de son mutisme, et parlant avec une lenteur calculée et irritante; mais puisque je ne suis qu'un lourdaud!

—Ah! cela, tu peux t'en vanter, repartit le jeune homme en colère!

Et il faisait tourner bride à son cheval, quand il se mit soudain à rire:

—Ah! c'est là ce qui t'a fâché, mon bonhomme! Eh bien, faisons la paix, si tu veux et je te promets de ne plus t'appeler ainsi!

Et en même temps il lui tendit une nouvelle pièce d'argent.

—Je vous attendais pour vous rendre l'autre, reprit majestueusement l'enfant; mais, puisque vous êtes seulement un peu prompt, mais point méchant, je les veux bien toutes les deux.

Et, joignant l'action à la parole, il empocha lestement l'argent; puis, regardant Jean qui le suivait d'un œil un peu étonné:

—Ce que c'est que monsieur Bellegarde? C'est un riche monsieur, qui a à lui toute cette maison que vous avez vue, tout ce beau jardin et des champs autour. Il est très bon et point colère du tout, souligna le berger, en regardant son interlocuteur de côté; c'est pourquoi chacun l'aime ici!

—Est-il marié, reprit Jean, sans paraître remarquer la petite leçon décochée à son adresse?

—Et avec une gentille dame, oui, monsieur.

—Et a-t-il des enfants?

Avec la prudence du paysan, le petit garçon répondait strictement à ce qu'on lui demandait; et il fallait lui arracher ces détails, lambeau par lambeau.

—Des enfants, c'est selon; si vous voulez dire des petits de mon âge, il n'en a point; mais si vous entendez autrement, il a une fille, qu'on ne sait si elle est plus jolie ou plus gentille, et un fils, qui censément est toujours à Paris, mais qui a fait une maladie et qui s'en est venu guérir ici.

—Et il n'y a personne d'autre dans la maison?

—Excusez-moi, monsieur, il y a des domestiques.

—Mais non, d'autres personnes de la famille, je veux dire!

—Si monsieur, il y a une sœur de Monsieur et une tante de Madame.

—Et toi, comment sais-tu tout cela si bien?

—Eh donc! c'est pas malin, car voilà les vaches de Monsieur et voilà son berger. En même temps le sourire narquois reparaissait.

—Ah! parfaitement, je comprends; merci mon ami, répondit le jeune homme.

Et, piquant son cheval, il disparut, tandis que le petit paysan riait silencieusement.

"Ah! ah! pensait-il, ça l'a vexé de savoir que je suis à Monsieur; peut-être qu'il lui veut quelque chose de mal; si je le pensais, je lui conterais la chose au long, et pas plus tard que ce soir!"

Pendant ce temps, tout en galopant, Jean se répétait: "Ce petit animal a tout simplement l'air de se moquer de moi, et il est fort capable d'aller raconter à son maître que je l'espionne par-dessus les murs de son parc, et que je l'ai poursuivi de mes questions! Allons, j'ai bien réussi aujourd'hui!"

Aussitôt rentré à l'hôtel, il écrivit à sa marraine une lettre mélangée de joie et de colère, où ses visites, sa triomphante découverte, les malices du petit berger et l'oubli de Mlle Marguerite, qui n'était pas là pour le recevoir, formaient un curieux pêle-mêle.

VI

Deux jours se passèrent ainsi, sans rien de nouveau. Dans la matinée, pour se donner une contenance, Jean errait dans la vieille église, ses crayons à la main. Ce samedi-là, le curé, très fier de la distinction dont ce jeune homme de Paris honorait son église, s'arrêta derrière lui et le pria à voix basse de lui permettre de regarder ses croquis. Jean se leva immédiatement, suivit le prêtre dans la sacristie, et livra ses esquisses à son admiration.

Mais quelle ne fut pas sa confusion en apercevant, pour la première fois, et presque partout, une élégante silhouette de femme jetée dans quelque coin!

Elle passait sous les arceaux élancés des nefs, toujours la même: les mains pleines de fleurs et une large ombrelle ouverte sur son épaule... On la retrouvait dans les bas-reliefs, à côté des fûts de colonne, des rosaces, partout enfin! c'était une multiplication miraculeuse!

—C'est pour donner une idée des proportions, monsieur le curé, balbutiait Jean, rouge comme une fraise, cela me sert d'échelle, et je fais souvent ainsi dans mes dessins, pour me rappeler les dimensions.

—Bien, bien, mon ami, je comprends, fit le curé en souriant avec bonté! Et puis cela égaie! Seulement, une autre fois, engagez votre jeune dame à fermer son ombrelle en entrant, cela sera mieux!

La conversation continua sur les beautés du monument, et le curé, très expert en matière d'art, soutint avec le jeune architecte une fort intéressante discussion, à la suite de laquelle ils se séparèrent, également satisfaits l'un de l'autre, et non sans que le jeune homme eût accepté une invitation à déjeuner pour le lundi suivant.

Le ciel, si beau jusque-là, s'était tout à coup assombri, et tout faisait prévoir un orage prochain; mais cela ne préoccupait pas Jean, qui fit seller son cheval à l'heure habituelle, et partit pour faire la promenade quotidienne qui remplissait tous ses après-midi.

Grâce à un plan du pays et à des études approfondies, il était arrivé à trouver un autre sentier qui lui permettait de rejoindre l'espèce de chemin de ronde qui limitait le parc de la tourelle, sans passer devant le malin berger, dont il ne se souciait pas d'attirer l'attention peu bienveillante.

Il partit donc, par un temps de plus en plus noir, muni d'un manteau de caoutchouc, et toujours rempli de l'espoir qu'une circonstance fortuite allait enfin avancer ses affaires.

Quand il fut aux trois quarts du chemin, le nuage creva tout à coup, avec une violence inouïe et avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs. Son cheval, tout à fait effrayé, redoubla son allure, et le jeune homme dut mettre tous ses soins à le diriger, tandis que le fameux caoutchouc restait précieusement roulé sur le devant de la selle, comme il arrive souvent en pareil cas, sans lui servir aucunement. L'épouvante du cheval avait eu cela de bon, qu'elle l'avait fait conduire son

cavalier presque en un instant sous l'abri de l'allée de hêtres.

Là, il s'arrêta tout frémissant, obéissant à un énergique mouvement du mors, et Jean sauta sur le sol gazonné encore parfaitement sec.

Il se secoua vivement, puis, oubliant ses précautions des autres jours, il remonta toute l'avenue en tenant son cheval par la bride, voulant au moins, puisqu'il était condamné à rester prisonnier sous cet abri, le prendre de son bon côté, c'est-à-dire de celui où on joussait de la vue, particulièrement captivante, de la grille du parc.

Il était là depuis un instant, quand un pas net et ferme le fit tressaillir. C'était un homme d'une cinquantaine d'années qui arrivait, aux cheveux grisonnants, aux yeux vifs et intelligents, et vêtu comme on se représente volontiers un gentilhomme campagnard. Ce qui dominait surtout chez lui, c'était un grand air d'ouverture et de franchise.

Il regarda Jean et allait passer outre, quand tout à coup, se ravisant:

—Si je ne me trompe pas, monsieur, dit-il, c'est un abri pour vous et votre bête que vous cherchez sous ces arbres?

—En effet, monsieur, répondit le jeune homme en souriant; j'ai été pris par l'orage au milieu de ma promenade, et j'attends ici comme un sage la fin de la bourrasque.

—Hum! comme un sage!... ce serait en tout cas un sage qui ne craindrait ni bronchites ni rhumatismes, car il fait dans cette allée un vent de tous les diables! Vous plairait-il d'accepter, en échange de ce berceau qui pleure, l'hospitalité dans ma maison qui est à deux pas et où je serai charmé de vous recevoir?

—Ah! monsieur, répondit Jean avec une sincérité dont son interlocuteur ne pouvait mesurer toute la profondeur, je vous suis infiniment reconnaissant, et j'accepte avec un vrai plaisir!

Jean avait eu sur ses lèvres le mot "bonheur" qui rendait encore mieux sa pensée, mais il craignit que cela ne parût un peu excessif, et il ne chercha plus dès lors qu'à modérer les battements de son cœur, et à retrouver son sang-froid qu'un dénouement aussi imprévu menaçait de lui enlever complètement.

Sous la pluie qui faisait toujours rage, la figure fouettée par les feuilles d'arbres et les menues branches que le vent emportait, il semblait au jeune homme que cette allée sinueuse et raide qu'il montait au pas redoublé derrière son guide conduisait tout droit au Paradis.

A chaque nouveau coude, il s'attendait à voir apparaître la maison qu'il connaissait si bien, et quand il l'aperçut enfin, il eut de la peine à retenir un cri de joie!

Dès qu'ils mirent le pied dans un grand vestibule, orné de banquettes et de trophées d'armes, deux portes s'ouvrirent en même temps, et deux voix inquiètes crièrent simultanément:

—C'est toi, mon ami!

—Enfin c'est toi, père!

—Oui, oui, c'est moi, répondit en riant celui qu'on attendait avec tant d'anxiété, et je vous amène un hôte.

Pendant ce temps, une dame d'une quarantaine d'années et une grande jeune fille s'étaient avancées. D'un seul coup d'œil, Jean l'avait reconnue... C'était bien son rêve retrouvé, c'était Marguerite elle-même!

Son émotion fut si vive qu'il ne trouva pas d'autres manifestations de politesse qu'une profonde inclination; puis, en même temps, la pensée du malheureux équipage dans lequel il se présentait lui revint à l'esprit, et, en se voyant ruisseler comme Neptune lui-même sortant des eaux, en voyant les petits lacs que ses bottes laissaient sur les dalles blanches, il lui prit une envie folle de s'enfuir, de sauter sur son cheval qu'on venait de lui prendre des mains et de ne plus jamais reparaître là... "Car enfin, se disait-il, si elle est un tant soit peu moqueuse, je suis perdu!"

Les sombres pensées qu'il roulait derrière son front lui donnaient un aspect si mélancolique que la maîtresse de la maison, croyant à une souffrance quelconque, s'avança vivement et épargnant au jeune homme les banalités d'une réception mondaine lui dit avec cordialité:

—Vous êtes le bienvenu, monsieur, et nous allons avant tout vous offrir de quoi vous sécher et vous reposer; mais ne vous est-il arrivé aucun accident et ne souffrez-vous pas?

—Nullement, madame, répondit Jean et il ne m'est arrivé d'autre accident que cet orage qui m'a surpris et que je regrette, surtout parce qu'il me force à me présenter chez vous dans un pareil état.

—Oh! ceci, monsieur, est trop habituel à la campagne pour que nous nous en étonnions.

Pendant ce court dialogue, Jean n'avait point osé regarder la jeune fille. A ce moment, il se tourna vers elle, comme pour la saluer à son tour, et il ne vit sur son charmant visage que l'expression du plus aimable intérêt, sans une ombre de malice.

"Allons, se dit le jeune homme rasséréné, je l'avais bien jugée et le petit berger aussi: elle est aussi bonne que belle!"

—Il me semble, disait en même temps la jeune Marguerite, que le mieux est d'allumer un grand feu à la cuisine; il n'y a point de cheminée dans la maison qui vaille celle-là!

—Parfaitement jugé, fillette, lui répondit son père. Voulez-vous me suivre, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Jean.

La jeune fille, avec une discrétion dont il lui sut infiniment de gré, avait couru en avant pour donner des ordres et quand ils entrèrent dans la vaste cuisine, on mettait l'allumette sous trois fagots entassés, et il ne restait là qu'un domestique qui apportait de nouvelles brassées de bois sec.

Au bout d'un instant, un nuage de vapeur entourait les deux hommes, debout devant cet embrasement. La pluie ne les avait pas autant traversés qu'on aurait pu le croire d'abord et la veste de cheval et la culotte collante du jeune homme furent plus vite sèches qu'il n'avait osé l'espérer.

Son hôte l'avait quitté quelques minutes; quand il revint, Jean, bien et dûment brossé, avec ses bottes merveilleusement cirées et ses gants un peu durcis par la chaleur, mais cependant mettables, avait repris son aspect habituel. Son chapeau seul restait dans un état affligeant; mais comme, heureusement, c'était ce qu'il pouvait le mieux dissimuler, l'honneur serait sauf! Quittant donc avec un regard de reconnaissance la vaste cheminée et le banc de chêne noirci qu'on lui avait avancé, il suivit son hôte dans le salon.

—A propos, lui dit celui-ci, tout en marchant, vous ne savez pas encore chez qui vous êtes, monsieur; je suis monsieur Bellegarde, un simple fermier qui fait valoir ses terres lui-même.

—Et moi, monsieur, repartit Jean, en s'inclinant, je m'appelle Jean...

—Là-dessus, mon cher monsieur, vous n'avez rien à m'apprendre; j'ai vu aujourd'hui en ville mon ami le commandant et notre bon curé, et je devine que vous êtes le jeune Parisien sur lequel on m'en a dit bien plus long qu'il ne pourrait le faire lui-même.

Puis comme Jean, un peu étonné, se demandait si les confidences avaient été d'une nature flatteuse ou non, Bellegarde ouvrit une porte à deux battants et l'introduisit dans un immense salon de l'aspect le plus engageant.

Les murs étaient tendus de vieilles tapisseries flamandes admirablement conservées; les meubles, tous de l'époque la plus sobre du style Louis XIII, étaient recouverts de même, et cet ensemble de verdure convenait parfaitement à un salon de campagne. Un piano d'un bois foncé était la seule note moderne de cette pièce, avec des paniers et des vases remplis de fleurs.

AMÉLIOREZ VOTRE ALIMENTATION
EN EMPLOYANT LES PRODUITS M. D.

CRÈME DOUCE --- BEURRE --- CRÈME GLACEE

MONTREAL DAIRY

Tél. EST 1618 - 1361. 290, AVENUE PAPINEAU

Elle n'avait cependant rien de raide ni d'austère: des X placés entre les grands fauteuils, des petites tables avec quelques bibelots de choix, lui donnaient ce même air vivant qu'on remarquait déjà aux abords de la maison.

Près de la fenêtre, dans une large embrasure, assise toute droite comme l'exige la raideur de ces fauteuils qui font prendre involontairement aux femmes la pose majestueuse des châtelaines d'autrefois, un métier à dentelle, dont elle faisait sauter les fuseaux, posé sur ses genoux, Mlle Bellegarde formait sans le savoir un délicieux tableau de genre.

Comme fond, on voyait les grands arbres du parc encore tout mouillés de la pluie qui finissait, et, entre les nuages, un premier rayon de soleil, de ce jaune particulier et en quelque sorte humide qu'on voit après les orages, filtrait doucement.

Jean serait resté volontiers à la contempler encore longtemps, mais M. Bellegarde marchait, il fallait le suivre et les présentations d'usage eurent rapidement lieu.

—Je te présente M. d'Arcy, architecte, attiré par les beautés de notre vieille église, et qui compte, je l'espère, passer quelques jours ici.

—Monsieur... Madame...

Et les saluts recommencèrent comme si on ne s'était pas vu déjà. La jeune fille avait posé son ouvrage et se mêlait simplement à la conversation, ni trop ni trop peu, juste ce qu'il fallait, pensait Jean, qui écoutait, de nouveau, avec ravissement, cette jolie voix. Tout était bien comme il l'avait pensé; l'éloignement n'avait rien embelli. Seulement, maintenant il pouvait voir tous les détails qui lui avaient échappé à distance. Les yeux étaient d'un gris superbe avec une expression de franchise et de simplicité, les cheveux entièrement dorés et frisottant partout comme des jeunes pousses de vigne, les sourcils et les cils brun franc, et le nez tout droit,hardi et fin, avec deux petites narines relevées fort spirituelles. Le menton enfin et la bouche, qui sont des signes révélateurs si indiscrets de l'intelligence et du cœur, et qui pour cette raison arrêtèrent longtemps Jean, lui parurent comme tout le reste absolument parfaits. Fermes sans dureté et gracieux sans mollesse, ils indiquaient à la fois la résolution et la bonté, et quand la jeune fille se mit à rire à une remarque fantaisiste que faisait le jeune homme et qu'il vit dans tout leur éclat ses jolies dents et dans toute sa grâce une fossette, la plus mutine qu'on puisse imaginer, qui se creusait au beau milieu de la joue, il se demanda qui avait posé cet aphorisme: "La perfection n'est pas de ce monde..."

Heureusement la conversation qui, bien entendu, se poursuivait pendant le cours de ces observations, faites le plus discrètement possible, le força à penser à ce qu'il disait et non à ce qu'il voyait et lui permit ainsi de faire la plus favorable impression sur chacun de ses hôtes.

Quand enfin, au bout d'une heure, il se leva, honteux d'être resté si longtemps, alors que le soleil avait dû largement sécher les chemins, il fut vivement et cordialement invité à revenir.

C'était la réalisation de tout ce qu'il désirait, et sa nature prime-sautière laissa voir une joie d'une telle vivacité, que Mme Bellegarde ne put s'empêcher de dire dès qu'il fut sorti:

—Mon Dieu, comme ce jeune homme doit se trouver isolé ici! As-tu remarqué Marguerite, à quel point sa figure s'est illuminée quand je l'ai prié de revenir? Il est d'ailleurs charmant, ne trouves-tu pas?

—Charmant, répondit laconiquement la jeune fille. Et elle se mit en devoir de refaire un bouquet qui n'en avait pas ablument besoin.

L'admiration de Jean avait été trop manifeste pour qu'elle ne la remarquât pas, ce que sa mère n'avait pu faire, placée qu'elle était de manière à ne pas voir les yeux parlants du jeune homme; malgré elle, ce souvenir l'avait fait rougir, et, comme elle s'en voulait de cette émotion pour si peu de chose, elle cachait sa confusion dans les fleurs.

M. Bellegarde reconduisit son visiteur jusqu'à la grille et lui réitéra ses offres de service et d'hospitalité. Puis, comme le jeune homme dégageait de son bras la bride de son cheval et s'apprêtait à partir:

—Mais au fait, dit-il, vous ne savez pas encore ce que sont nos dimanches de province; c'est un avant-goût du Purgatoire! Si donc vous n'avez rien de mieux à faire, venez demain, et la jeunesse trouvera bien moyen de s'occuper ensemble.

Jean accepta d'enthousiasme, bien entendu, et M. Bellegarde, frappé à son tour de son ardeur, se dit en remontant l'allée:

"Eh bien, voilà un aimable garçon et à qui j'ai fait vraiment plaisir, je crois!"

Ce n'était, du reste, pas à la légère qu'il ouvrait ainsi sa maison à un inconnu; comme il l'avait dit à Jean, on lui avait beaucoup parlé de lui ce même jour et de la façon la plus flatteuse, et ses instincts cordiaux et hospitaliers avaient fait le reste.

Sautant lestement en selle, Jean partit à fond de train; la joie le rendait fou, il aurait voulu faire quelque chose d'extraordinaire, sauter des fossés, des murs, embrasser quelqu'un, et il se sentait pris pour tout le genre humain de cette bienveillance attendrie qu'éprouvent les gens heureux, quand ils sont bons.

Sur la route, il rencontra cinq ou six gamins entre les mains desquels il vida sa bourse, et quand le valet d'écurie vint lui prendre la bride, il lui dit de monter chez lui aussitôt qu'il aurait fini et lui donna, avec une lettre à porter à la poste, un pourboire tellement disproportionné que le brave garçon, tout hors de lui, s'en alla en se touchant le front et en se disant: "Il est un peu pris de là, j'ai peur; mais c'est tout de même un joli monsieur!"

La lettre si rapidement écrite ne contenait que ces mots:

"Marraine, je l'ai retrouvée, elle est mille fois plus adorable encore que je ne pouvais le croire! Venez vite et apportez votre robe de gala pour aller faire la demande!"

Au moment où Jean se laissait tomber dans le mieux rembourré de ses fauteuils, pour se remémorer cette heureuse suite d'événements, il aperçut sur sa table une carte de visite qui portait le nom de M. Desprez et quelques mots écrits au crayon.

"Je regrette d'autant plus de ne pas trouver M. d'Arcy, disait la carte, que j'étais chargé par Mme Desprez de lui transmettre une invitation à passer la soirée de demain à la maison et que j'aurais pu, de vive voix, lui mieux expliquer combien ce sera peu de chose et cependant combien nous serions heureux de le voir parmi nous!"

Jean se hâta de répondre quelques mots d'acceptation empressés et il se demanda si la famille Bellegarde ne serait pas là aussi et si décidément sa bonne étoile ne le prenait pas par la main pour le conduire à son but.

Puis, il se rappela sa visite gourmée chez Mme Desprez, sa conversation banale;

LOUIS MULLIGAN

DÉCORATION D'INTÉRIEUR,
TISSUS ORIENTAUX — ESTAMPES JAPONAISES
POTERIES — OBJETS D'ART

340, Rue Dorchester Ouest, Angle l'Avenue Union

et les doutes survenus depuis dans son esprit sur l'opportunité de sa conduite lui revinrent plus vifs.

Enfin, se dit-il en manière de conclusion, je verrai ce qu'il faut faire demain, et si les allures de tous ces gens me prouvent que j'ai agi comme un étourneau, je mettrai tout en œuvre pour le faire oublier et me le faire pardonner.

Mme Desprez avait hésité un instant avant d'adresser son invitation à Jean; elle craignait des manifestations peu aimables de la part de ses filles et de ses neveux.

Elle leur en parla discrètement, en leur expliquant son désir d'offrir au jeune étranger cette distraction.

Ils s'exclamèrent d'abord avec vivacité, convenant entre eux que personne ne s'occuperait de Jean... Mais, peu à peu, leur gaieté et leur bonne grâce naturelles reprirent le dessus et ils décidèrent que, bien au contraire, ils se montreraient si aimables et si spirituels qu'ils feraient en masse la conquête du jeune Parisien et que ce serait là toute leur vengeance.

—Une vengeance à la Corneille, dit en riant un des jeunes gens, punissant un outrage par un bienfait!

VII

Le lendemain, à une heure, sous un soleil radieux, et cette fois officiellement, Jean partit pour la Tourelle.

Le même enchantement que la veille dorait tout à ses yeux. Les gens endimanchés qui le croisaient, arrivant de tous les côtés pour les vêpres, recevaient en échange du bonjour amical que les paysans ont conservé la cordiale habitude d'adresser même aux étrangers, un salut et un sourire rayonnants de jeunesse et d'entrain.

L'après-midi se passa gaiement, entre les parties de croquet, de boule et le canotage dans un bateau minuscule, sur la petite rivière dont Jean avait vu, deux jours auparavant, l'entrée dans le parc. Elle sillonnait les pelouses, alimentait un large étang et sortait en formant une cascade abondante.

Le jeune Raymond Bellegarde était là et Jean n'eut pas de peine à reconnaître son visage ouvert, mais orné de toute la laideur de l'âge ingrat. Sa figure avait ce teint inégal des jeunes travailleurs, et on voyait poindre sur chaque joue une ombre de barbe soigneusement entretenue, mais encore malingre, malgré tout ce que son propriétaire faisait pour elle; l'ensemble ne se sauvait que par des yeux superbes qui rappelaient ceux de sa sœur, avec plus de décision, et l'air de cordialité qui frappait tout d'abord chez son père.

Si Jean l'avait reconnu, lui cherchait visiblement à se rappeler où il avait pu entrevoir la figure du jeune architecte et il fronçait ses sourcils en le fixant avec un air d'application qui n'était pas sans inquiéter Jean, car ce n'était pas à lui qu'il réservait le rôle de découvrir son roman à la famille Bellegarde.

Après avoir mis en péril, plus de cent fois, par leur égale inexpérience, les jours de leur jolie passagère, les deux jeunes gens finirent par arrêter le bateau au bord d'un pré, qui était un petit verger compris dans le parc.

Là, ils cueillirent les plus belles cerises que Jean se rappelât avoir jamais vues de sa vie, et quand Mlle Bellegarde lui offrit gentiment un bouquet de celles qu'elle avait pu atteindre, il lui sembla que rien ne manquait plus à sa félicité.

Assis dans l'herbe épaisse, auprès de la jeune fille, il retrouvait dans sa mémoire ce passage charmant du journal d'André-Marie Ampère, où il raconte précisément un épisode semblable. C'est le moment où il va avec Julie Caron et sa sœur Elise cueillir des cerises dans le verger de leur mère: "Julie me donna deux charmants coups de poing", ajoute Ampère, avec son adorable naïveté, et il fait de ce moment de bonheur une peinture charmante.

Tout était presque semblable pour Jean; à la rigueur. Raymond pouvait remplacer Elise, et jusqu'aux "cheveux d'or" de l'héroïne, l'analogie était complète.

Il souhaita dans son cœur que son idylle, arrivée au même point, finît moins tristement, et il fut tout près de demander à la jeune fille si elle ne connaissait pas ce journal si touchant et de lui rappeler cet épisode... Mais l'allusion était par trop directe et il se remit à parler d'autres choses.

Vers cinq heures, comme Jean demandait son cheval, Mme Bellegarde s'excusa de ne pouvoir le retenir plus longtemps.

—Mais nous dînons chez nos amis Desprez, lui dit-elle, et de pauvres campagnards comme nous sont forcés de se mettre en route de bonne heure quand ils vont en ville.

C'était bien ce que Jean espérait; il expliqua qu'il aurait le plaisir de retrouver ses hôtes le soir et, après les plus chaleureux remerciements, il quitta la Tourelle toujours plus épris.

VIII

A neuf heures, revêtu d'un habit neuf, tout à fait à la mode cette fois, il fit son entrée dans le salon du percepteur.

Evidemment il ne s'agissait, comme on le lui avait dit, que d'une soirée intime. On avait simplement poussé les meubles contre les murs pour avoir plus de place, et avec cinq ou six lampes, quelques bougies, et des fleurs un peu partout, c'étaient tous les frais qu'on avait faits!

Après avoir salué Mme Desprez, Jean fit la connaissance du docteur, qui lui plut infiniment par la simplicité distinguée de ses manières. Sa petite femme, soutenue par sa présence, se montra naturelle et toute gentille, ne gardant de sa timidité que juste ce qu'il fallait pour rappeler la grâce d'une biche effarouchée.

Déjà préparé à reconnaître son erreur, Jean convint honnêtement vis-à-vis de lui-même qu'il s'était montré absurde, et, tout désolé à l'idée que quelqu'un pouvait lui en garder rancune, ou, chose plus grave encore, le dénoncer à M. Bellegarde, il ne songea plus qu'à effacer cette première impression. On l'y aida d'ailleurs, et chacun montra la magnanimité cornélienne dont on était convenu.

Le résultat de ces divers efforts fut une gaieté générale, qui rendit charmante cette soirée presque de famille; on organisa les charades les plus amusantes, où tous les jeunes gens rivalisèrent de folies spirituelles, puis on roula le grand tapis avec une dextérité qui prouvait l'habitude qu'on avait de son maniement, quelqu'un se mit au piano, et on put jouir du plaisir par excellence: quelques tours de valse!

Marguerite, au milieu de ce joli groupe de jeunes filles, ressortait avec une grâce et une beauté si particulières qu'elle ne leur nuisait même plus.

Elle était, pensait Jean, comme ces déesses de l'antiquité, qui réunissaient autour d'elles les nymphes les plus charmantes, et qui, au milieu de ce gracieux essaim, paraissaient encore tellement belles entre les plus belles qu'elles étaient ainsi deux fois reines!

Cette déesse, malgré sa grandeur, était de la plus aimable simplicité, comme Jean l'avait déjà éprouvé, et leur intimité s'augmenta de toutes les faciles occasions que donnent les réunions sans cérémonie.

Sanatorium Saint-Sébastien

Chiropratique — Osthéopathie — Kinesithérapie — Massage Suédois

Aliénation mentale — Epilepsie — Dépression nerveuse — Paralysie générale — Neurasthénie — La Paralysie, le Rhumatisme et le Rein —Les Maladies Vénériennes — Electricité Médicale — Rayons X—etc.

Traitement des Maladies des Enfants et toutes Difformations des Os.

Attention toute spéciale aux Maladies des Femmes

Médecin compétent en charge de l'Institut.

49 AVENUE PIEDMOND, Côte des Neiges

TELEPHONE UPTOWN 8900

Demandez notre pamphlet sur les maladies que nous traitons

Les tramways Guy — Côte des Neiges et Cartierville conduisent au Sanatorium

D'ailleurs, le désir de plaire du jeune homme et ses efforts pour faire oublier son fâcheux début ne furent perdus pour personne; tout le monde en apprécia la sincérité, et il avait cinquante conquêtes quand on se sépara, à minuit.

A ce moment, tandis que Jean aidait Mme Bellegarde à mettre son manteau:

—Je sais où je vous ai vu, s'écria tout à coup son fils d'une voix éclatante. Vous êtes le voyageur qui avez rendu l'ombrelle de Marguerite à tante Marie et vous avez été charmant pour elle, elle nous l'a écrit!...

—C'est vrai, répondit Jean un peu confus; du moins quant à l'ombrelle, ajouta-t-il en riant.

Et comme M. Bellegarde, tout étonné, le regardait comme pour lui demander la raison de son silence, à propos de cet incident:

—Si vous voulez me permettre de faire quelques pas avec vous, monsieur, lui dit-il, puisque vous ne rejoignez votre voiture qu'à l'hôtel, je vous parlerai de cela.

Et il en parla, en effet; il raconta, avec une simplicité et une ardeur qui amusaient et émotionnaient tour à tour M. Bellegarde, l'impression profonde que lui avait faite sa fille durant son passage à B..., la persistance de ce sentiment une fois son retour à Paris, le refus qui s'en était suivi d'épouser la jeune fille qu'on lui destinait, et enfin sa décision de revenir dans le pays. Il raconta ses recherches, sa joie en revoyant la jeune fille, son amour toujours croissant et son désir enfin de l'obtenir pour femme.

—Je ne voulais vous dire tout cela, monsieur, que quand vous m'auriez connu un peu plus, ajouta-t-il, mais, après la demi-révélation de monsieur Raymond, il me semblerait déloyal de ne pas vous avertir.

"J'ai vingt-cinq ans, une fortune personnelle qui se doublera plus tard, et une position que je pense améliorer chaque jour; j'aime mademoiselle votre fille de toute l'ardeur de mon cœur, et quoiqu'on prétende aujourd'hui que c'est chose inutile en ménage, il me semble à moi qu'il ne doit rien avoir de si doux.

"Ne me dites pas si mademoiselle Bellegarde a, oui ou non, de la fortune, puisque, grâce à Dieu, ce que je possède me suffira à lui faire une vie aussi douce que je la rêve pour elle; enfin, permettez-moi demain de vous présenter ma marraine qui m'a servi de mère, et qui arrive à mon appel; puis surtout, monsieur, ne me dites pas de ne plus revenir chez vous, car c'est une chose que je ne pourrais supporter!

Et, saluant profondément, le jeune homme se sauva sans attendre un mot de réponse.

. . . . . .

Trois semaines après, il n'était bruit dans la ville que des fiançailles de M. d'Arcy et de Mlle Bellegarde, et les plus malins prétendaient qu'ils l'avaient toujours pressenti.

Comme il arrive ordinairement, ceux qui auraient pu en dire le plus long là-dessus, soit le bon curé, que la similitude des fameuses silhouettes et de Marguerite n'était pas sans avoir frappé, soit le petit berger, qui n'avait pas averti M. Bellegarde, mais qui avait prudemment suivi Jean dans sa ronde les deux jours où il se croyait si bien caché, ainsi qu'il le lui avoua plus tard, furent les seuls à se taire.

Avec l'exagération propre à son caractère fougueux, Jean s'était pris de passion pour la vie tranquille de cette petite ville qu'il avait d'abord raillée, et il déplorait maintenant, passant d'un extrême à l'autre, d'être forcé d'emmener sa jeune femme dans ce tourbillon de Paris.

—Heureusement, dit-il à sa marraine, vous serez là pour nous protéger l'hiver, et l'été nous nous envolerons le plus tôt possible.

Plusieurs fois, il avait été forcé de quitter B..., et sa jolie fiancée.

Permettez q'une femme soulage vos souffrances. Je veux que vous m'écriviez, afin de pouvoir vous parler de ma méthode simple de traitement à l'essai pour dix jours gratis, franc de port, et vous mettre en relation avec des femmes du Canada, qui seront heureuses de vous dire ce que ma méthode a fait pour elles.

UN MESSAGE AUX FEMMES

Si vous souffrez de faiblesse fatigue, mal de dos, ou douleurs de déplacements de la vessie, constipation, conditions catarrhales, points dans les côtés, régulièrement ou irrégulièrement, gonflement sensation de chute ou de dérangement des organes intérieurs, nervosité désir de pleurer, palpitation, excès de chaleur, cercles noirs en-dessous des yeux, ou manque d'intérêt dans la vie, écrivez-moi aujourd'hui pour traitement d'essai gratuit. Adressez:

MRS. M. SUMMERS
BOX 99 WINDSOR, ONT.

Le facteur qui fait le service de la Tourelle était alors épuisé de fatigue, et le chef de gare parlait d'établir un service spécial de cammionnage pour le surcroît de paquets qui arrivait de Paris!

Enfin, le premier août, par un soleil éblouissant, dans la vieille église elle-même, le jeune couple fut uni. Le curé, par un discours plein d'élévation et de cœur, d'où il ne crut pas devoir bannir l'esprit, émut toute l'assistance, et, debout dans la lueur éclatante des vitraux, Jean et la jeune fille étaient tous les deux si charmants et si sympathiques que, par extraordinaire, la foule entière s'accorda à dire qu'on n'avait jamais vu un mariage et des mariés ressemblant à ceux-là.

Après un superbe déjeuner servi sous les grands arbres du parc, les deux époux disparurent à l'anglaise, et une heure après ils étaient à la gare.

Malgré la discrétion des intéressés, le romanesque début de cette histoire s'était répandu dans le pays, et quand le train qui devait les conduire à Paris s'arrêta et qu'un employé cria à haute voix:

—B...! cinq minutes d'arrêt!... — les regards de tous ceux qui étaient là se tournèrent vers les jeunes gens, comme pour leur dire: "Entendez-vous?"

Oui, ils entendaient! Et Jean, pressant doucement la main de sa jeune femme, lui disait en l'installant dans un coupé:

—Qui donc a osé dire que sur la terre toutes les minutes ont la même valeur? Il en est que rien ne peut estimer, car elles renferment le bonheur de toute une vie, et celles que j'ai passées ici il y a deux mois sont de celles-là.

JEANNE SCHULTZ.

FIN

Dans le prochain numéro: "Un Baiser au Clair de Lune" (au complet) par Guy de Chantepleure et "Le Maître de Forges" (1ère partie) de Georges Ohnet.

LA REVUE MODERNE
publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée 120-Est, rue S.-Catherine.
Adresse postale: Casier 35, Station N. Montréal. Téléphone: Est 1418.

LE FLEURISTE "MODERNE" *Rien n'est plus approprié que des fleurs.*

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Ed Jernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

Maison FILIATRAULT
(48 ANS D'EXISTENCE)
Spécialiste, Importateur direct et Marchand exclusif.
TAPIS - LINOLEUMS - RIDEAUX
429 BLVD ST-LAURENT
Tél. Est 635 MONTREAL

Profitez de la baisse des monnaies étrangères!

ACHETEZ DES OBLIGATIONS DE GOUVERNEMENTS ET DE VILLES D'EUROPE

Vous ferez ainsi un placement de tout repos, avec non pas la perspective mais l'assurance **de doubler votre argent.**

En participant aux tirages des obligations à primes, vous avez, chaque fois, la chance de gagner un gros lot de 1,000,000 de francs ($200,000) ou d'autres lots dont la valeur va en diminuant.

5%	"CREDIT NATIONAL FRANCAIS"	5%	1919-1920
5%	"VILLE DE PARIS"	5%	1919
6½%	"CREDIT FONCIER DE FRANCE"	6½%	1921

Ces obligations sont garanties par le Gouvernement Français.

NOUS SOMMES EN MESURE DE POUVOIR VENDRE CES OBLIGATIONS A DES PRIX QUI DÉFIENT TOUTE CONCURRENCE SUR LE MARCHÉ CANADIEN.

FORME A NOUS VENDONS AUSSI, LES TITRES LIVRABLES SUR RECEPTION DU MONTANT D'ACHAT.

FORME B Un escompte de 2% EST ALLOUÉ SUR LE PRIX D'ACHAT, PAYABLE D'AVANCE; les titres seront livrés dès que la Compagnie les aura reçus de son correspondant à Paris, ceci représente un délai de 60 jours environ.

FORME C A TERMES AVEC INTÉRÊT A 7% sur la balance non payée. $10.00 comptant et $10.00 par mois vous donnent droit aux tirages dès votre premier versement.

Nous vendons aussi de la **Rente Française** de différentes émissions et des obligations de chemins de fer garanties par l'Etat Français.

NOUS AVONS TOUTES LES OBLIGATIONS CANADIENNES SUR LE MARCHÉ

Nous pouvons vous fournir sur demande des obligations Belges, Allemandes, Italiennes, Grecques, Polonaises, Egyptiennes, et Autrichiennes.

Monnaies étrangères cotées, vendues, échangées. **Demandez nos diverses cir culaires.**

La plus grande attention est consacrée aussi bien aux petits qu'aux gros clients.

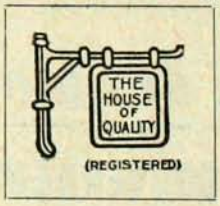
Un département spécial nous permet de vérifier les listes de numéros gagnants, et nous sommes ordinairement les premiers à avertir nos clients lorsque le hasard leur apporte la fortune.

La "PRUDENTIAL FINANCIAL SOCIETY"

Incorporée en 1907 par un acte du Parlement du Canada.

Téléphone Est: 893. **162 RUE SAINT-DENIS, - - MONTRÉAL.**

Nous conseillons à nos clients de ne pas revendre une obligation à primes avant de s'être bien assuré que son numéro n'est pas encore sorti.



— CHEZ —

Fairweathers
Limited

Exposition Préliminaire des Nouvelles Modes du Printemps

COSTUMES MANTEAUX ROBES JUPES ET CHAPEAUX

Ceci vous donne l'avantage de faire votre choix à bonne heure — Modèles exclusifs — Grande variété — Styles distingués.

Etant donné l'excellence de ces marchandises Fairweather, les prix en sont très raisonnables.

Vous êtes invités à venir passer en revue
Ces Nouvelles Modes du Printemps

Fairweathers Limited

Rue Ste-Catherine près Peel

Toronto Montréal Winnipeg

L'ENTRE-NOUS

L'une des ferventes amies de notre revue, Madame Mangin-Charton, la dévouée fondatrice de la Croix de Gloire, fait connaître dans les termes émus que voici, une œuvre que toutes nos voyageuses devraient favoriser de leur visite, lorsqu'elles passeront par le merveilleux Paris:

"A toutes celles qui vont visiter le théâtre où s'est déroulé l'affreux drame de la guerre, et où l'on voit des cathédrales mutilées, des maisons détruites, mais pas abandonnées, des arbres amputés, des terrains bouleversés mais qui commencent à refleurir et à produire grâce au courage et à l'amour du sol du paysan français, nous demandons de faire une visite à un autre lieu de pélerinage, où l'on travaille à la reconstruction et au relèvement moral de la famille française. (1)

"Faites-les travailler Mesdames, les petites veuves de France. Une visite à leur atelier vous réconfortera le cœur! Vous y verrez des veuves d'officiers supérieurs travaillant aux côtés de veuves de simples soldats: toutes blessées pareillement au cœur, toutes courageuses, et n'ayant qu'un but, le relèvement de la France."

Nos voyageuses pour Paris ne peuvent oublier cet appel éloquent, et elles voudront s'arrêter à cette œuvre dirigée par une femme d'un patriotisme éprouvé, qui pendant toute la guerre n'a cessé de s'intéresser aux tristesses des pays dévastés, et des foules de refugiés. Nous avons trouvé le nom de la Comtesse de Ribes dans bien des listes de direction et de patronage d'œuvres, toutes plus belles les unes que les autres, aussi éprouvons-nous pour cette noble Française un sentiment d'admiration respectueuse. Nous savons également que le grand historien napoléonien, M. Frédéric Masson, figure en tête de la direction de l'œuvre du Faubourg Saint-Honoré, et ceci nous fait redoubler encore de sympathie pour une institution si bien conduite, et si haut protégée.

Encourager une telle œuvre, serait un geste de douceur et de bonté envers ces victimes de la guerre, femmes et enfants, qui méritent, comme les soldats, notre sympathie affectueuse et notre admiration absolue. Et le voyage sera plus beau, plus aimable si l'on jette le long de son chemin quelque peu de son cœur et de sa gratitude. Car la femme de France a souffert, ne l'oublions pas. Elle a souffert pour les femmes de l'Humanité tout entière, et, devant elle, nous devons courber le front et dire: merci!

(1) "L'ouvroir des veuves et orphelines de la guerre fondé et dirigé par Madame la Comtesse de Ribes, est ouvert pour la vente le lundi, mercredi, vendredi de 2 heures à 6 heures au siège de l'œuvre, 104 rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris".

L. CHARTON.

Saviez-vous, mes chères lectrices, vous qui n'irez pas à Paris et ne pourrez passer par les ateliers de l'œuvre de la Comtesse de Ribes, qu'il existe chez nous, parmi les nôtres, une œuvre exquise qui se développe radieusement, sous l'impulsion d'une femme de lettres qui se nomme "Ninon", et écrit dans le Courrier des Agriculteurs, *des articles pleins de vigueur et marqués au coin de la plus belle volonté: celle qui produit des œuvres.*

Or, "Ninon" s'est inquiétée de toutes ces femmes qui souffrent et ne peuvent travailler en dehors de leurs maisons. Elle a fondé à leur intention le Cercle des Abeilles, ruche immense qui travaille, travaille. L'an dernier, les Abeilles ont organisé une vente-exposition. Il faut espérer qu'elles recommenceront cette année encore. On y trouvait des choses charmantes: tricots, broderies, lingeries fines et tous les menus travaux si gracieux de la femme. Seulement l'œuvre des Abeilles était encore insuffisamment connue; elle devrait l'être davantage désormais. Il faudra que toutes celles qui ont le souci d'apporter à leurs sœurs moins fortunées qu'elles-mêmes, l'aide légère d'une attention aillent vers ces travailleuses, admirent leur œuvre, l'encouragent et la soutiennent. La soutenir? Pourquoi pas? Un comité de femmes du monde, riches et influentes, ne pourrait-il se constituer autour de cette cohorte de vaillantes et la protéger? Une œuvre de fraternité qui se rapprocherait de celle de Paris, dirigée par les plus grandes personnalités de la noblesse et des lettres françaises, ne pourrait-elle tenter celles d'entre-nous, dont la vie est vide d'intérêts généreux, et qui, en dehors de leur bien-être, n'ont jamais pensé à meubler leur vie d'un charme nouveau et captivant. Elles se passionneraient vite pour ce bienfait charmant d'aider la petite sœur qui a besoin de leur concours et qui leur prête en retour son talent et son labeur. Ce ne serait pas une œuvre de charité entendons-nous bien, mais un échange, tout simplement. Le travail est toujours un don, même quand il est payé. Les Abeilles travailleraient, et les grandes dames veilleraient sur la ruche et la patronneraient.

Pourquoi pas?

Puisse l'œuvre de "Ninon", si belle et si charmante progresser, afin d'apporter à plus de foyers des sourires. Je voudrais des fleurs autour de toutes les Ruches afin que nos Abeilles puissent y butiner la vie plus belle et plus douce...

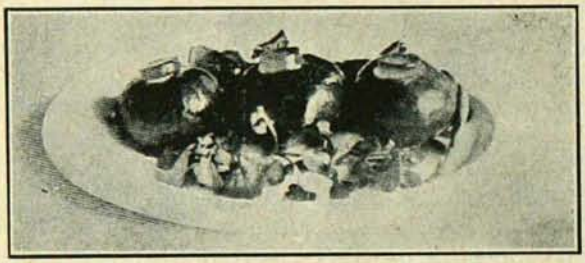
MADELEINE.

LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

Sœur Marthe remercie toutes les compagnes aimables qui lui ont gentiment souhaité bon accueil, et munie d'un courage plus grand, elle va travailler avec ardeur à donner à ces pages de Choses Féminines, un nouvel intérêt et un charme plus profond.

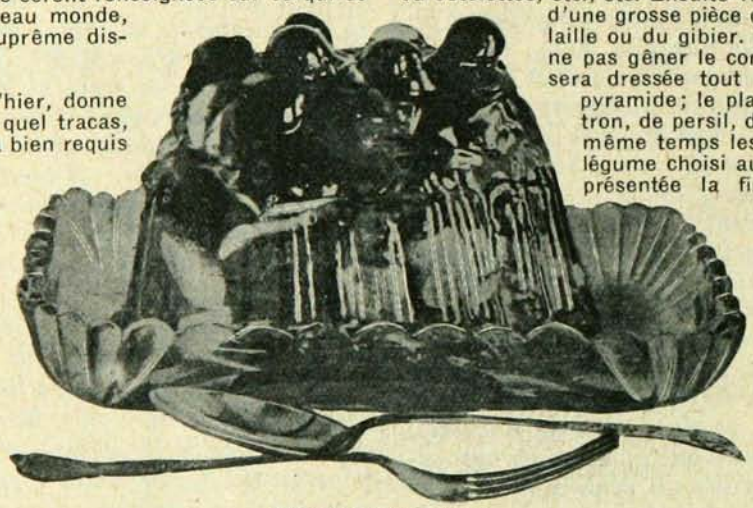
Seulement, il faudra quelquefois m'aider, soit en m'indiquant une question à traiter, soit en m'apportant une recette, un conseil, une idée. Rien n'est utile comme de connaître la pensée de ceux qui nous lisent ainsi que leur goût. Cela permet alors de leur apporter justement la note qu'elles désirent ou le détail qu'elles souhaitent. Ce mois-ci, nous ajoutons à nos pages de février qui nous ont valu ces félicitations dont je vous remercie toutes, des pages de modes, choisies, non dans les catalogues ordinaires, mais triées soigneusement dans les plus beaux cahiers de modes de Paris. Nous savons toutes que Paris est le foyer essentiel du bon goût et de l'élégance dans tous ses domaines. C'est donc vers ses artistes que nous devons nous tourner chaque fois que nous avons besoin d'éclairer ou d'affiner notre goût personnel. Les modèles présentés aujourd'hui par nos pages de modes comportent des costumes et des robes printanniers, de la plus nette élégance et de la plus grande simplicité. En les consultant, nos lectrices seront renseignées sur ce qui se porte à Paris, dans le plus beau monde, celui du vrai chic et de la suprême distinction.



Tomates farcies.

* * *

Madame Josette, mariée d'hier, donne son premier dîner sérieux, et quel tracas, mon Dieu, quel tracas! Elle a bien requis les conseils de la vieille bonne de Maman, mais celle-ci s'y entend plus dans l'art de rôtir les perdrix que dans celui de rendre une table élégante, coquette à l'œil, et réjouissante à faire digérer tous les dyspeptiques. Alors Madame Josette décide de laisser Gothon à ses fourneaux, et d'agencer elle-même cette table qui doit faire honneur à son mari, à ses amis et à elle-même, vous y pensez bien. La voilà à l'œuvre.

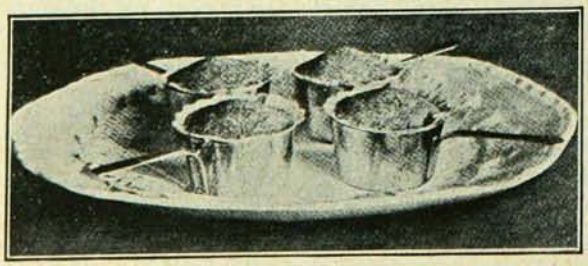


Macédoine de légumes.

Elle choisit la plus belle nappe de son trousseau: en fine toile brodée, enrichie de dentelles de venise et au filet. Une autre en belle toile damassée ferait tout aussi bien, et une autre encore à fils simplement tirés. Josette sait que la première condition, c'est que la nappe soit d'une blancheur immaculée. Au centre, elle étend une fine pièce de broderie et dentelle, sur laquelle se pose ensuite le surtout représenté pour le moment par une pièce, moitié cristal, moitié argent, et où parfument des roses délicates. Puis elle dispose chaque couvert, avec chacun des ustensiles nécessaires à la consommation du dîner. Ainsi du côté fourchettes: celle pour l'entrée, l'autre pour le poisson, les viandes; les couteaux et cuillères également nécessaires occupent donc la droite du couvert. Près d'eux, les verres, soit deux ou trois, suivant les vins qui doivent circuler autour de la table. Généralement pour un dîner un peu consistant, on choisit le service à la russe. Tous les plats, soigneusement dressés doivent circuler autour de la table, et chaque convive se sert lui-même. La bonne ou le garçon ont eu la précaution au préalable, de déposer devant chaque couvert, l'assiette qui doit servir à ce service. Les personnes qui servent verront à ce que les convives ne manquent ni de pain, ni d'eau, ni de vin. Quand tout le monde a fini un service, on enlève et très vivement les assiettes, et on le fait suivre le plus rapidement possible du service suivant. La maîtresse de maison aura l'œil naturellement à ce que tout se passe dans l'ordre le plus parfait, et elle devra, savoir relever d'un coup d'œil discret, les incorrections que la bonne la mieux dressée peut quelquefois commettre. Elle avisera à ce que le service ne soit pas hâté de façon à plonger dans l'embarras celui des convives qui serait en retard, soit parce qu'il aura parlé plus que les autres, soit qu'il mangera plus longtemps. Le menu doit défiler dans l'ordre suivant: Huîtres, s'il y en a, ou pamplemousses; puis hors d'œuvres (olives, radis, œufs farcis, sardines, thon, caviar, choux marinés, etc., etc.) Puis viendra le bouillon ou le potage. Le premier se sert dans de petites tasses à deux anses; le second dans l'assiette à soupe ordinaire. Ensuite le poisson, suivi du premier service de viande; celle-ci très légère: rognons sautés, ou cervelles, ou riz de veau, ou côtelettes, etc., etc. Ensuite vient le service principal, composé d'une grosse pièce qui est le plus souvent de la volaille ou du gibier. Le tout sera dépecé, de façon à ne pas gêner le convive. Si c'est une volaille, elle sera dressée tout autour de la farce montée en pyramide; le plat sera garni de tranches de citron, de persil, de rôties minuscules. On sert en même temps les pommes de terre, et un autre légume choisi au goût. Ce n'est qu'après qu'est présentée la fine laitue blanche, aromatisée d'huile douce et d'un filet de vinaigre. Ensuite le dessert, choisi à sa convenance, le fromage, puis le café. Celui-ci est généralement servi au salon, et on le fait précéder des fruits, un plat superbement dressé et où domine le raisin muscat, tant apprécié des gourmets. Les vins doivent être servis dans l'ordre suivant. S'il ne figure que deux sortes de vin: le blanc et le rouge, on servira le Sauternes jusqu'au service principal de viande, alors qu'apparaîtra le bordeaux. Si le bourgogne doit figurer, c'est immédiatement après, et quant au Champagne, si Madame Josette veut mettre toutes voiles dehors, qu'il soit apporté, bien glacé, et au dessert.

Les petits plats de bonbons, d'olives, de noix salées, disposés avec art entourent le surtout de fleurs.

La manière de placer les convives: Imaginons que la petite Madame Josette a épousé un jeune homme de talent et ambitieux. Il lui fera donc inviter les personnages les plus considérables qui s'agitent dans sa sphère d'action. Alors sa jeune femme mettra à sa droite, le personnage homme, le plus considérable par sa position ou son âge. Elle ne devra pas oublier que certaines situations font prime sur le marché protocolaire, et elle devra placer un jeune ministre ou consul, avant le vieux monsieur qui n'a que la gloire des ans. Seulement, elle placera le vieux monsieur à sa gauche, ou si la gauche revient à un



Pâtés de langue hachée.

personnage officiel, elle aura la délicatesse de ne pas inviter le vieux monsieur, ce même jour que tant de jeunes vedettes. La madame du personnage considérable occupera la droite du mari et celle qui la suit hiérarchiquement, la gauche; ensuite il s'agira de placer tout le monde en suivant cette ligne immuable que la droite constitue la première place, la droite du monsieur placé à la droite de Madame Josette appellera la dame, troisième en titre dans ce dîner, alors que la droite de la dame placée à la droite du maître de maison appelle le monsieur qui vient ensuite, et ainsi de droite à gauche, et sans vous tromper, je vous prie.

Lorsque le garçon ou la bonne, ou même mieux si Josette a déjà un Maître d'hôtel vient annoncer que "Madame est servie" la maîtresse de maison demandera le bras du monsieur qui doit occuper sa droite, tandis que le maître de la maison offrira le sien (le gauche) à la dame qui doit occuper sa droite. Madame qui reçoit aura vu, au préalable, à ce que chaque monsieur offre le bras à la dame qui doit être sa voisine. C'est bien de l'occupation pour Josette mais, du premier coup, elle prend sa place dans la confrérie des maîtresses de maisons averties, et ses dîners seront cités parmi les mieux ordonnés et les plus abondants.

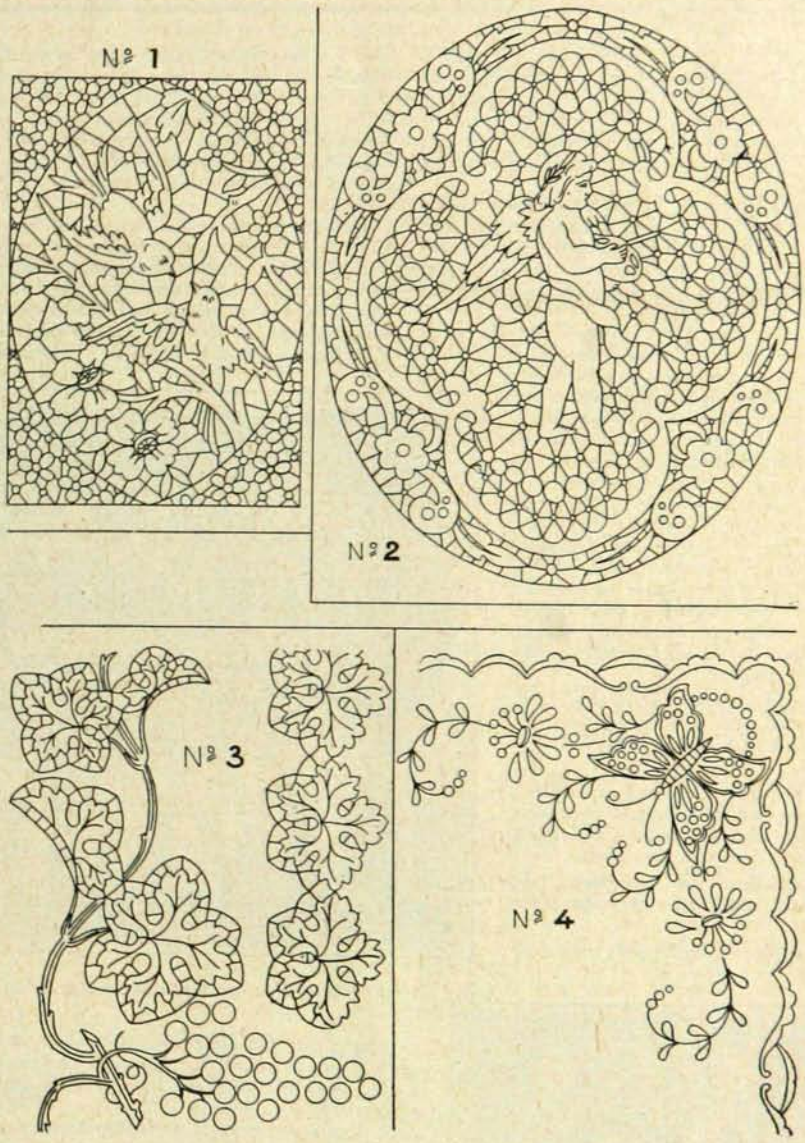
C'est à Josette, qui, l'ai-je dit, a du entrer dans la salle à manger la dernière alors que son mari y était entré le premier, c'est donc à Josette à se lever la première de table, et à sortir au bras de son cavalier de la salle à manger. L'on se dirige vers le salon; Monsieur entraîne bientôt ses amis au fumoir. L'arôme du café qui se distribue au salon se rencontre avec les émanations des purs havanes qui s'échappent de la chambre voisine. Les femmes se sont rapprochées, les hommes entreprennent de grandes dissertations sur le vote féminin, son opportunité, ses risques et ses bienfaits... et l'on jacasse ainsi des heures durant, dans une béatitude heureuse, autour de Madame Josette enfin consacrée maîtresse de maison experte et délicieuse.

Mais il se peut que ce soit une toute humble femme qui ait à recevoir. Alors, elle aura le tact d'ignorer le faste de Josette, et de recevoir tout son monde avec la plus extrême simplicité. Les vins seront supprimés, et remplacés par une bonne tasse de thé, de la limonade ou un verre de ginger ale. Elle n'a pas de bonne, et elle préparera tout d'avance, de façon à ne laisser la table que fort rarement. Elle aura tant de simplicité, de bonne grâce, et de charme discret que l'on se plaira à proclamer ses petits soupers des chefs-d'œuvres.

TOMATES FARCIES

Videz la tomate délicatement, après lui avoir enlevé la petite tranche supérieure que vous mettez soigneusement de côté. Bourrez-la avec la composition suivante: viande hachée, bœuf ou porc frais, revenu dans la poêle, avec un peu de céleri haché fin, sel, poivre au goût, un petit peu de persil rehausse aussi le goût, de l'oignon en menus morceaux, couvrez de chapelure, ajoutez, soit de la sauce bien aromatisée du dernier poulet, ou du dernier gigot; mettez au four quelques instants, recouvrez ensuite de la petite tranche tout d'abord enlevée, plantez au centre une jolie branche de persil vert, et servez sur une fraîche feuille de laitue. Ce plat fort simple, est utilisé comme une entrée du meilleur goût.

Patrons de Broderies et Dentelles de la Revue Moderne



No 1—Dessus de coussin "Les oiseaux" à exécuter en broderie Richelieu. Prix: 25 sous.

No 2—Grand médaillon à exécuter en broderie Richelieu peut s'adapter pour rideau de porte, coussin, tête de fauteuil, etc. Prix: 25 sous.

No 3—Grappe de vigne à exécuter en Richelieu pour Stores, nappe, dessus de buffet. Prix: 25 sous.

No 4—Encadrement riche en broderie anglaise pour chemin de table, napperon, toilette d'oreiller, dessus de bureau, etc. Prix: 25 sous.

MACEDOINE DE LEGUMES

Carottes, 1 cuillerée à dessert de vinaigre, poivre, moutarde préparée, 1 roquille d'huile d'olive, betteraves, sel, 1 œuf, petits pois, navets, pommes de terre, choux-fleur, persil haché.

Prenez les restes de légumes, tant mieux s'ils sont variés. Les pois en conserve peuvent être employés, mais les pois frais sont préférables. Défaites le jaune de l'œuf dans un plat, ajoutez-y graduellement l'huile, le vinaigre, le poivre, le sel et la moutarde, et mélangez-y les légumes jusqu'à consistance. Placez dans un saladier et saupoudrez de persil.

LANGUE HACHEE.

Langue froide, mie de pain, poivre, sel, beurre, persil haché, 2 ou 3 cuillerées de bonne sauce aux tomates.

Hachez les restes de langue froide, ajoutez le ¼ en pesanteur de mie de pain, et sel et poivre au goût. Saupoudrez de persil et mélangez avec la sauce. Beurrez des moules à pâtés, remplissez du mélange, recouvrez de mie de pain et de petits morceaux de beurre, et cuire jusqu'à coloration brune.

LE MACRAME

"Macramé" est un mot arabe qui sert à désigner des franges et des passementeries; par extension, ce terme a été appliqué à certains ouvrages que l'on confectionne au moyen de noeuds et par le tressage des fils; on les appelle aussi quelquefois franges nouées.

Si nous donnons la préférence au terme arabe, c'est que celui-ci a une signification plus générale et que l'on exécute au macramé des bandes, des galons, des grillages, des carrés et des rosaces aussi bien que des franges et des dents.

Le macramé était tombé dans l'oubli et c'est à peine si la tradition en a été conservée dans quelques couvents et chez quelques peuples slaves; c'est cette circonstance qui explique pourquoi il a été considéré comme une invention nouvelle, lors de sa dernière apparition, au siècle dernier. Le macramé est un travail des plus intéressants et des plus variés, car il trouve son application pour l'ornementation et la garniture d'une foule d'objets; de plus, ces ouvrages sont d'une solidité à toute épreuve, ce qui contribue beaucoup à en généraliser l'emploi.

Frange au macramé (fig. 1)—Longueur entière des fils pour le No 5 du Coton perlé D.M.C: 35 1/2 pouces.

Le montage se fait avec des fils pris doubles en commençant avec la nuance la plus foncée pour finir avec la plus claire.

L'exécution de ce dessin de macramé est d'une grande simplicité.

Nous ferons seulement observer que les baguettes travaillées avec des fils doubles se feront alternativement de droite à gauche et de gauche à droite et que, de plus, le fil porte-noeuds double venant de gauche ne sera recouvert que par 3 fils doubles, tandis que le fil double venant de droite sera toujours recouvert de 4 fils doubles.

Frange avec trois rangs de houppes (fig. 2)—Ce genre de frange sera employé de préférence pour l'ornementation des tapis, des rideaux, des canapés; on choisira donc les numéros les plus gros des cotons. Longueur des fils foncés pour le No 1 du Coton perlé D.M.C: 77 1/2 pouces, longueur des fils clairs: 65 pouces.

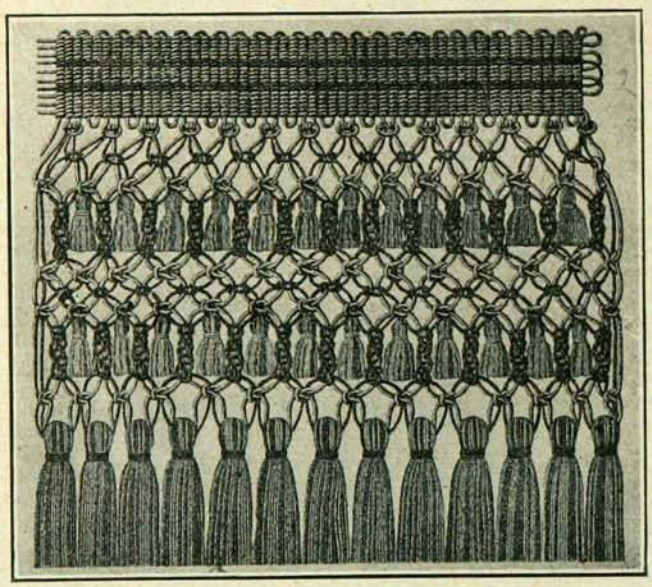


Fig. 2 — Frange avec trois rangs de houppes.

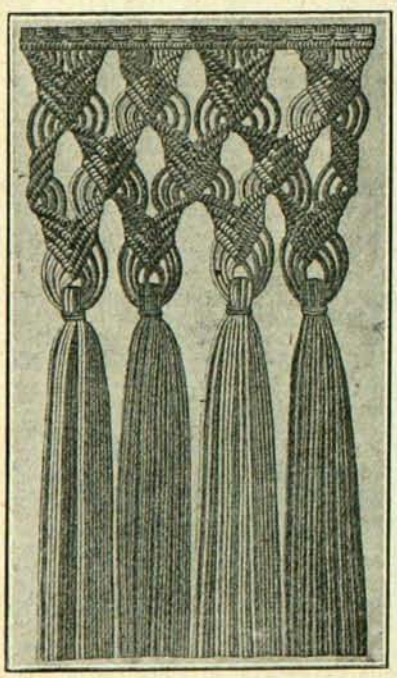


Fig. 1 — Frange au macramé.

Pour le galon du montage compter pour 6 1/4 pouces du galon: 38 3/4 pouces de Coton perlé D.M.C No 1.

Les enlacements et interversions des fils sont des plus simples.

Les petites houppes, entre les noeuds, se font indépendamment de l'ouvrage avec du Mouliné spécial D.M.C No 14 et sont rattachées aux noeuds au moyen du tenon de la houppe.

Frange au macramé avec coin (fig. 3)—Longueur des fils pour le No 15 du Fil à pointer D.M.C: 58 pouces.

Les franges au macramé ne peuvent, vu leur composition, être froncées lorsqu'on veut les mener autour d'un coin, comme on peut le faire avec des dentelles en tulle, au crochet ou en filet. Les noeuds serrés du montage empêchent de tendre suffisamment le fil intérieur pour donner aux franges l'étendue nécessaire à la circonférence extérieure.

On est donc forcé, suivant le dessin, d'augmenter le nombre de fils d'une quantité donnée pour arriver à faire un coin s'aplatissant bien au bord de l'objet que garnit la frange.

Dans le détail de la figure 2 on ajoute 5 fils supplémentaires à la 4me série de noeuds.

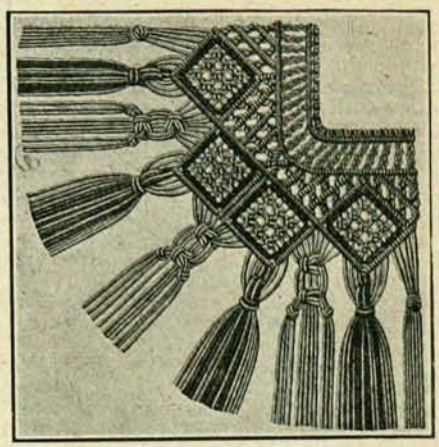


Fig. 3 — Frange au macramé avec coin.

Un groupe de baguettes entrecroisées exige 16 fils, répondant à 4 groupes de petits carrés placés entre les losanges.

Puis, les baguettes étant préparées préalablement, on passe un fil supplémentaire, fil 6, par le noeud double qui raccorde les baguettes au milieu. (Les fils supplémentaires apparaissent dans la gravure dans un ton plus foncé). C'est sur le fil 6 que l'on exécute la baguette se dirigeant à droite et à gauche.

On monte ensuite encore 7 autres fils sur les fils entre lesquels passe le fil supplémentaire. Le fil 7 est monté simple, les fils 8 et 9 sont montés doubles, le fil 10, le fil 11, le fil 12 et le fil 13 sont montés simples, de sorte que les fils 7, 10, 11, 12 et 13 relient les fils porte-noeuds, tandis que les fils 8 et 9 seuls sont montés séparément sur chaque côté.

Les baguettes que forment les noeuds des fils supplémentaires seront serrées de près comme toute autre baguette double. Nous avons écarté à dessein les fils porte-noeuds, afin de bien faire distinguer les fils ajoutés des fils existants.

Dans le point de jonction des baguettes on attache un fil de couleur rouge, très long, avec lequel on fait des noeuds par-dessus les 14 fils qui se trouvent à l'intérieur du losange.

On replie le 7me fil à droite et le 1er fil à gauche, et l'on fait avec le fil de couleur un noeud double sur chacun des deux fils.

Le milieu du losange est garni de 9 noeuds plats; ceux-ci une fois établis, on continue à nouer le fil rouge sur les côtés; une baguette simple en fil blanc sert de bord extérieur au losange.

LA SCIENCE ET LA VIE

La vérité, c'est toute ma force.
Pascal.

On est toujours bien là où on se dévoue.
George Sand.

Une vie oisive est une mort anticipée.
Gœthe.

Fiançailles et Mariage

VOILA, Mademoiselle Colette, où vous a conduit le foxtrot.

Et vous en êtes fière.

Dame! c'est qu'à notre époque, les jeunes filles pimpantes comme vous, et ornées d'une dot, ont quand même à redouter de rester sans épouseur. Pourtant, vous ne m'avez jamais donné d'inquiétudes. Vous avez un petit bout de nez trop futé et spirituel pour demeurer un personnage immobile de tapisserie. Vous êtes vivante, Colette; et de celles qui suscitent les hasards.

Les TOILETTES DE MARIÉES *atteignent une somptuosité sans égale.*

Ce ne sont que soieries mousseuses et fragiles aux chatoyants reflets et dentelles à profusion.

Charmante cette TOILETTE D'HYMENEE *en satin et tulle brodé. La façon est simple mais seyante au possible. Remarquer l'adroit drapé de la tunique.*

C'étaient donc hier vos fiançailles avec l'oiseau rare que vous dénichâtes en fox-trottant. Félicitations, il est charmant, le futur, intelligent, distingué — un garçon d'avenir. Ce qu'il vous fallait. Le salon de votre maman était une serre embaumée de fleurs blanches parmi lesquelles papillonnaient des nuages de tulle.

A l'annulaire de votre menotte gauche fut passée le classique diamant de fiançailles, gage d'un amour inaltérable; je vous le souhaite. Il faut que je vous félicite. Votre robe était un chef-d'œuvre de grâce juvénile; et je comprends la légère griserie qui vous environnait, conduite par les yeux épris du jeune fiancé.

Il pouvait être fier de vous. Vous aviez choisi pour ce jour mémorable une robe de taffetas "rose dragée" d'une simplicité enchanteresse. Le décolleté bateau, les mancherons bouffants, laissaient admirer le pur éclat de votre cou et la parfaite gracilité de vos bras.

Des bouclettes de ruban étaient le seul ornement de cette robe sur laquelle ils mettaient leur note rieuse et enfantine. Vous étiez mieux que jolie, Colette; et le petit bout de votre nez fripon le savait.

Le mariage ne traînera pas; et vous voulez être ce jour-là, pour gravir les marches de la Cathédrale, la mariée exquise vers laquelle se braque l'objectif des photographes de journaux mondains. Vous vous documenterez sur les robes de mariées. Vous savez déjà que la fleur d'oranger ne se porte plus et que le jasmin est trop facilement répété. Vous aurez tôt fait de découvrir, chez les couturiers en vogue, l'enroulement de satin qui, sans vous vieillir un brin, pourra s'accorder avec la fleur hiératique que vous avez choisie entre toutes pour votre symbolique ornement. Des lys. Longue et flexible comme vous l'êtes, avec vos cheveux flous, vos yeux d'agathe pailletée d'or, votre peau de fleur, vos mains de patricienne et vos petits pieds d'infante, vous supportez la hautaine royauté de cette belle fleur. C'est elle qui semblera assujettir l'irréelle transparence du voile de tulle uni qui vous enveloppera toute de son perceptible mystère.

A la taille aussi vous aurez un de ces lys, sur la robe de satin ivoire, un peu courte, mais complétée du manteau de cour qui descend des épaules et se prolonge loin, très loin, j'usqu'au mignon petit couple porteur de cette traîne digne d'une impératrice. Votre neveu et votre nièce, qui ont six et quatre ans, auront l'orgueil de vous servir de page et de demoiselle d'honneur. Je les vois, avec leurs cheveux blonds, leurs yeux éveillés, leur gentille frimousse; habillés l'un et l'autre de velours noir, pour mieux contraster. Ils seront jolis à voir quand, au bruit des grandes orgues, ils vous suivront vers le maître-autel chargé, pour vous célébrer, de roses et de lilas. C'est une mode ancienne, à laquelle on revient avec empressement.

Pour quêter, vous aurez quelques-unes de vos amies, en robes roses ou mauves. Les jeunes femmes de votre famille préféreront les teintes foncées, qui dominent dans les cortèges les plus élégants. Le noir surtout. Je vois d'ici votre maman, qui a de l'allure et un grand charme, dans une robe de satin noir mêlé de tulle, avec un rien de broderie d'argent sur le corsage et un ruban d'argent perdu dans les volutes de tulle. Et votre sœur s'accommode on ne peut mieux d'une robe de taffetas noir mélangée de ruban bleu. Le noir affirme sa supériorité dans toutes les circonstances, et plus encore dans ces célébrations mondaines qui exigent en même temps qu'une rigoureuse élégance, une extrême distinction.

Depuis la démocratisation du costume masculin, on n'a encore rien trouvé de mieux; et chaque fois que nous avons nous-même une hésitation ou un doute, c'est au noir qu'il faut nous adresser, avec plus de certitude. Il y a mille façons de corriger par les détails ce qu'une robe noire peut avoir de trop sévère, à première vue.

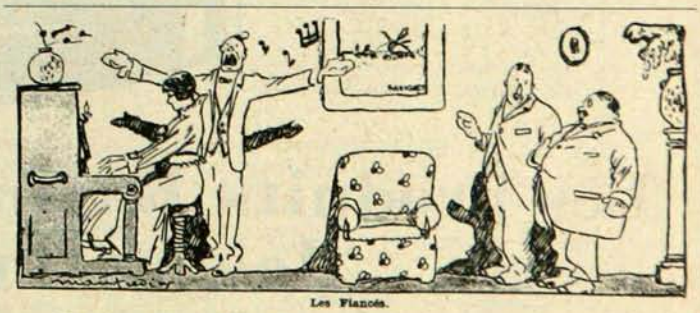
Donc, Colette, il y aura beaucoup de noir dans votre cortège, les messieurs en habit, les dames en panne, en satin, en tulle, en taffetas. Vos demoiselles d'honneur feront exception; mais tout l'éclat sera pour vous qui étincellerez sous vos voiles blancs, telle un joyau.

En vérité, c'est une cérémonie accablante. Au sortir des musiques suaves, émue encore de l'anneau passé à votre doigt, il faut que vous receviez avec toute la gamme de vos sourires, la cohue des complimenteurs. Vous êtes assez mondaine pour vous en acquitter avec aisance et sans trop d'ennui, parce que cela vous flatte, tout ce monde venu là pour vous; et vous triompherez de vous montrer à tous plus belle de la certitude d'être aimée et admirée.

Quand vous serez tous les deux dans l'auto fleurie qui vous emmènera, en un démarrage discret de voiture de luxe, il vous faudra subir les regards des curieux qui vous attendaient avec des sourires de complaisance. Vous serez un peu étourdie, Colette, je le gage, pour recevoir la parole émue qui vous fut déjà tant de fois dite — et qu'il vous dit encore en maudissant la gravité de ce cérémonial qui lui permet tout juste de porter à ses lèvres votre petite main gantée.

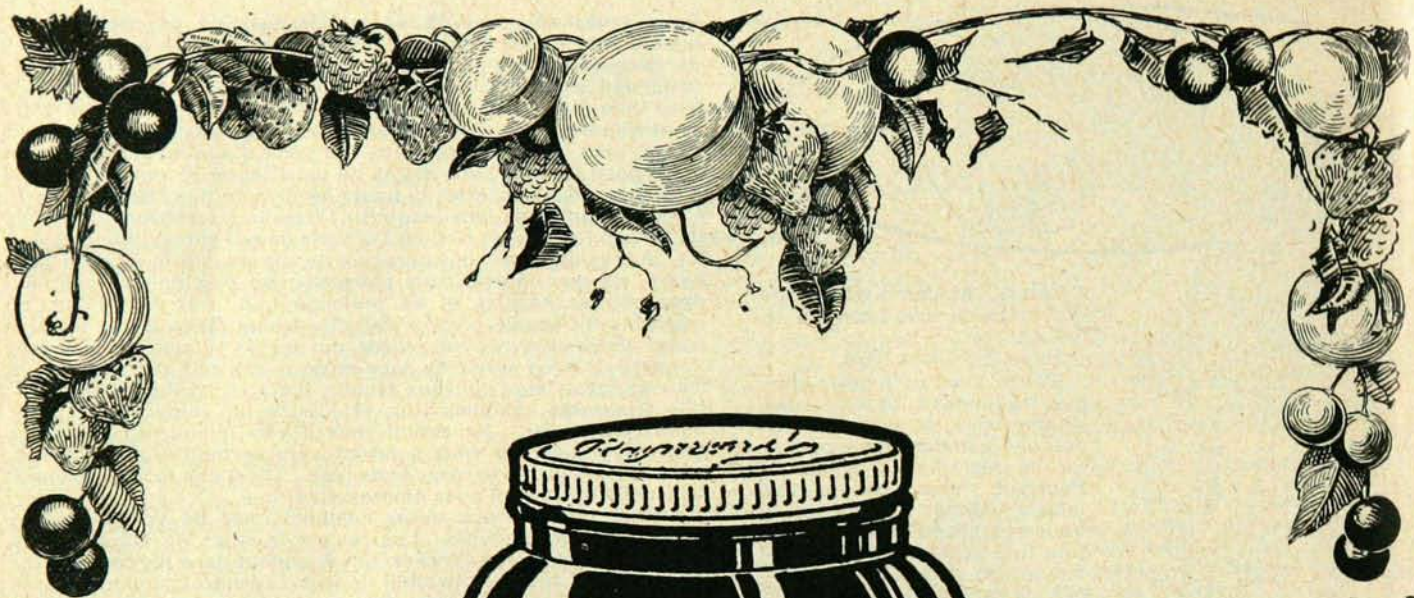
Vous avez repris votre assurance pour le lunch. Mais vous êtes distante comme il sied à une reine qu'on célèbre. Le petit bout de votre nez a beaucoup moins de malice qu'à l'ordinaire.

BLEUSE.

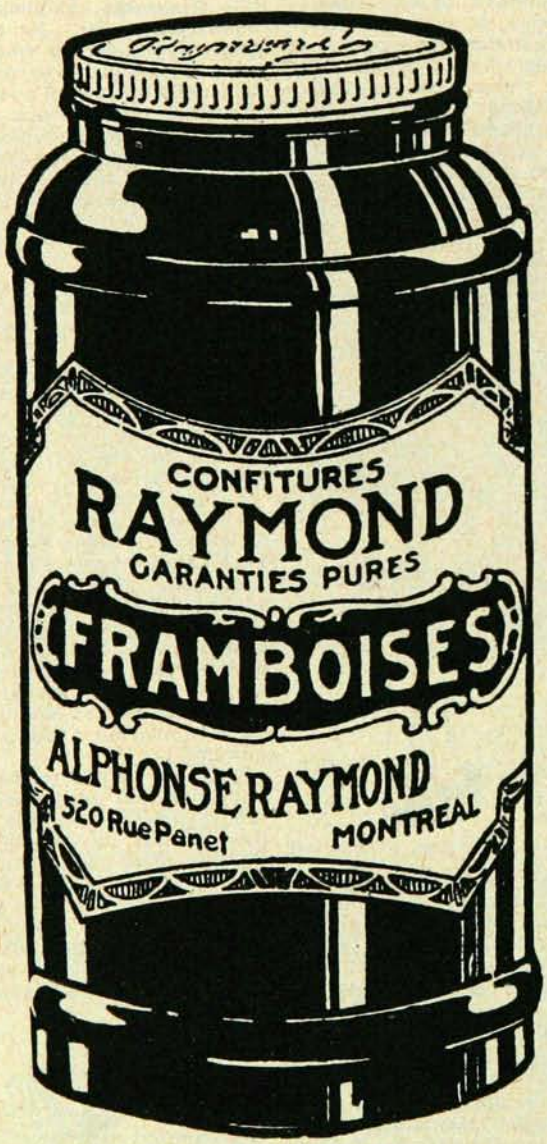


Les Fiancés.

—Ça manque un peu d'ensemble.
—Laissez donc! quand ils seront mariés il se mettront peut-être d'accord!...



Nos produits ont une réputation établie et reconnue.



Contribuez au progrès de Montreal en achetant des produits RAYMOND

Les produits Raymond sont appréciés des connaisseurs.

COURRIER DE MADELEINE

EXCELSIOR—Tant mieux si je puis vous faire quelque bien, et l'assurance que vous m'en donnez m'est vraiment bien douce. Le "Fémina" agrandi vous a plu, et rien ne sera épargné pour le rendre de plus en plus attrayant et intéressant.

CELLE QUI VOUS ADMIRE—Celle aussi qui sait traduire son affection par des mots très doux et très fervents. Je vous remercie pour toute la tendresse que vous jetez en ma vie, et je veux vous garder mienne, toujours. Les yeux noirs dénotent de l'intelligence et de l'ardeur. Quelle bêtise de les taxer de méchanceté et de rudesse. Ceux-là qui parlent ainsi, ne vous connaissent pas évidemment!

FERNANDE LA PAYSANNE—Quelle admirable amie vous êtes, et combien j'apprécie votre agissante sympathie. Comment aimez-vous votre nouvelle carrière? Votre journal malheureusement m'arrive imparfaitement. Voudriez-vous le faire envoyer à mon adresse personnelle: 710 Saint-Hubert.

RACHEL D.—Je suis ravie de faire la connaissance d'une petite cousine si vaillante et si aimable. Je voudrais diriger vers votre maison toutes celles que la carrière de "nurse" attire, et qui ne peuvent se placer dans nos hôpitaux. Aussi, si de jeunes amies me consultent à cet égard, je leur dirai quelle sécurité et quels bienfaits offre votre splendide institution. Je vous ai sûrement vue toute petite, car lorsque fillette, j'ai connu votre mère,elle promenait déjà de beaux enfants. Ecrivez-moi souvent et longuement, et vos billets m'intéresseront toujours.

DENISE.—Mais oui, cela suffit amplement pour se faire aimer. Votre surdité est certainement nuisible, mais elle ne constitue pas une tare irréparable. Vous pourrez d'ailleurs y remédier, le plus tard possible, par le port d'un appareil très adopté. Cette infirmité peut et doit être masquée le plus longtemps possible, mais elle ne constitue sûrement pas un inconvénient aussi grave que la perte de la vue et du parler. Vos autres qualités tant physiques que morales, vous vaudront d'être aimée.

Votre éducation vous donne le droit d'avoir tous les goûts. Seulement gardez-vous bien de moins aimer et de moins respecter ceux qui vous ont préparé une vie supérieure à la leur. C'est alors que vous marquerez une infériorité, la plus triste de toutes... Mais je vous en juge parfaitement incapable.

FRANCELINE—Le "pour nous deux" m'a plu. Je vous pardonne ce "verbiage" spirituel et charmant, et je vous engage à y revenir le plus souvent possible. Ainsi tout doucement vous vous acclimatez à votre nouvelle vie. Je souhaite qu'elle vous plaise bientôt, au point de ne plus rêver à changer. Tous les bonheurs sont en soi, voyez-vous; il s'agit simplement de les reconnaître et de les apprécier. Si le comité de lecture approuve, je ferai illustrer, cela mettra de la vie dans ces petites pages si fidèles et si sincères. Vous devez aimer votre nouvelle petite patrie, à cause justement de la résurrection qui s'y est manifestée... Je suis si contente avec vous, vous le sentez bien, n'est-ce pas?

STELLA—Non je ne suis pas désenchantée; au contraire, et de plus en plus je vous apprécie et vous aime. La sincérité est toute la vie, et je déteste la duplicité et la prétention plus que tout au monde. Vous, si simple et si sincère, devez me plaire profondément, et je vous le confesse en toute amitié.

L'OISEAU BLEU—Petit oiseau bleu, que vous êtes charmant...e! Faites ce petit sacrifice généreusement, et qui sait si le bonheur ne vous attend pas là-bas. Le hasard est bon bougre, et peut être votre destinée va-t-elle s'affirmer magnifique, alors que vous serez en train de douter de lui. Espérez, petit oiseau charmant, l'ère des chansons commence à peine.

LIBERTE—Vos vers sont soumis à l'appréciation de Saint-Just, secrétaire de notre comité de lecture en poésie. Je souhaite qu'ils soient acceptés.

R. DE L. L.—Malheureusement notre premier numéro est absolument épuisé. Peut-être un lecteur voudra-t-il se désaisir de son exemplaire à votre avantage. En ce cas, je vous le laisserai savoir. Notre Revue a donné un succès dépassant les plus folles espérances.... Nous n'épargnerons rien pour la rendre de plus en plus attrayante et aimée. Nos lecteurs sont nos amis, ils nous aident, ils favorisent notre succès, et de toutes parts, l'élan est splendide. De ce temps-ci, notre circulation monte, monte. Merci de vous intéresser à notre progrès, de façon si gentille... Ce violon a probablement une grande valeur. Si vous habitez la ville, voulez-vous que nous vous aidions à le faire reconnaître? Si vous vivez à la campagne voudriez-vous nous le confier? Nous n'épargnerons rien pour vous aider à reconnaître l'authenticité de l'instrument, et à en toucher ensuite le prix convenable. Oui, vous devez adresser ces lettres ainsi que vous dites. A votre grè; les deux sont autorisés, tout dépend du bon plaisir de chacune.

LAURA T.—Combien réconfortants sont vos billets si charmants et si sincères! Que la vie semble bonne, soutenue par de telles affections! Merci, et encore merci!

NUAGE ROSE—A la Revue Moderne même, 147 Saint-Denis, à Montréal.

LES NOUVELLES MODES DE PARIS

Les Jolis Costumes de Pâques

Costume de gabardine ou de serge, très simplement orné de poches, ouvert sur un gilet, et garni d'un tissu écossais assorti à la teinte du costume. La jupe est à petits plis sur les cotés. Un grand chapeau de paille complète cette élégante toilette printannière.

Costume de lainage blanc et gris, faisant une disposition de rayures tout à fait réusssie. Très facile à imiter. Ne convient qu'aux jeunes filles ou jeunes femmes très minces. Un petit chapeau, tout rond terminé avec la coquette boucle de coté finit cette toilette fort gentille.

Costume de gabardine marine simplement garni d'un galon de cuir autour de la veste et à la jupe. Le petit chapeau trotteur qui l'accompagne est d'une ravissante simplicité.

VIOLETTE D'ALSACE—Toutes les bonnes choses que vous m'écrivez me font un grand plaisir, et je vous remercie d'illuminer mon travail de tant de chaude sympathie. Les romans vous plaisent, je ferai en sorte qu'ils vous intéressent toujours davantage. Cette toilette ferait un fort joli effet, et elle me paraît d'un bon goût absolu.

PHYLLIS—Adressez à "Ninon", le Bulletin des Agriculteurs, 63 rue Williams à Montréal. Vous pouvez vous procurer le 3ème numéro de la Revue Moderne, en vous adressant à 147 rue Saint-Denis, à Montréal. Le premier est malheureusement épuisé, peut-être le trouverez-vous chez quelques rares libraires. Vous pouvez très bien offrir ces choses. Je reste à votre entière disposition.

GILLETTE—Je vais écrire à Paris, et sitôt que j'aurai reçu le volume demandé, vous en aurez la surprise dans la Revue Moderne, trop heureuse de combler ainsi vos désirs.

LILAS DES CHAMPS.—Merci pour vos félicitations, et je souhaite que nos pages féminines vous plaisent de plus en plus; nous essayerons de les améliorer. Cette fois, j'y ajoute des modes, non de celles que l'on trouve dans les premiers catalogues venus, mais choisies d'après les derniers modèles de Paris. Si vous étudiez l'histoire de la mode seulement, vous y verrez que la toilette a été fréquentes fois plus osée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Vous n'avez qu'à consulter d'anciens livres pour vous en convaincre. Les mœurs d'aujourd'hui ne sont pas parfaites, je l'admets, mais celles de l'antiquité les ont sûrement dépassées souvent en licences. On honorait même le vice le plus laid, à l'égal d'un culte. Cela ne se passait pas je l'admets dans les sociétés chrétiennes, mais chez des peuples néanmoins d'une civilisation raffinée. Chez les nôtres également, les mœurs furent dissolues et terribles. Que ditez-vous d'un roi qui envoyait quérir les plus belles filles de son royaume et les enfermait au Parc au Cerf? Ce roi, s'appelait Louis XV le Bien-Aimé, et se faisait appeler Sa Majesté Chrétienne. Et que d'autres encore qui affichèrent leurs vices et leurs licences, imités en tout par leur entourage. Si nous ne tenons compte que de notre pays, je conviendrai avec vous qu'au point de vue que vous défendez, hier valait sans doute mieux qu'aujourd'hui, mais si nous parlons d'une façon générale, comme je l'ai fait, je crois que les événements me donneront raison. En tout cas j'aime que l'on discute ainsi avec gentillesse et courtoisie, et de cette discussion, il ressort infailliblement de nouvelles clartés.

FLEUR EXILEE.—Un médecin m'affirme que ce n'est pas un empêchement, et que cela ne nuit en rien au résultat en question. Ce qui reste suffit, m'affirme-t-on. J'espère que vous me comprendrez, car il est quelque peu difficile de parler plus clairement.

TOUJOURS FIDELE.—Il n'est jamais trop tard pour donner de son cœur et de son affection à quiconque en a besoin. Aussi, faites! J'espère toujours dans la réalisation du bonheur que je rêve pour vous.

MESANGE BLEUE.—Ainsi le grand bonheur approche, et vous voilà toute préoccupée des détails de la toilette. Oui, ce costume serait bien, mais peut-être un peu chaud pour la saison. Celui de serge blanche en tout cas, pourrait être utilisé avec avantage, et vous ne porteriez l'autre que pour le mariage matinal, et le voyage. Tous les autres détails sont parfaits. N'oubliez pas la robe de mousseline ou de crêpe, ou de soie qui peut aussi être emportée, car à ce temps là de l'année, il fait généralement chaud, dans la partie de pays que vous vous proposez de visiter. Pas de gants blancs pour le voyage, mais de kid ou de suède, assorti au costume, ou gris tout simplement. Je suis ravie que vous aimiez la revue, et je souhaite vous garder toujours notre bonne petite amie.

RAPIDOISE.—L'eau réussit quelquefois mieux que n'importe quoi, pour enlever des taches, essayez-en bien délicatement. Si la recette manque son effet, il sera toujours temps de tenter la gazoline, la benzine, ou même un peu d'ammoniaque. Usez néanmoins de beaucoup de précaution à cause du tissu délicat. "Une Honnête femme" de Henry Bordeaux fut le premier roman publié dans notre revue. Le mois prochain un second roman de Guy de Chantepleure, et bien joli et bien écrit. Vous l'aimerez beaucoup, je le sais, et vous le lirez au complet. Merci de toutes les jolies choses si bien dites.

MARGOT LA ROUSSE.—Il ne faut pas bouder son époque, ni conspuer sa génération, voyez-vous. Les abus et les erreurs sont de tous les temps, et si notre siècle est pire sur certains rapports, il est supérieur sur d'autres. La Revue vous plait encore mieux ainsi, soyez certaine que cette affirmation m'est absolument précieuse, car être agréable à tous reste mon plus cher désir.

UN AMI DES FRANCO AMERICAINS.—Voudrait bien savoir les noms des paroisses canadiennes dans les villes suivantes de l'Etat du Massachusett: Charleston, Everett, Somerville, Revere, Melrose, Malden, Medford, Winchester, Arlington. Nos lecteurs américains nous rendraient un réel service en répondant à l'appel d'un ami.

MME JEANNE D'A. B.—Je sympathise de tout cœur à votre pénible deuil. Vous aviez pourtant bien gagné d'être heureuse. Est-ce donc que la vie ne saurait vous donner quelque répit... Le souvenir des belles années si vite passées, vous sera un réconfort, et vaillante comme vous l'êtes vous saurez donner à votre existence ce but nécessaire à tout être de cœur et d'action. Je ne vous oublie pas, et je vous attendrai souvent ici.

STELLA.—Je glisse ici un simple bonjour, mais tout imprégné de la meilleure tendresse.

NORMANDE.—Je fais écrire immédiatement en France pour avoir ce volume, et soyez certaine que si la réponse est favorable, votre vœu sera promptement comblé.

MARC LAHOR.—J'ai lu votre lettre avec une grande attention, et malgré qu'elle apportât une condamnation, j'ai été ravie de constater avec quelle subtilité et quelle profondeur d'analyse, elle mettait à nu, une situation qui en effet présente des côtés inquiétants. Seulement, j'ai lu l'œuvre en question, et je vous avoue que je ne l'ai pas jugée de la même façon que vous. Il faut d'abord se placer dans la situation exacte où se trouvaient les héros de ce roman, situation tellement spéciale, tellement affolante qu'elle échappe aux lois, et qu'elle ne doit relever que de Dieu seul. Vous me direz alors qu'un romancier est mal venu de la vouloir fixer. Le titre est peut-être osé, mais quant à le traiter de sacrilège, cela paraîtra exagéré. C'est tout au plus une hardiesse littéraire, à laquelle l'esprit religieux ne peut rien reprocher. Cette résurrection ne doit pas être prise dans le même esprit que celui que vous citez. Un homme est mort glorieusement, un enfant naîtra qui le prolongera et voilà la résurrection. Admettons que le titre n'est pas heureux, mais sans avoir aucune qualité pour défendre M. Bordeaux, au point de vue religieux, je sais qu'il est classé parmi les auteurs catholiques les mieux notés. Ce qui ressort surtout de cette œuvre, c'est le sacrifice de la mère, dont toutes les opinions sont émues, et qui arrive à comprendre quel rôle lui échoit auprès de l'enfant de son fils. Je crois que ce serait terriblement osé de juger cette littérature de guerre d'une façon absolue. L'opinion d'un aumônier militaire pourrait peut-être seule nous éclairer véritablement. Quant à nous, nous ne pouvons juger les gens et les choses que nous ignorons. Il faut d'ailleurs être clément à la vie, surtout à la vie qui surgit de tant de ruines, de tant de sang, de tant de douleurs. Vous allez me juger bien molle, et bien précaire, mais je ne puis arriver à me scandaliser de ce livre encore moins à en dénier le mérite, et à en méconnaître la morale. Jésus si doux à celles qui avaient péché, aurait relevé sur son cœur cette petite Marie Ritzen, coupable d'avoir trop aimé son héros qui allait mourir. Ne croyez-vous pas?

MADELEINE.

A NOS ABONNÉS

Nous tenons à remercier chaleureusement nos abonnés, qui, avec un si aimable empressement, nous ont adressé le prix de leur abonnement. A l'heure qu'il est, quelques-uns seulement ont omis de remplir ce léger devoir. Nous savons que c'est le fait d'une simple négligence qu'ils tiendront à réparer rapidement. Rappelons à tous que la date de l'échéance est mentionnée au bas de chaque adresse sur la bande qui enveloppe la revue. Aussi nos abonnés peuvent aisément constater, chaque mois, à quelle date exactement expire leur abonnement.

Nous recevons tous les mois plusieurs plaintes d'abonnés qui n'ont pas encore reçu leur revue, et ces plaintes sont immédiatement adressées à l'administration postale, en même temps qu'un duplicata de la revue est envoyé au plaignant. Ces erreurs ne doivent jamais nous être imputées. Notre service d'expédition est parfaitement organisé et surveillé de trop près pour qu'il s'y glisse des erreurs, et nous espérons obtenir avant longtemps le service postal qui satisfera notre nombreuse clientèle. Nous prions nos abonnés de nous prévenir si, le 17, ils n'ont pas reçu leur numéro du mois.

Nous remercions les abonnés bienveillants qui ont entrepris une campagne de propagande en notre faveur. Jamais nous n'aurions espéré une réponse aussi enthousiaste et aussi complète. Grâce à tous ces dévouements la circulation de notre revue étonnera bientôt nos meilleurs amis. Ceux et celles qui veulent se rallier à ce mouvement, et nous adresser des abonnés nouveaux, auront droit à toute notre gratitude.

L'ADMINISTRATION.

LA SCIENCE DE LA VIE

On songe plus à lire beaucoup qu'à lire utilement. Rollin.

La nécessité ressemble à un gros chien tapageur.

Fuyez-là; elle s'élance à votre poursuite et vous culbute.

Attendez-la de pied ferme, au contraire: elle vous suivra sans mordre. Vilaine compagne de voyage à coup sûr, mais il vaut encore mieux l'avoir à côté de soi que sur les épaules. Gustave Droz.

Avant d'avoir adopté l'INVISIBLE

Une invention merveilleuse

Les rides faciales, le double menton et les rides du cou sont instantanément supprimés par l'application du petit appareil très discret et qui mérite son nom, l'"Invisible". Il ne produit aucune fatigue au patient.

Une démonstration et essai vous seront donnés gratuitement sur demande communiquée par écrit:

Boîte 50, LA REVUE MODERNE, Montréal.

Après application de l'appareil

Chronique Musicale

Nous connaissons tous, de nom, au moins, le célèbre Orchestre de "La Scala" de Milan. Le 27 janvier, à 11 heures du soir, au théâtre Loew, nous avons enfin eu la chance exceptionnelle de l'entendre.

M. Arturo Toscanini qui était au pupitre, est un chef d'orchestre hors-ligne: pas de grands gestes, aucune exagération; il met chaque détail de la partition tellement en valeur, et obtient un ensemble si parfait, qu'en l'écoutant on a parfois l'impression d'entendre des orgues plutôt qu'un orchestre.

Le programme se composait: de trois airs du XVIe siècle, écrits pour luth et arrangés pour orchestre moderne par Ottorino Respigni; de trois charmantes images pour orchestre "Par les rues et par les chemins", "Les parfums de la nuit" et "Le matin d'un jour de fête" de Claude Debussy; d'un poème symphonique "Don Juan", de Strauss; de "Variations sur un thème de Haydn", de Brahms; de "Juventus", poème symphonique écrit par un jeune compositeur italien Victor de Sabata; et de l'immortel Prélude de "Tristan et Yseult" de Wagner. M. Toscanini a fait un prodige de mémoire en conduisant par cœur ce long et difficile programme.

Un fois de plus, nous avons eu à regretter de ne pas posséder une vraie salle de concert, où le son d'un orchestre n'irait pas se perdre dans les décors d'une scène de théâtre.

Est-ce à cause de l'heure tardive que l'assistance s'est montrée aussi peu enthousiaste? Espérons-le, car autrement, ce serait l'indice d'un manque de goût, dont nous ne voudrions pas être obligés d'accuser le public montréalais. Depuis longtemps, nous n'avions pas eu une manifestation d'art aussi complète.

* * *

Le concert du sympathique ténor espagnol Hipolito Lazaro, a eu lieu vendredi soir, le 11 février, au théâtre Saint-Denis.

Avec une si belle voix et une interprétation si agréable, il est dommage que Lazaro nous ait donné un programme aussi banal. A part trois délicieuses romances espagnoles, dont "La Partida" d'Alvarez et une vieille mélodie hébraïque arrangée par Schidler, il ne nous a chanté que des airs que lui-même nous avait déjà fait entendre à ses précédents concerts. Citons parmi ceux-ci "La donna e mobile", "Salut demeure chaste et pure", etc.

Tout grand artiste qu'il est, Lazaro force souvent ses notes élevées, c'est un tort dont lui-même pourrait bien, tôt ou tard, se repentir!

Lazaro était secondé par Mlle Henriette Wakefield, mezzo-soprano et M. Max Terr, pianiste accompagnateur.

Mlle Wakefield a une voix sonore et très juste, une méthode sûre, une très bonne diction anglaise et française; malheureusement elle interprète d'une manière un peu froide. Commencer un concert par "Mon cœur s'ouvre à ta voix", n'est certes pas une chose facile; en le faisant, Mlle Wakefield a prouvé sa valeur. Elle rendit également bien: "Psyché" de Paladibile et "Lullaby" de Worrell, et termina son programme par "L'Amour est enfant de Bohème".

M. Max Terr se montre meilleur accompagnateur que pianiste. Il nous a joué: "Chant Polonais" de Chopin-Liszt; "Fantaisie-Impromptu" de Chopin; et La Rhapsodie n° 6 de Liszt. Si son interprétation est des plus soignée, sa main gauche manque de force; ce léger défaut est peut-être dû à l'habitude d'accompagner, ou encore à la fatigue d'avoir été au piano tout le temps de ce concert.

* * *

Le baryton américain, Cecil Fanning qui a chanté jeudi matin le 17 février, au Ritz, est doué, sinon d'une grande voix, du moins d'une voix très facile et juste d'un timbre clair et chaud.

M. Fanning chante en anglais et en français; son articulation dans les deux langues est excellente, mais sa prononciation française laisse un peu à désirer.

Parmi les nombreux morceaux du programme, deux surtout ont été remarquables par le charme de leur écriture et par la manière dont ils ont été interprétés: "Partout où l'amour a passé" de Bemberg et le merveilleux "Chant Hindou" de Rimsky-Korsakoff.

Malgré la critique malveillante d'un certain journal anglais, le concert Cecil Fanning n'en demeure pas moins l'une des bonnes auditions de chant de la saison. Le seul fait que M. Fanning chantait sous les auspices du "Ladies' Morning Musical Club" était d'ailleurs un gage de sa qualité.

M. H. B. Turpin était au piano d'accompagnement.

* * *

Le concert de Jacques Thibaud, l'illustre violoniste, a été une fois de plus un triomphe pour l'art français! Quand on n'a pas entendu Thibaud, on ne peut comprendre la beauté et la pureté de son jeu, car des mots seraient insuffisants à les décrire.

Thibaud s'impose par sa valeur et non par de viles acrobaties; il ne s'abaisse pas au public, il élève le public vers lui, ou, pour mieux dire vers son art!

Le programme comprenait: le Concerto en si mineur, de Saint-Saëns dont le second mouvement est particulièrement intéressant; un Poème de Chausson; un Andante de Mozart-Saint-Saëns; une étude "Minute caprice" de Rode, arrangée pour le violon par Thibaud; Les "Chérubins" de Couperin-Salmon; une Gavotte de Back-Kreisler; "Chant du soir" de Shumann; "Danse Slave" de Dvorak-Kreisler; "Danse Espagnole" de Granados, Thibaud; et la Polonaise en la majeur de Wieniawski. En rappel nous eûmes "Passe-Pied" de Delibes-Gruenberg; et l'Aria pour la corde de Sol de Bach.

A la sortie, une dame disait, en parlant de Thibaud comparativement aux autres violonistes: "He is the king of them all". C'est là un bel hommage rendu par une personne de langue anglaise au grand artiste. Du reste les applaudissements si ardents de l'auditoire qui remplissait la salle sont un témoignage du grand succès qu'il a remporté, et qui lui est à l'avenir assuré parmi nous!

M. Thibaud était secondé par l'intelligent accompagnateur M. Charles Hart qui s'est montré merveilleux au cours du concert, mais plus encore, dans les pièces concertantes. Cet inoubliable concert fut donné le lundi soir, 21 février, à la Salle Windsor.

* * *

Il nous fait plaisir d'annoncer les concerts suivants: Emiliano Renaud, pianiste, le 10 Avril; Alberto Salvi, harpiste, le 21 Avril; Titta-Ruffo et Anna Fitziu, le 29 Avril; Amelita Galli-Curci, le 10 mai.

ANNE M. d'HALEWYN.

En art comme en politique, le progrès a ses "gogos" qui croient que la nouveauté est toujours supérieure à ce qu'elle prétend remplacer. Henry Fouquier

LE SECRET DE LA BEAUTÉ

Notre poudre "LA FAVORITE" d'un parfum exquis conservera à votre teint une éternelle fraicheur.

ACHETEZ NOS LOTIONS

Le "CHARME" et le "CAPRICE"

elles sont supérieures à tous les produits importés et d'un prix modique.

En vente à nos magasins

PUNDE & BOEHM

182 rue Peel — Tél. Up. 3161

MONTREAL

262 S.-Catherine Est — Tél. Est 6320

Voulez-vous connaitre ce que l'avenir vous réserve?

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

Palmiste-Clairvoyante,

Elève de Madame de Thèbes, de Paris.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m. Dimanché excepté.

LE PASSÉ!! LE PRESENT!! L'AVENIR!!

86 Rue St-Laurent

CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS ET ANGLAIS.

PIANO D'ART PRATTE

PARENTS CANADIENS

qui avez à cœur la haute culture de votre enfant, n'allez pas compromettre son talent musical par l'usage d'un piano de qualité inférieure: "mieux vaut prévenir que..."

SOUVENEZ-VOUS QU'UN

PIANO PRATTE MODÈLE D'ARTISTE DROIT

ne coûte guère plus qu'un autre instrument ordinaire, et cependant quelle supériorité!

Consultez tous nos artistes à Montréal, du doyen de nos musiciens, M. R. O. Pelletier — organiste à la Basilique — au plus récemment établi — Jean Riddez — tous vous assureront des qualités insurpassables des pianos d'Art Pratte, et, comme preuve de leur haute appréciation, ils l'ont adopté pour leur enseignement professionnel. — *Entendez notre phonographe artistique Pratte.*

Nous sollicitons votre visite à notre magasin . . . . **CIE DE PIANOS PRATTE Limitée,** 3 EST, RUE STE-CATHERINE Près St-Laurent.

LE MAÎTRE DE FORGES

Par GEORGES OHNET

I

Par une claire journée du mois d'octobre 1880, un jeune homme, vêtu d'un élégant costume de chasse, était assis à la lisière d'un de ces beaux bois de chênes qui couvrent de leur ombre fraîche les premières pentes du Jura. Un grand chien épagneul marron, couché dans la bruyère à quelques pas de son maître, fixait sur lui ses yeux attentifs, semblant demander si on n'allait pas bientôt repartir.

Le chasseur ne paraissait pas disposé à reprendre de sitôt sa course. Il avait appuyé son fusil à un tronc d'arbre, jeté sur le revers du fossé son carnier vide et, tendant le dos au soleil, le menton appuyé dans sa main, il laissait errer ses yeux sur l'admirable panorama qui se déroulait devant lui.

De l'autre côté de la route, au bord de laquelle il était arrêté, le long d'une futaie, s'étendait une taille de deux ans, dont les cépées clairsemées poussaient comme des îlots de verdure au milieu des fougères et des grandes herbes jaunes. Le terrain boisé, s'abaissant en pente douce vers la vallée, laissait apercevoir dans les prairies le bourg de Pont-Avesnes, dressant, au-dessus des toits rouges des maisons, le clocher d'ardoises, de sa vieille église. A droite, le château, entouré de larges douves desséchées et plantées d'arbres fruitiers. L'Avesnes, un mince filet d'eau, que les habitants appellent ambitieusement "la rivière", étincelait comme un ruban d'argent entre les saules rabougris aux feuillages tremblants, qui se penchaient sur ses rives.

Plus loin l'usine, par les cheminées de ses hauts fourneaux, crachant une fumée rouge balayée par le vent, étendait ses noires murailles au bas de la colline, dont les assises de rochers étaient percées de larges trous servant à l'extraction du minerai. Au-dessus de ces excavations verdoyaient les vignes, qui produisent un petit vin blanc ayant un goût de pierre à fusil, et qu'on vend couramment sous le nom de vin de Moselle. Le ciel, d'un bleu pâle, était inondé de lumière, une brume transparente comme un voile léger flottait sur les hauteurs. Une paix profonde s'étendait sur cette riante nature. Et l'air était si pur qu'à travers l'espace, le bruit assourdi des marteaux de la forge montait de la vallée jusqu'à la forêt.

Engourdi par ce calme qui l'enveloppait, le jeune chasseur restait immobile. Peu à peu, le paysage avait cessé d'attirer ses yeux. Un sentiment de bien-être profond l'avait envahi, ses idées se perdaient dans un vague délicieux. Et il suivait en souriant sa pensée qui vagabondait dans les lointains du passé. Le soleil, tournant dans sa course, dorait les cimes rougissantes de la futaie; une chaleur lourde montait des bruyères et le silence des bois devenait plus recueilli.

Il fut brusquement tiré de sa méditation. Un museau frais venait de se poser sur ses genoux, pendant que deux yeux aux regards humains lui adressaient une muette prière.

— Ah! ah! dit le jeune homme, tu t'ennuies, toi, mon bon vieux? Allons, ne t'impatiente pas, nous repartons.

Et se levant avec un soupir, il remit son carnier en bandoulière, passa son fusil sous son bras, puis, traversant la route, il sauta un petit fossé et entra dans la taille.

Le chien marron battait déjà les grandes herbes. Tout à coup, il s'arrêta auprès d'un roncier, la patte haute, le cou replié immobile comme s'il était changé en pierre. Sa queue s'agitait faiblement et, de ses yeux, il semblait appeler son maître. Celui-ci fit rapidement quelques pas. Au même moment, bondissant hors de son gîte, un grand lièvre déboula, montrant sa croupe jaune et filant comme une balle. Le jeune homme épaula son arme et fit feu avec précipitation. Quand la fumée du coup fut dissipée, il aperçut sans étonnement, mais avec ennui, son lièvre qui disparaissait dans le grand bois.

— Encore un de manqué! murmura-t-il.

Et, se tournant vers l'épagneul qui l'attendait avec un air résigné: Quel malheur, hein? Tu l'arrêtais si bien!

Au même moment, un coup de fusil éclata sous la futaie, à cent mètres du jeune chasseur. Puis, après une minute de silence, un bruit de pas se fit entendre dans le gaulis, les branches s'écartèrent et un vigoureux gaillard, vêtu d'une blouse de chasse en toile bleue, chaussé de grandes bottes et coiffé d'un vieux chapeau, apparut sur le bord du bois. D'une main, il tenait son fusil; de l'autre, il portait, par les pattes de derrière, le lièvre qui venait de sortir si vivement de son gîte.

— Il paraît que vous avez été plus heureux que moi? dit en souriant le jeune chasseur en se dirigeant vers le nouveau venu.

— Ah! c'est vous qui avez tiré, monsieur? dit l'homme à la blouse.

— Oui, et fort maladroitement, car cet animal m'est parti dans les jambes et je lui ai envoyé mon coup de fusil à vingt pas.

— En effet, ce n'est pas brillant! reprit l'homme à la blouse avec ironie. Mais comment se fait-il, monsieur, que vous chassiez dans cette partie de la forêt?

— Mais j'y chasse, dit le jeune homme avec un léger étonnement, parce que j'en ai le droit...

— Je ne le crois pas: ces bois appartiennent à M. Derblay, qui ne permet à qui que ce soit d'y mettre le pied.

— Ah! ah! le maître de forges de Pont-Avesnes? reprit avec un peu de hauteur le jeune homme. Si je suis chez lui, c'est sans le savoir, et j'en suis tout à fait désolé. Je me serai égaré. Vous êtes sans doute le garde de M. Derblay?

— Et vous-même, qui êtes-vous? dit l'homme à la blouse, sans répondre à la question qui lui était posée.

— Je suis le marquis de Beaulieu, et je vous prie de croire que je n'ai pas l'habitude de braconner.

A ces mots, l'homme à la blouse rougit beaucoup, et s'inclinant avec déférence:

— Veuillez m'excuser, monsieur le marquis; si j'avais su à qui j'avais affaire, je ne me serais pas permis de vous aborder et de vous demander des explications. Continuez votre chasse, je vous prie, c'est moi qui me retire.

Pendant que son interlocuteur parlait, le jeune marquis l'observait plus attentivement. Sous son costume rustique, il avait bonne façon. Sa figure, encadrée d'une barbe noire, était belle et intelligente. Ses mains étaient fines et soignées. De plus, il venait de suspendre à son épaule un fusil d'une riche simplicité, comme seuls les armuriers anglais savent les faire.

— Je vous remercie, reprit froidement le marquis, mais je n'ai pas l'honneur de connaître M. Derblay. Je sais seulement que c'est un voisin incommode avec lequel nous avons de mauvais rapports. Je tiens absolument à ne pas tirer un seul coup de fusil de plus sur ses terres. Je suis depuis hier seulement à Beaulieu. Je connais mal le terrain, et mon amour pour la chasse m'a entraîné hors de nos limites. Mais je n'y serai pas repris.

— Comme il vous plaira, monsieur le marquis, répondit doucement l'homme à la blouse. M. Derblay aurait été cependant très heureux, je m'en porte garant, de vous prouver en cette circonstance que s'il est voisin incommode, c'est bien malgré lui... Il a empiété sur le domaine de Beaulieu pour faire passer un chemin de fer minier... Soyez assuré qu'il le regrette et qu'il est prêt à vous dédommager comme il vous conviendra. Les limites entre deux voisins sont quelquefois incertaines, ajouta-t-il en souriant... Vous en faites l'expérience vous-mêmes... Ne jugez donc pas M. Derblay sans le connaître... Vous regretteriez certainement plus tard votre sévérité...

— Vous êtes sans doute un ami du maître de forges?... fit le marquis en regardant l'homme à la blouse, un de ses employés peut-être, car vous mettez à le défendre une chaleur...

Docteur J.-A. Lussier
DES HOPITAUX DE PARIS
Médecin de service à l'Hôpital St-Jean-de-Dieu
MALADIES NERVEUSES
195, Rue Berri - Montréal
Téléphone EST 3827
Consultations de 2 à 4 et 7 à 8 hrs P.M.

— Toute naturelle, croyez-le, monsieur le marquis.

Et changeant brusquement la conversation:

— Mais vous ne paraissez pas avoir été heureux, soit à Beaulieu, soit sur Pont-Avesnes? M. Derblay a la coquetterie de sa chasse. Et il serait fâché qu'on pût dire que vous êtes sorti de chez lui sans rien emporter. Veuillez prendre ce lièvre, que vous m'avez si obligeamment rabattu, et y joindre ces quatre perdreaux.

— Je ne puis accepter, répondit vivement le marquis. Gardez, je vous prie, vous me désobligeriez en insistant...

— Au risque de vous déplaire, j'insite cependant, répondit l'homme à la blouse. Je mets ce gibier sur le revers du fossé. Libre à vous de l'y laisser. Ce sera autant de gagné pour le renard... J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur le marquis...

Et, d'une seule enjambée, entrant dans le grand bois, il s'éloigna en allongeant le pas.

— Monsieur! monsieur! cria le marquis...

Mais déjà le chasseur était hors de vue.

— Voilà une étrange aventure, murmura le jeune homme; que vais-je faire?

Une intervention inattendue mit fin à ses hésitations. L'épagneul marron s'était dirigé vers le fossé, et prenant avec précaution un perdreau dans sa gueule, il le rapportait à son maître. Le marquis se mit à rire et, caressant le chien:

— Tu ne veux pas que nous rentrions bredouille, à ce qu'il paraît?

Et introduisant dans son carnier le lièvre et les quatre perdreaux, d'un pas un peu alourdi par cette charge inusitée, le jeune homme reprit le chemin du logis.

Le château de Beaulieu est une construction de style Louis XIII, qui se compose d'un corps principal et de deux ailes. Il a été construit en pierres blanches, piquées de briques. Les toits pointus des ailes sont surmontées de hautes cheminées sculptées, d'un très grand caractère. Une large terrasse, de cinq cents mètres de longueur, bordée d'une balustrade en grès rose, règne devant le château et est disposée en parterre. On y descend par un perron, élevé de huit marches, dont le dessous forme grotte. Des guirlandes de fleurs grimpent le long de la rampe en fer ouvragé, offrant à la main de celui qui descend un appui parfumé.

Cette terrasse, exposée au midi, est, à l'arrière-saison, un lieu de promenade délicieux. La vue y est charmante. Le château, situé sur la colline qui fait face aux vignobles et aux carrières de Pont-Avesnes, est entouré d'un parc de trente hectares, qui descend en pente douce vers la vallée. L'usine de M. Derblay a bien un peu gâté la beauté du paysage et troublé le recueillement de la campagne. Mais, telle qu'elle est, l'habitation est encore des plus enviables.

Elle est cependant restée déserte pendant de longues années. Le marquis de Beaulieu, le père du jeune chasseur, s'étant trouvé à vingt ans, vers 1845, à la tête d'une superbe fortune, avait commencé à mener à Paris la vie à grandes guides. Pourtant, il venait, chaque année, passer trois mois à Beaulieu, au moment de la chasse. C'était fête alors pour l'aristocratie de la contrée. Et la fastueuse prodigalité du châtelain enrichissait le pays pour toute la saison d'hiver.

Lorsque la révolution de 1848 éclata, les vignerons de Pont-Avesnes, électrisés par les tirades socialistes de quelques meneurs, se mirent en tête de récompenser la généreuse assistance que leur donnait le marquis, en saccageant son château.

Armés de fusils, de faux et de fourches, sous les plis du drapeau rouge, ils montèrent à Beaulieu en braillant la *Marseillaise*. Ils enfoncèrent les grilles que le concierge refusait obstinément d'ouvrir. Et, se répandant dans le château, ils se mirent à piller, brisant ce qu'ils ne pouvaient emporter. Le plus avisé de la bande, ayant trouvé l'entrée des caves, du vol on passa à la ripaille. Les vins du marquis étaient de choix. Les vignerons les apprécièrent en connaisseurs. L'ivresse leur donna un retour de violences. Se répandant dans les serres qui étaient tenues avec un soin merveilleux, ces brutes se mirent à piétiner les fleurs, à briser les vases de marbre.

Une admirable Flore, de Pradier, se dressait dans un massif de verdure, sur un socle, au pied duquel murmurait une cascade, ruisselant dans une vasque de pierre. Un enragé allait balafrer à coups de faux la charmante figure, quand le plus ivre, pris d'un soudain accès de sensibilité, se plaça devant le chef-d'œuvre, déclarant qu'il était un ami des arts et qu'il planterait sa fourche dans le ventre du premier qui toucherait à la statue. La Flore fut sauvée.

Alors, pour se dédommager, les Pont-Avesnois songèrent à planter un arbre de la liberté. Ils déracinèrent dans le parc un jeune peuplier et, après l'avoir orné de loques rouges, ils vinrent, avec des hurlements de joie, le dresser au beau milieu de la terrasse.

Puis, ils descendirent vers le bourg et continuèrent leur orgie révolutionnaire en braillant jusqu'à la nuit. Le lendemain matin, une brigade de gendarmerie arrivait à Pont-Avesnes, et l'ordre était rétabli sans difficultés.

En apprenant cette échauffourée, le marquis commença par en rire. Ayant comblé les Pont-Avesnois de ses bienfaits, il lui paraissait tout simple qu'ils essayassent de lui faire du mal. Mais ce qui le fit sortir de son caractère, ce fut le récit de la plantation de l'arbre de la liberté sur la terrasse.

Pour le coup, la plaisanterie lui parut passer les bornes. Il envoya à son jardinier l'ordre de déraciner le jeune peuplier, de le scier en morceaux de mesure réglementaire et de le lui expédier à Paris pour son chauffage particulier. Il envoya cinq cents francs à l'ivrogne ami des chefs-d'œuvre, et fit déclarer aux Pont-Avesnois que, pour se venger de leur petite farce révolutionnaire, il ne remettrait de sa vie les pieds à Beaulieu.

Le bourg, pour qui cette mise en quarantaine équivalait à une perte d'au moins vingt mille francs par an, fit faire des tentatives de rapprochement par son maire, essaya d'une pétition signée par le conseil municipal. Rien ne fit. Le marquis ne pardonna pas l'arbre de la liberté, et le château de Beaulieu resta clos.

A la vérité, les séductions de l'existence parisienne étaient bien aussi pour quelque chose dans la résolution prise par le marquis. Le club, les théâtres, le sport et la galanterie le retinrent plus sûrement loin de Beaulieu que sa rancune contre ses paysans. Cependant, au bout de quelques années de cette vie d'agitations et de plaisirs, le marquis se trouva fort las de toutes ses folies, et, profitant d'une heure de sagesse, il se maria.

Sa jeune femme, fille du duc de Bligny, avait une âme tendre et un esprit calme. Elle adora le marquis et sut fermer les yeux sur ses faiblesses. Il était de ces charmants prodigues, pour qui le plaisir est l'essence même de la vie, et qui ont la main et le cœur toujours ouverts: ne sachant pas résister à un désir de sa femme, mais capable de la faire mourir de chagrin, quitte à la pleurer amèrement après. Quand la marquise le grondait maternellement au lendemain d'une trop grosse folie, il lui baisait les mains avec des larmes dans les yeux, et lui disait: "Tu es une sainte!" Et, le jour suivant, il recommençait.

La lune de miel des jeunes époux avait duré trois ans. C'était bien honnête pour un homme tel que le marquis. De leur mariage étaient nés deux enfants. Un fils et une fille. Octave et Claire grandirent, élevés par leur mère. L'héritier gravement, et de façon à devenir un homme utile. La fille délicatement, pour qu'elle fût le charme de l'existence de celui qu'elle viendrait à aimer. Bizarrerie de la création: le fils était la vivante image de sa mère, doux, tendre et gai; la fille avait le caractère impétueux et ardent de son père. L'éducation peut assouplir la nature, elle ne la change point. En avançant en âge, Octave devint l'aimable garçon qu'il promettait d'être. Claire fut la superbe et hautaine jeune fille que son enfance annonçait.

Cependant un compagnon leur arriva bientôt, amené par le malheur et le deuil. Le duc de Bligny, resté veuf fort jeune, avec un petit enfant, mourut misérablement sur la pelouse d'un champ de courses, les reins brisés par son cheval. Ce fils des preux, tué comme un jockey, ne laissait que peu de fortune. Son fils Gaston, au sortir de la cérémonie funèbre, fut conduit vêtu de noir chez sa tante la marquise et n'en sortit plus.

Traité comme un troisième enfant, il grandit auprès d'Octave et de Claire. Plus âgé qu'eux, il portait déjà en lui le charme et l'élégance d'une race raffinée. Il avait été laissé à l'abandon par son père, dont la vie de dissipation se prêtait peu aux soins d'une surveillance suivie. Tantôt livré aux domestiques, qui le mêlaient à leurs intrigues de bas étage, tantôt emmené par le duc dans des parties fines, et indisposé par la nourriture irritante des restaurants, l'innocence de cet enfant, entre les débauches des laquais et les galanteries de son père, avait été mise à une rude épreuve.

Quand il fut amené à l'hôtel de Beaulieu, il était malingre au physique, triste et légèrement mauvais au moral. Dans l'atmosphère épurée de la vie de famille, il retrouva toutes les grâces, toutes les fraîcheurs de la jeunesse. A dix-neuf ans, ses études finies, il promettait d'être un charmant cavalier et un gentleman accompli. C'est à cette époque qu'il s'aperçut que sa cousine Claire, plus jeune que lui de quatre ans, n'était plus une petite fille.

Une transformation soudaine s'était opérée en elle. Comme un beau papillon sortant de sa chrysalide. Claire venait de s'épanouir dans toute la splendeur de sa radieuse nature de blonde. Ses yeux noirs brillaient d'un doux éclat, et sa taille, admirablement développée, avait une élégance sans pareille. Gaston l'adora follement. Ce fut un coup de foudre. Il garda

pendant deux ans son secret profondément enfermé au fond de lui-même.

Un grand malheur fut cause qu'il parla. Dans la douleur, les aveux sortent plus facilement du cœur. Le marquis de Beaulieu mourut subitement. Ce viveur disparut secrètement de la vie, à l'anglaise. Il ne fut pas malade, il cessa de vivre. On le trouva étendu dans son cabinet de travail. Il avait voulu feuilleter le dossier d'un procès qu'il engageait contre des collatéraux d'Angleterre. Ce travail inusité ne lui avait pas réussi.

Les médecins déclarèrent que le marquis avait succombé à la rupture d'un anévrisme. Les amis du club hochèrent la tête et dirent entre eux que cet excellent Beaulieu avait fini comme Morny, usé, brûlé par la grande vie. Il est certain qu'on ne mène pas impunément l'existence que le marquis menait depuis vingt-cinq ans.

De plus avisés pensèrent que la révélation faite par l'homme d'affaires à ce superbe gaspilleur d'argent, que son capital était dévoré jusqu'au dernier sou, l'avait aussi sûrement tué que si on lui avait logé une balle en plein cœur.

La famille du marquis ne s'occupa pas à rechercher les causes de cette mort foudroyante; elle ne songea qu'à pleurer. M. de Beaulieu était aimé et respecté comme s'il eût été un époux et un père modèle. La marquise, silencieusement, mit toute sa maison en deuil et fit, à celui qu'elle avait adoré malgré ses fautes et qu'elle regrettait amèrement des obsèques princières. Octave, désormais marquis de Beaulieu, et le duc de Bligny, son frère d'adoption, conduisirent le deuil, entourés de la plus vieille noblesse de France. Et le soir, quand ils rentrèrent dans l'hôtel sombre et muet, ils trouvèrent la marquise et Claire vêtues de noir, qui les attendaient pour les consoler et les remercier de la lourde et douloureuse tâche qu'ils venaient de remplir. Puis la marquise s'enferma dans sa chambre avec son fils pour lui parler de l'avenir. Et Gaston alla avec Claire au jardin.

L'ombre descendait sous les grands arbres. C'était une belle soirée d'été, l'air était chargé du parfum des fleurs. Les deux jeunes gens marchaient, lentement et sans parler, autour de la pelouse. Ils suivaient l'un et l'autre leur pensée. D'un commun accord, ils s'arrêtèrent et s'assirent sur un banc de pierre. Un jet d'eau chantait dans le bassin de marbre à leurs pieds, et son murmure monotone berçait leur rêverie. Gaston, soudain, rompit le silence, et, parlant vite comme quelqu'un qui s'est trop longtemps contenu, il exprima à Claire, avec une profonde sensibilité, son chagrin d'avoir perdu l'homme excellent qui lui avait servi de père. Il y avait en lui une émotion qu'il était impuissant à contenir. Ses nerfs avaient été trop cruellement tendus toute la journée. Une faiblesse de tout son être le livrait à l'émotion poignante de l'heure présente. Et, malgré lui, ne pouvant retenir ses larmes, il se mit à sangloter.

Puis, laissant tomber sa tête alourdie dans les mains brûlantes de Claire, il s'écria:

— Va, je n'oublierai jamais ce que les tiens ont été pour moi. Quoi qu'il m'arrive dans la vie, tu me trouveras toujours près de toi. Je t'aime tant!

Et il répétait au travers de ses sanglots: "Je t'aime! je t'aime!..."

Claire releva doucement la tête de Gaston, rougissant et presque honteux de son abandon, et le regardant profondément, avec un doux sourire:

— Moi aussi, je t'aime! dit-elle.

Gaston, éperdu, poussa un cri: "Claire!"

La jeune fille lui mit les mains sur les lèvres, et, avec la solennité d'un engagement, elle effleura d'un baiser le front du jeune duc. Puis, lentement, ils se levèrent, et appuyés l'un sur l'autre, ils reprirent en silence leur marche autour de la pelouse. Ils ne songeaient plus à parler. Ils écoutaient leur cœur.

Le lendemain, Octave de Beaulieu commença son droit et Gaston entra au ministère des affaires étrangères. Le gouvernement républicain cherchait alors à s'attacher les grands noms de l'aristocratie pour rassurer l'Europe, qui voyait avec des yeux inquiets la démocratie triomphante. Le jeune duc avait été attaché au cabinet de M. Decazes, et semblait promis au plus brillant avenir diplomatique.

Très lancé dans le monde, il y avait produit une vive sensation par l'élégance de sa tournure, la grâce de son visage et le charme de sa conversation. Recherché par les mères de famille, il était resté indifférent aux avances qui lui avaient été faites. Ses yeux étaient fermés à tout ce qui n'était point Claire. Et ses meilleures soirées étaient celles qu'il passait dans le petit salon de sa tante, à regarder sa cousine travaillant la tête penchée sur sa broderie. La lumière faisait étinceler les boucles folles qui frisaient sur sa nuque ronde. Et Gaston restait silencieux et recueilli, dévorant des yeux ces cheveux d'or qu'il eût voulu baiser dévotement. A dix heures, il prenait congé de la marquise, serrait fraternellement la main de Claire et s'en allait dans le monde, danser jusqu'au matin.

L'été, toute la maison s'envolait en Normandie, dans une propriété de la marquise; car, fidèle à la rancune de son mari, celle-ci n'était point encore retournée à Beaulieu. Là, Gaston était complètement heureux: il courait les bois à cheval, avec Octave et Claire, ivre d'air pur, tandis que la marquise fouillait les archives de la famille pour trouver de nouveaux documents relatifs au procès d'Angleterre.

Il s'agissait d'une somme considérable léguée à M. de Beaulieu par testament. Les Anglais avaient contesté le legs, et les sollicitors des deux parties, entrés dans la cause, comme des rats dans un fromage, s'enrichissaient en faisant durer les hostilités. Le procès que le marquis avait commencé par amour-propre, sa veuve l'avait continué par intérêt, car la fortune de M. de Beaulieu avait été gravement compromise par ses folies, et l'héritage d'Angleterre représentait le plus clair du patrimoine des deux enfants. La fortune personnelle de la marquise était belle et solide, mais suffisait seulement aux charges très lourdes de la vie commune. Madame de Beaulieu s'était donc faite plaideuse, quoiqu'elle eût horreur de la chicane, pour défendre la fortune de Claire et d'Octave. Et, plongée dans les paperasses, en correspondance continuelle avec les hommes de loi, elle était devenue d'une belle force sur le code de procédure.

Elle avait une confiance absolue dans l'issue du débat. Les siens prolongeaient sa sécurité, et Claire était considérée comme devant apporter deux millions à celui qui serait assez heureux pour lui plaire. Elle avait déjà été demandée en mariage, et par des prétendants de haute naissance et de grande fortune. Elle avait refusé. La marquise, inquiète, avait questionné sa fille, et Claire, sans hésiter, avait appris à sa mère qu'elle était fiancée au duc de Bligny.

Madame de Beaulieu avait été médiocrement satisfaite de ces accordailles. Outre qu'elle avait sur les mariages entre cousins des idées fort arrêtées, elle jugeait Gaston avec une pénétration singulière. Elle le voyait léger, passionné et inconstant, très capable d'aimer ardem-

La MADELON, c'est la populaire chanson que tout le monde chante.

MADELON

C'est la plus récente création du CELEBRE PARFUMEUR *Géraldy*, de PARIS

+ + + + + + +

Comme la chanson, le Parfum MADELON, connaîtra parmi nous le grand succès, c'est un parfum délicat, tenace, pénétrant et extrait des fleurs les plus rares.

$3.50 l'once.
Echantillon de 50c. envoyé sur demande.

Aussi
POUDRES, LOTIONS, Etc.

J. A. GOYER, *Pharmacien*

Dépositaire pour l'Amérique

180 STE-CATHERINE EST - MONTREAL

ment, incapable d'aimer fidèlement. Elle ne voulut cependant pas chercher à influencer sa fille. Elle connaissait le caractère étrangement ferme de Claire et savait que rien ne pourrait la décider à rompre un engagement librement contracté. De plus, au fond d'elle-même, la marquise était flattée d'une alliance qui faisait rentrer dans sa famille ce beau nom de Bligny qu'elle avait abandonné, elle, en se mariant. Elle fit donc bon accueil à son neveu, et, ne pouvant le traiter mieux qu'elle n'avait fait jusque-là, elle continua à voir en lui un véritable fils.

Sur ces entrefaites, le duc fut nommé secrétaire à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Et, d'un commun accord, on résolut de faire le mariage, au premier congé que le jeune diplomate obtiendrait. Le premier congé fut donné au bout de six mois. Gaston arriva à Paris, mais pour huit jours seulement. Il était chargé d'une mission confidentielle que l'ambassadeur n'avait pas voulu livrer au hasard des dépêches chiffrées.

Huit jours! Pouvait-on en conscience se marier en huit jours? Ce n'était même pas un délai assez long pour que les bans fussent régulièrement publiés. Le jeune duc fut tendre pour Claire, mais avec une nuance de légèreté, qui contrastait avec sa pieuse tendresse d'autrefois.

Depuis son départ, Gaston avait fréquenté la société russe, la plus corrompue qu'il y ait au monde. Et il revenait avec des idées toutes particulières sur l'amour. L'expression de son visage même s'était modifiée comme les sentiments de son cœur. Ses traits s'étaient marqués et durcis. Il y avait comme une trace de débauche sur son front autrefois si pur. Claire ne vit pas, ou ne voulut pas voir ces changements. Elle avait voué au duc une tendresse inaltérable. Et puis elle avait confiance dans le gentilhomme et attendait. Les lettres, d'abord fréquentes, de Gaston, devinrent plus rares. C'étaient toujours des protestations passionnées. Il souffrait cruellement, à l'entendre, des retards apportés à son bonheur. Mais il ne parlait plus de revenir. Et deux ans s'étaient écoulés depuis son départ.

A la demande de sa fille, madame de Beaulieu avait fermé ses salons pendant les deux hivers qui venaient de s'écouler. La fiancée voulait vivre dans la retraite pour couper court aux sollicitations des prétendants qui ne se décourageaient pas. Octave continuait son droit, et la marquise se plongeait de plus en plus dans les paperasses de son interminable procès.

Quand le printemps revint, par un de ces caprices qui lui étaient familiers, Claire désira aller visiter cette terre de Beaulieu, que son père, pendant sa vie, avait mise en interdit. La marquise, incapable de résister à sa fille, et jugeant utile de la distraire, consentit à ce déplacement.

Et c'est ainsi que, par une belle journée d'octobre, le jeune marquis, tout fraîchement reçu licencié, avait été rencontré le fusil sur l'épaule, accompagné de son épagneul marron, dans les bois de M. Derblay.

II

A l'heure où le jeune marquis revenait lourdement chargé vers le château, madame de Beaulieu et Claire, assises dans le grand salon, jouissaient de la fin de cette belle journée. Par les larges portes-fenêtres ouvertes sur le perron, le soleil entrait à flots, faisant étinceler l'or bruni des cadres, entre les larges bordures desquels les ancêtres se dressaient, souriants ou graves, dans leurs costumes de cérémonie. Le mobilier Louis XVI, en bois sculpté peint en blanc et rehaussé de filets vert d'eau, était recouvert d'une tapisserie au petit point représentant les métamorphoses d'Ovide. Un large paravent bas, tendu en velours de Gênes, entourait la bergère profonde dans laquelle la marquise était installée, tricotant avec une grande attention des capelines de laine pour les petits enfants du village.

Madame de Beaulieu avait alors dépassé la quarantaine. Son visage grave et doux était couronné par une chevelure déjà presque blanche, qui lui donnait un grand air de noblesse. Ses yeux noirs pleins de mélancolie semblaient encore humides des larmes secrètes qu'ils avaient versées. Mince et fluette, la marquise était de santé délicate, et prenait toutes sortes de précautions. Par cette chaude journée, un grand châle était étendu sur ses genoux, protégeant contre l'air vif ses petits pieds que, par une coquetterie persistante, elle chaussait de mules légères en satin noir.

Enfoncée dans un large fauteuil, la tête abandonnée sur le dossier de tapisserie, les mains pendantes et inertes, Claire, les yeux perdus dans le ciel, regardait, sans le voir, l'admirable horizon qui s'ouvrait devant elle. Depuis une heure elle était là, immobile, silencieuse, se laissant baigner par le soleil, qui faisait resplendir ses cheveux blonds, comme une auréole de vierge.

Depuis quelques instants, la marquise regardait sa fille avec inquiétude. Un triste sourire avait erré sur ses lèvres, et, pour attirer l'attention de Claire, elle avait remué avec affectation la corbeille qui contenait ses pelotons de laine, accompagnant ce mouvement de: hem! hem! significatifs. Mais la jeune fille, insensible à ces appels indirects, était restée immobile, poursuivant sa pensée avec une ténacité implacable. La marquise, dépitée, posa alors son ouvrage sur la table et, se relevant dans sa bergère, elle dit avec un léger accent de gronderie:

— Claire... Claire...

Mademoiselle de Beaulieu ferma un instant les yeux, comme pour dire adieu à son rêve, et, sans bouger la tête, levant seulement jusqu'aux bras du fauteuil ses belles mains blanches:

— Ma mère? répondit-elle.

— A quoi penses-tu?

Claire resta un instant silencieuse. Un pli creusa son front. Puis, faisant un effort sur elle-même, d'un air calme:

— Je ne pensais à rien, mère, reprit-elle, cet air tiède m'avait engourdie... Pourquoi m'avez-vous appelée?

— Pour que tu me parles, dit la marquise avec une nuance d'affectueux reproche, pour que tu ne restes pas ainsi, muette et absorbée.

Il y eut un instant de silence. Claire avait repris sa pose abandonnée. La marquise, penchée en avant, avait rejeté son châle, sans souci de l'air frais. Mademoiselle de Beaulieu, se tournant lentement vers sa mère, lui montra un beau visage triste. Et, comme reprenant tout haut la suite des pensées qu'elle agitait auparavant tout bas:

— Combien y a-t-il de temps, fit-elle, que nous n'avons reçu de lettres de Saint-Pétersbourg?

La marquise hocha la tête, semblant dire: Je savais bien de quoi il s'agissait. Et, d'une voix qu'elle tâchait de rendre calme:

— Il y a deux mois environ.

— Deux mois! oui! répéta Claire avec un douloureux soupir.

Pour cette fois la marquise perdit tout à fait patience; se levant brusquement, elle vint s'asseoir près de la fenêtre, en face de sa fille, et, lui prenant la main:

— Mais voyons, pourquoi penser sans cesse à cela, et te torturer l'esprit?

— A quoi voulez-vous que je pense, dit Claire avec amertume, sinon à mon fiancé? Et comment ne me torturerais-je pas l'esprit, comme vous dites, pour trouver les motifs de son silence?

— J'avoue, reprit la marquise, qu'il est difficile de l'expliquer. Le duc de Bligny, mon neveu, après avoir passé huit jours auprès de nous, l'an dernier, est reparti en promettant de revenir à Paris pendant l'hiver. Il a d'abord écrit que des complications politiques le retenaient à son poste. Puis, il a prétexté que, l'hiver étant fini, il attendait l'été pour rentrer en France. L'été est venu, mais le duc ne vient pas. Voici l'automne, et Gaston ne donne même plus de prétextes. Il ne prend pas seulement la peine de nous écrire. Admettons qu'il n'y ait de sa part que de la négligence. C'est déjà trop! Ma fille, tout dégénère: les hommes de notre monde eux-mêmes ne savent plus être polis.

Et la marquise redressa sa tête blanche, qui lui donnait un air de ressemblance avec les grandes dames poudrées qui souriaient tout autour du salon, dans leurs beaux cadres dorés de portraits de famille.

— Cependant, s'il était malade? hasarda Claire, déjà entraînée à défendre celui qu'elle aimait. S'il était dans l'impossibilité de donner de ses nouvelles?

— C'est inadmissible, reprit sans pitié la marquise, on nous aurait prévenues de l'ambassade. Sois sûre qu'il est en parfait état, qu'il est vermeil et joyeux et qu'il a conduit tout l'hiver le cotillon, dans la haute société de Saint-Pétersbourg.

Une crispation nerveuse altéra le visage de Claire. Elle pâlit, comme si tout le sang de ses veines avait reflué vers son cœur. Puis, s'efforçant de sourire:

— Il m'avait tant promis de venir passer l'hiver à Paris; et je me faisais une si grande fête de me trouver dans notre monde avec lui! J'aurais triomphé de ses succès. Il se serait peut-être aperçu des miens. Il faut avouer, ma mère, qu'il n'est pas jaloux. Et cependant il aurait sujet de l'être. Partout où nous sommes allées, j'ai été fort entourée. Ici même, dans ce désert de Beaulieu, les adorations n'ont pas cessé, et jusqu'à notre voisin, le maître de forges, qui s'en mêle...

— M. Derblay?

— M. Derblay, oui, ma mère. Dimanche, à la messe, — vous n'avez pas remarqué cela, vous êtes trop pieuse, — je lisais mes prières à côté de vous, mais, sans savoir pourquoi, je me sentais gênée. Une force plus puissante que ma volonté attirait mon attention. Malgré moi, je me détournai, je levai les yeux, et, dans l'ombre d'une chapelle, je vis M. Derblay incliné.

— Il priait.

— Non, ma mère, il me regardait. Nos yeux se rencontrèrent et je lus dans les siens comme une muette invocation. Je baissai la tête et m'efforçai de ne plus me tourner de son côté. A la sortie, je le trouvai sous le porche qui attendait. Il n'osa pas m'offrir l'eau bénite. Il s'inclina profondément, nous passâmes, et je sentis son

regard qui me suivait. Il paraît que c'est la première fois de l'année qu'on le voit à la messe.

La marquise se leva, et retournant à sa bergère dans laquelle elle s'enfonça mollement:

— Eh bien! cela lui comptera pour le salut de son âme, à ce garçon. Au lieu de te faire des yeux blancs, il devrait bien nous dédommager des empiètements auxquels il s'est livré sur nos limites. Je le trouve assez plaisant avec ses invocations muettes. Et il faut que tu sois bien désœuvrée pour t'occuper des soupirs de ce batteur de fer, qui nous rendra sourds un de ces matins avec ses marteaux.

— Ma mère, les hommages de M. Derblay sont respectueux, et je n'ai pas lieu de m'en plaindre. Je ne vous parle du maitre de forges que parce qu'il fait nombre avec les autres. Enfin, le cœur de la femme est changeant, dit-on... Le duc n'est pas là pour défendre son bien... Et moi, le rôle de Pénélope, attendant perpétuellement le retour de celui qui n'arrive pas, pourrait finir par me lasser. Gaston devrait se dire tout cela... Mais il ne se le dit pas. Et je reste toute seule, patiente, fidèle...

— Et tu as bien tort! s'écria la marquise avec vivacité. Moi, si j'étais à ta place...

— Non, ma mère, interrompit mademoiselle de Beaulieu avec une fermeté grave, je n'ai pas tort, et je n'ai aucun mérite à faire ce que je fais, car j'aime le duc de Bligny.

— Tu l'aimes! reprit la marquise, ne pouvant dissimuler son irritation. Comme tu es toujours exagérée! Faire d'une amitié d'enfance, un amour profond; d'un lien de parenté, une chaîne indestructible! Gaston et toi vous avez grandi l'un près de l'autre. Tu as cru que cette communauté d'existence devait se perpétuer et que tu ne pouvais pas être heureuse sans le duc... Folies que tout cela, mon enfant!

— Ma mère! s'écria Claire.

Mais la marquise était lancée, et l'occasion qui lui était offerte de soulager son cœur était trop belle pour qu'elle la laissât échapper.

— Tu te fais de grandes illusions sur le duc. Il est léger, frivole. Il a, tu le sais, des habitudes d'indépendance qu'il ne pourra pas corriger. Et j'entrevois beaucoup de déceptions pour toi, dans l'avenir. Tiens! Veux-tu le fond de ma pensée? Je ne verrai pas sans inquiétude ce mariage se faire!

Claire s'était redressée. Une rougeur ardente montait à ses joues. Les deux femmes se regardèrent un instant sans parler. Il semblait que le premier mot qui allait être prononcé entre elles aurait une gravité exceptionnelle. Mademoiselle de Beaulieu ne put se contenir et, d'une voix tremblante:

— Ma mère, voilà la première fois que vous me parlez ainsi. Il semble que vous vouliez me préparer à apprendre une mauvaise nouvelle. L'absence du duc aurait-elle des motifs sérieux que vous me cachiez? Est-ce que vous auriez appris?...

La marquise eut peur en voyant l'émotion violente de sa fille. Elle comprit mieux que jamais combien était profond et solide l'attachement de Claire. Elle vit qu'elle s'était trop avancée. Et, faisant promptement retraite:

— Non, mon enfant, je ne sais rien, reprit-elle, on ne m'a rien dit. Je trouve même qu'on ne me dit pas assez. Et un silence si prolongé de la part de mon neveu m'étonne... En vérité, il me semble que Gaston pousse un peu bien loin la diplomatie!

Claire fut rassurée. Elle attribua la vive sortie de sa mère à un mécontentement qu'elle ne pouvait elle-même s'empêcher de trouver légitime. Et, s'efforçant de reprendre sa sérénité:

— Allons, ma mère, encore un peu de patience... Le duc pense à nous, j'en suis sûre. Et, de Saint-Pétersbourg, il va nous faire la surprise d'arriver sans être attendu.

— Je le souhaite, ma fille, puisque tu le désires. En tout cas, mon neveu de Préfont et sa femme arrivent aujourd'hui. Ils viennent de Paris. Peut-être seront-ils mieux renseignés que nous.

— Tenez, voici Octave qui rentre par la terrasse avec maître Bachelin... dit vivement Mademoiselle de Beaulieu en se levant avec précipitation, désireuse d'échapper à ce pénible entretien.

La jeune fille sortit du salon et s'avança en pleine lumière. Elle avait alors vingt-deux ans et était dans toute la splendeur de sa beauté. Sa taille élevée avait une élégance exquise. Et les bras, merveilleusement attachés à des épaules superbes, étaient terminés par des mains de reine. Ses cheveux d'or, noués sur le haut de la tête, laissaient voir une nuque ronde d'une blancheur rosée. Légèrement penchée en avant, les mains appuyées à la balustrade de fer du perron, effeuillant machinalement une des fleurs grimpantes qui s'y attachaient, elle se montrait la vivante incarnation de la jeunesse dans sa grâce et sa vigueur.

Madame de Beaulieu, pendant un instant, la couva des yeux avec admiration. Puis elle hocha la tête silencieusement et poussa un dernier soupir. Les pas des deux arrivants faisaient crier le sable de la terrasse et leurs voix parvenaient confusément jusqu'au salon.

Maître Bachelin était un petit homme de soixante ans environ, arrondi par l'inactivité forcée de sa vie de bureau. Le visage très rouge sous ses cheveux blancs, scrupuleusement rasé, vêtu de noir, avec un soupçon de manchettes retombant sur les mains, il était le type accompli du tabellion de l'ancien régime. Profondément attaché à ses nobles clients, disant: "madame la marquise" avec une onction de dévot, il soutenait les intérêts de la famille de Beaulieu par droit héréditaire. Les Bachelin étaient, de naissance, notaires des seigneurs du pays. Et le dernier de ces respectables officiers publics possédait avec orgueil, dans son étude, des chartes remontant à Louis XI sur lesquelles s'étalaient la signature rude et féodale du marquis Honoré Onfroy, Jacques, Octave, et le paraphe orné de lacs d'amour de maître Joseph-Antoine Bachelin, notaire royal.

Le retour des maîtres de Beaulieu dans leur château avait causé une joie profonde à l'excellent homme. Pour lui, ce fut une rentrée en grâce. Il avait gémi de l'absence de ses nobles clients. Et, les tenant enfin dans ce beau pays, il espérait leur voir reprendre l'habitude d'y venir passer tous les étés. Jaloux de faire apprécier son savoir, il s'était mis à la disposition de madame de Beaulieu, pour démêler les fils assez embrouillés du procès d'Angleterre. Et, depuis six semaines, il entretenait avec le sollicitor une correspondance active qui avait mis le feu à l'affaire. En un mois et demi, maître Bachelin avait fait plus de besogne que tous les conseils de la famille de Beaulieu en dix ans. Et, malgré les pronostics fâcheux que l'habile homme avait portés sur les résultats du débat engagé, la marquise était enchantée de son concours et stupéfaite de son ardeur. Elle avait discerné en lui un de ces hommes dévoués qui sont dignes d'être élevés au rang d'amis. Et elle le traitait en conséquence.

Maître Bachelin venant au château avait rencontré le jeune marquis à la grille du parc, et, le voyant lourdement chargé, lui avait de force pris son fusil, qu'il portait sous son bras gauche, serrant sous son bras droit une volumineuse serviette de cuir noir, bourrée de papiers.

— Eh! comme vous voilà embarrassé de vos mouvements, mon pauvre monsieur Bachelin! dit gaiement Claire au notaire, qui montait précipitamment les marches du perron, en essayant d'ôter son chapeau et en esquissant des révérences cérémonieuses.

— Veuillez agréer mes très humbles respects, mademoiselle. Comme vous le voyez, je réunis en ce moment les attributs du droit et de la force... Le code sous un bras et le fusil sous l'autre... Mais le fusil est sous le bras gauche... *Cedant arma togæ*! Mille pardons, vous ne comprenez sans doute pas le latin, et je ne suis qu'un pédant.

— Ma sœur comprend au moins ce latin-là, fit en riant le marquis... Et vous êtes le meilleur homme du monde. Maintenant, rendez-moi mon fusil... Merci...

Et prenant son arme, Octave gravit le perron à la suite du notaire.

— Tu as fait bonne chasse, il me semble! dit mademoiselle de Beaulieu en arrêtant son frère sur le seuil du salon et en soulevant le carnier qui pesait sur ses épaules.

GRANDE VENTE DE MARS

Nous venons de recevoir un assortiment complet de marchandises nouvelles pour le printemps, que nous sacrifierons avec un escompte de

25% à 50%

Une visite est sollicitée.

647 Rue STE-CATHERINE OUEST

M. F. Cahill & Company

Tél. Up. 1360

Angle de la rue Crescent

— Je serai modeste et ne me parerai pas des plumes du paon... Ce gibier n'a pas été tué par moi.

— Et par qui donc?

— Je n'en sais rien. Vraiment!... appuya le marquis en voyant sa sœur faire un geste d'étonnement. Imagine-toi que je m'étais égaré sur les terres de Pont-Avesnes, quand j'ai rencontré un autre chasseur qui m'a fait des observations et m'a demande qui j'étais, se montrant assez raide de formes et assez vif de ton. Mais aussitôt qu'il a su mon nom, il est devenu non seulement conciliant, mais même aimable et m'a fait prendre, presque de force, ce qu'il avait dans son carnier.

— Voilà qui est singulier, dit mademoiselle de Beaulieu. Cet homme a-t-il voulu se moquer de toi?

— Ma foi non, je ne le crois pas; il semblait plutôt avoir à cœur de m'être agréable... Et, sa politesse faite, il s'est sauvé à toutes jambes pour m'ôter les moyens de la refuser.

— Monsieur le marquis veut-il me permettre de lui poser une question? dit maître Bachelin, qui avait écouté ce récit avec attention.

— Faites, je vous prie, mon cher maître.

— Eh bien! comment était le chasseur en question?

— Un grand gaillard, très brun, coiffé d'un vieux feutre gris et vêtu d'une blouse.

— Ah! ah! C'est bien cela! fit le notaire à voix basse. Je suis, monsieur le marquis, à même de vous renseigner sur votre donateur mystérieux. C'est tout simplement M. Derblay.

— M. Derblay? s'écria le marquis, affublé d'une blouse, comme un paysan et coiffé d'un chapeau défoncé comme un contrebandier? Impossible!

— N'oubliez pas, monsieur le marquis, reprit maître Bachelin avec un sourire, que nous sommes, nous autres, des chasseurs rustiques. Moi qui ai la prétention de me montrer vêtu décemment, dans la vie ordinaire, si vous me rencontriez en chasse, au coin d'un bois, je vous ferais peur. C'est M. Derblay, soyez-en sûr. Et si je ne le reconnaissais au portrait que vous venez de tracer de lui, et qui est frappant, l'offre aimable qu'il vous a faite suffirait pour dissiper mes doutes. C'est bien lui!

— Alors! Je suis gentil, moi! Je lui ai dit en parlant de lui-même, qu'il était un voisin incommode... et toutes sortes d'autres choses désobligeantes. Mais il va falloir que j'aille lui faire des excuses!

— Vous n'aurez pas à prendre cette peine, monsieur le marquis, et si vous voulez annoncer ma visite à madame votre mère, je vais, devant elle, vous donner connaissance de certains faits, qui modifieront, j'en suis certain, l'opinion que vous vous êtes faite de M. Derblay.

— Ma foi, je ne demande pas mieux, fit Octave en se débarrassant de son harnais de chasse. Ce maître de forges a l'air d'un aimable compagnon.

Tout en parlant, le marquis était entré dans le salon, s'était approché de madame de Beaulieu, et lui ayant baisé respectueusement la main:

— Maître Bachelin est là, ma mère, et voudrait vous voir.

— Que n'entre-t-il? dit la marquise avec vivacité. Voilà dix minutes que je vous entends bavarder sur le perron. Bonjour, mon cher Bachelin...

Et comme le notaire se courbait, autant que sa taille replète pouvait le lui permettre:

— M'apportez-vous de bonnes nouvelles? ajouta la marquise.

La figure de Bachelin changea d'expression. De souriante qu'elle était, elle devint soucieuse. Et éludant la question que sa noble cliente lui posait, le notaire répondit d'un ton sérieux:

— Je vous apporte des nouvelles, oui, madame la marquise...

Et comme s'il eût été pressé de passer à un autre ordre d'idées:

— Je suis allé ce matin à Pont-Avesnes et j'ai vu M. Derblay. Toutes les difficultés qui se sont élevées entre vous et lui, au sujet de vos limites communes, sont aplanies. Mon honorable ami accepte toutes les conditions qu'il vous plaira de dicter. Il est heureux de se mettre à votre discrétion.

— Mais, s'il en est ainsi, dit madame de Beaulieu avec un léger embarras, nous n'avons pas de conditions à dicter. Du moment qu'il n'y a pas de lutte, il n'y a ni vainqueur ni vaincu. L'affaire sera soumise à votre arbitrage, mon cher Bachelin. Et tout ce que vous ferez sera bien fait.

— Voilà une résolution qui m'enchante, et je suis heureux de voir la paix rétablie entre l'usine et le château. Il n'y a donc plus qu'à signer les préliminaires. Dans ce but, M. Derblay a l'intention de se présenter à Beaulieu avec sa sœur, mademoiselle Suzanne, pour vous offrir ses hommages, madame la marquise, si toutefois vous daignez l'y autoriser...

— Certainement! Qu'il vienne! Je serai très contente de le voir enfin, ce cyclope qui noircit toute la vallée... Ah ça! mais je suppose que ce n'est pas seulement ce traité de paix qui gonfle ainsi votre portefeuille, dit madame de Beaulieu en montrant la serviette du notaire. Vous m'apportez sans doute quelques documents nouveaux pour notre procès d'Angleterre?

— Oui, madame la marquise, oui, reprit Bachelin avec un trouble plus accentué. Si vous voulez bien, nous allons parler affaires...

Et, d'un coup d'œil suppliant, le notaire montrait à la marquise son fils et sa fille. Madame de Beaulieu comprit. Une vague inquiétude lui serra le cœur. Qu'avait donc de si grave à lui apprendre son homme de confiance, que le huis clos lui parût nécessaire?

Mais c'était une femme résolue que la marquise. Son hésitation fut de courte durée. Et se tournant vers son fils:

— Octave, dit-elle, vois donc si les ordres ont été donnés pour qu'on aille au chemin de fer chercher nos cousins qui arrivent à cinq heures.

A ces mots, Claire leva la tête. Son frère tressaillit. L'intention de la marquise était évidente. Elle prenait un prétexte pour éloigner son fils. Il y avait entre ces trois êtres, qui se chérissaient si tendrement, une préoccupation mystérieuse qu'ils essayaient de se cacher mutuellement. Claire et le marquis, sans faire de questions, adressèrent à leur mère un sourire, et s'éloignèrent chacun dans une direction opposée.

Mademoiselle de Beaulieu lentement descendit la terrasse. La pensée que Bachelin apportait des nouvelles du duc de Bligny lui était soudainement venue. Et, profondément émue, sentant ses idées tournoyer dans son esprit sans qu'elle pût en fixer une seule, elle marchait sous les grands arbres, n'ayant plus la notion du temps, livrée à un trouble profond.

Dans le salon, la marquise et Bachelin étaient restés en présence. Le notaire ne faisait plus d'efforts pour donner à son visage une expression souriante. Il était maintenant grave et recueilli. Madame de Beaulieu resta un moment silencieuse, comme si elle eût voulu jouir jusqu'à la dernière minute de la tranquillité qu'elle avait encore; puis, prenant sa résolution:

— Eh bien! mon cher Bachelin, qu'avez-vous à m'apprendre?

Le notaire secoua tristement sa tête blanche.

— Rien de bon, madame la marquise, répondit-il. Et c'est pour moi, vieux serviteur de votre famille, un sujet de vive affliction. Le gain du procès engagé, de son vivant, par feu M. le marquis de Beaulieu, votre époux, contre ses collatéraux d'Angleterre, est gravement compromis.

— Vous ne me dites pas toute la vérité, Bachelin, interrompit la marquise. S'il y avait encore une lueur d'espoir, vous ne seriez pas si abattu. Parlez, je suis forte, je puis tout entendre. Les tribunaux anglais ont décidé? Le procès est perdu?...

Le notaire n'eut pas le courage de répondre. Il fit un geste qui équivalait au plus désolé des aveux. La marquise se mordit les lèvres, une larme brilla au bord de ses cils, aussitôt séchée par le feu qui lui montait au visage. Bachelin consterné se mit à marcher à pas pressés dans le salon. Il avait oublié tout respect. Il ne se souvenait plus du lieu révéré où il se trouvait. Et entraîné par son émotion, gesticulant comme lorsqu'il étudiait une affaire dans son cabinet, il disait:

— La cause avait été mal engagée! Ces sollicitors sont des ânes! Et avides! Ils vous écrivent une lettre, c'est tant... Vous leur répondez, ils lisent la réponse. C'est tant... Si le marquis m'avait demandé conseil, encore! Mais il était à Paris. Et son avoué l'a mal dirigé... Encore des ânes, ces avoués de Paris! Des gaillards qui ne savent que pousser au papier timbré!

Il s'arrêta brusquement, et frappant dans ses mains: Voilà un coup terrible pour la maison de Beaulieu!

— Terrible, en effet, dit la marquise, et qui entraîne la ruine de mon fils et de ma fille. Il ne faudra pas moins de dix années d'économies pour que, sur ma fortune, je rétablisse nos finances...

Bachelin avait cessé d'arpenter le salon. Son calme était revenu, et maintenant, il écoutait madame de Beaulieu avec un respect attendri. Il savait que la perte du procès était irrémédiable. Il venait de recevoir le jugement. Et aucun recours, aucun appel n'étaient possibles. La dédaigneuse incurie du marquis avait permis à ses adversaires de prendre de sérieux avantages, et désormais la lutte était insoutenable.

— Un malheur arrive bien rarement seul, reprit la marquise. Vous devez avoir d'autres mauvaises nouvelles à me faire connaître, Bachelin. Pendant que j'y suis, dites-moi tout, ajouta madame de Beaulieu avec un sourire résigné. Je ne crois pas pouvoir être plus gravement atteinte que je ne le suis.

— Je voudrais partager cette confiance, madame la marquise. Ce que j'ai encore à vous apprendre ne me paraîtrait pas si

pénible. Mais je connais la délicatesse de votre cœur et je crains que, des deux malheurs, ce soit la perte d'argent qui vous paraisse le moins sensible...

La marquise pâlit, et une agitation extrême s'empara d'elle. Elle pressentit ce que son homme de confiance allait lui dire, et, incapable de se contenir:

— Vous avez des nouvelles du duc de Bligny? s'écria-t-elle.

— J'avais été chargé par vous, madame, de m'enquérir des faits et gestes de monsieur votre neveu, dit le notaire, avec une nuance de dédain bien caractéristique chez ce fervent admirateur de l'aristocratie. J'ai suivi de point en point vos instructions. Et voici les renseignements qui m'ont été transmis: M. le duc de Bligny est à Paris depuis six semaines.

— Depuis six semaines! répéta la marquise avec stupeur. Et nous l'ignorions!

— Monsieur votre neveu se serait bien gardé de vous le faire savoir...

— Et il n'est pas venu! Et il ne vient pas encore, connaissant le revers qui nous atteint! Car il le connaît, n'est-il pas vrai?

— Il l'a connu, madame le marquise, et des premiers.

Madame de Beaulieu fit un geste de douloureuse surprise. Et avec un accent de profonde affliction.

— Ah! vous avez raison, Bachelin, voici qui me touche plus cruellement que la perte d'argent. Le duc nous abandonne. Il n'est pas venu et ne viendra pas, j'en avais le pressentiment. Ce qu'il voulait de nous, c'était une fortune. La fortune a disparu, le fiancé s'éloigne. L'argent, c'est le mot d'ordre de cette époque vénale et cupide. La beauté, la vertu, l'intelligence, tout cela ne compte pas! On ne dit plus: place au plus digne, on crie: place au plus riche! Or, nous voilà presque pauvres, on ne nous connaît plus!

Bachelin avait écouté avec tranquillité la violente apostrophe de cette mère ulcérée. Malgré lui, le notaire ne pouvait dissimuler un secret contentement. Il était redevenu très rouge, et frottait machinalement ses mains derrière son dos.

— Madame la marquise, dit-il, je crois que vous calomniez notre époque. Certes les idées positives y dominent et la cupidité naturelle à l'espèce humaine a fait de notables progrès. Mais il ne faut pas condamner en bloc tous nos contemporains. Il y a encore des hommes désintéressés, pour qui la beauté, la vertu et l'intelligence sont des biens qui font une femme enviable entre toutes. Je ne dis pas que, de ces hommes-là, j'en connaisse beaucoup. Mais j'en connais au moins un. Et, en l'espèce, un seul suffit.

— Que voulez-vous dire? demanda la marquise, étonnée.

— Simplement ceci, poursuivit le notaire, qu'un galant homme de mes amis n'a pu voir mademoiselle de Beaulieu sans en devenir éperdument épris. La sachant engagée avec le duc, il n'aurait point osé faire connaître ses sentiments. Mais qu'il la sache libre, et il parlera, si vous daignez l'y autoriser.

La marquise regarda fixement Bachelin.

— C'est de M. Philippe Derblay qu'il s'agit, n'est-il pas vrai?

— Oui, madame la marquise, de lui-même, répondit hardiment le notaire.

— Je n'ignore point les sentiments que ma fille a inspirés au maître de forges, reprit la marquise. Il ne les cache pas. Pas assez même!

— Ah! c'est qu'il aime mademoiselle Claire, et sincèrement, lui! reprit avec feu le notaire... Mais vous ne connaissez pas assez complètement M. Derblay, madame la marquise, pour pouvoir le juger à sa valeur.

— Je n'ignore pas qu'il est fort estimé dans le pays... Mais vous, mon cher Bachelin, vous êtes lié avec sa famille?

— J'ai vu naître M. Philippe et sa sœur, mademoiselle Suzanne. Leur père voulait bien m'appeler son ami... Ceci vous explique, madame la marquise, l'audace avec laquelle je viens de vous faire connaître les sentiments de M. Derblay. J'espère que vous voudrez bien me la pardonner. A mes yeux, mon client n'a qu'un seul défaut: son nom, qui s'écrit en un seul mot, sans apostrophe. Mais, en cherchant bien, qui sait? La famille est fort ancienne. Sous la Révolution, les honnêtes gens se serraient les uns contre les autres; les lettres ont bien pu en faire autant.

— Qu'il garde son nom tel qu'il est, dit tristement la marquise. Il le porte en homme d'honneur, et, dans le temps où nous vivons, cela suffit. Regardez le duc de Bligny qui s'éloigne de Claire ruinée, puis voyez M. Derblay qui recherche une fille pauvre, et dites-moi, du noble ou du roturier, quel est le gentilhomme?

— M. Derblay serait bien heureux, madame, s'il vous entendait.

— Ne lui répétez rien de ce que je viens de vous dire, interrompit gravement la marquise; mademoiselle de Beaulieu ne reçoit de générosités de personne. Et avec le caractère que je lui connais, il est probable qu'elle mourra fille. Plaise à Dieu, mon ami, que le double coup qui va la frapper la trouve forte et résignée!

Le notaire resta un moment interdit. Puis, avec une émotion qui faisait trembler sa voix:

— Quoi qu'il advienne, madame la marquise, souvenez-vous que M. Derblay serait le plus heureux des hommes, s'il lui était jamais permis d'espérer. Il attendra, car lui non plus n'est pas de ceux dont le cœur change. J'entrevois dans ces événements bien des chagrins pour nous tous, car vous permettrez, n'est-ce pas, à un vieux serviteur tel que moi, de se compter parmi ceux qui sont destinés à souffrir de vos tourments. Maintenant, s'il m'était permis de donner un conseil, je vous engagerais à ne rien dire à mademoiselle de Beaulieu. Le duc de Bligny fera peut-être un retour sur lui-même. Et puis il sera, pour mademoiselle Claire, toujours temps de souffrir.

— Vous avez raison. Quant à mon fils, je dois lui apprendre le malheur qui le frappe.

Et, marchant jusqu'au perron, la marquise, d'un geste, appela le jeune homme qui, assis sur la terrasse, attendait patiemment la fin de la conférence.

— Eh bien! dit-il avec gaieté, la séance est-elle levée? Ou bien m'appelez-vous pour que je siège avec vous?

— Je veux, en effet, répondit doucement la marquise, te faire connaître des nouvelles graves et qui me causent une vive affliction.

Le marquis devint sérieux en un instant et, se tournant vers sa mère:

— De quoi s'agit-il donc?

— Mon fils, maître Bachelin a reçu une communication définitive de notre représentant judiciaire en Angleterre.

— Au sujet du procès?

— Oui.

Octave s'approcha de la marquise et lui prenant affectueusement la main:

— Eh bien, dit-il, il est perdu?

La marquise stupéfaite, en constatant avec quel sang-froid le marquis acceptait cette désastreuse nouvelle, regarda Bachelin, comme pour lui demander une explication. Mais voyant le notaire rester impassible, elle reporta ses regards sur son fils.

— Mais tu le savais donc? interrogea-t-elle, en respirant plus à l'aise, comme soulagée par la calme résignation du marquis.

— Je ne le savais pas absolument, répondit le jeune homme. Mais je m'en doutais. Je ne voulais rien vous dire; j'ai respecté vos illusions, mais j'étais parfaitement convaincu que ce procès était insoutenable. Aussi, depuis longtemps, suis-je

UNE SUGGESTION POUR CADEAUX DE PÂQUES

Des Cadres, Gravures Artistiques, Objets d'Art,

sont des cadeaux très appropriés, dénotant le bon goût.

Il nous fait plaisir d'annoncer à notre clientèle que nous recevons régulièrement de Paris des meubles d'art tels que sièges Louis XV et Louis XVI avec garnitures Aubusson; aussi secrétaires, commodes, coiffeuses, guéridons en acajou et noyer avec appliques en bronze.

MORENCY FRERES, Limitée 346, Est S.-Catherine, Montréal
TÉL.: EST 3202

préparé à sa perte. Je ne la redoutais que pour ma sœur, dont la dot était en jeu. Mais il y a un moyen très simple d'arranger les choses. Vous lui donnerez la part que vous me réserviez dans votre fortune. Et, quant à moi, soyez sans inquiétude, je me tirerai d'affaires tout seul.

A ces généreuses paroles, la marquise rougit d'orgueil. Et se tournant vers le notaire:

— De quoi me plaindrai-je, dit-elle, ayant un pareil fils! Et tendant les bras au marquis, qui souriait doucement:

— Tu es un brave enfant! Viens que je t'embrasse!

— Je n'ai pas de mérite, dit le marquis avec émotion, j'aime ma sœur et je ferai tout pour qu'elle soit heureuse. Et pendant que nous sommes en train de parler de choses tristes, est-ce qu'à votre avis le silence de notre cousin de Bligny ne se rattache pas à ce procès perdu?

— Tu te trompes, mon enfant, dit vivement la marquise, en faisant un geste comme pour retenir le marquis... Et le duc...

— Oh! ne craignez rien, ma mère, interrompit Octave avec une dédaigneuse hauteur, si Gaston hésitait à tenir ses engagements, maintenant que mademoiselle de Beaulieu ne se présente plus à lui avec un million dans chaque main, nous ne sommes pas gens, je crois, à l'aller prendre au collet pour le forcer à respecter sa parole. Et j'estime, en ce cas, que si le duc de Bligny n'épouse pas ma sœur, ce sera tant pis pour lui et tant mieux pour elle.

— Bien, mon fils, s'écria la marquise.

— Bien, monsieur le marquis, appuya Bachelin. Et si mademoiselle de Beaulieu n'est plus assez riche pour tenter un coureur de dot, elle sera toujours assez parfaite pour séduire un homme de cœur.

D'un coup d'œil, la marquise imposa silence à Bachelin. Et celui-ci, heureux de voir finir aussi favorablement une crise qui lui semblait devoir être terrible, ayant présenté ses civilités à ses nobles clients, prit de toute la vitesse de ses vieilles jambes le chemin de Pont-Avesnes.

III

C'était bien M. Derblay, ainsi que l'avait affirmé Bachelin, que le marquis de Beaulieu avait rencontré dans les bois de Pont-Avesnes, vêtu comme un braconnier. Laissant Octave l'appeler à grands cris, il s'était élancé à travers bois, piquant droit devant lui, insensible aux coups de fouet des branches et aux arrachements des épines. Il riait nerveusement, murmurant des mots entrecoupés d'exclamations, joyeux profondément du hasard qui l'avait rapproché de celle qu'il adorait, de loin et en rêve, comme une jeune reine entrevue.

Il descendait la côte qui mène à la vallée, dévorant le terrain avec ses longues jambes, inconscient de la vitesse de sa marche qui lui mettait des gouttes de sueur au front. Il allait, suivant sa pensée, qui volait rapide et ailée. Lorsque le marquis saurait à qui il avait eu affaire, car il finirait certainement par le savoir, il aurait de la gratitude pour le procédé courtois dont son voisin incommode, disait-il, avait usé envers lui. Et qui sait? il s'ensuivrait peut-être un rapprochement. Et il verrait de près cette adorable Claire, dont le doux visage souriait perpétuellement dans son souvenir. Il lui parlerait. A cette idée, un nuage passait devant ses yeux. Il lui semblait que les paroles s'étrangleraient dans sa gorge, et qu'il resterait muet devant elle, comme anéanti par l'émotion. Alors, il irait se réfugier dans quelque coin sombre du salon, et, de là, il la regarderait à son aise, il se perdrait dans sa contemplation, et il serait heureux!

Heureux! Et comment? A quoi pouvait le mener cette folle tendresse? A assister plus intimement au mariage de celle qu'il désirait avec passion. Car il était certain que le duc de Bligny reviendrait. Comment un homme, aimé d'une telle femme, eût-il été assez fou pour la dédaigner? Et si ce n'était le duc, ce serait un autre prétendant qui se présenterait, un brillant gentilhomme, qui n'aurait qu'à paraître et à se nommer pour être accueilli à bras ouverts. Tandis que lui, roturier, il serait éconduit avec une dédaigneuse froideur.

Une profonde tristesse descendait en lui à cette pensée. Et ses forces, comme détendues, s'alanguissaient. Il ne courait plus maintenant vers Pont-Avesnes, filant comme un grand fauve sous la futaie. Il cheminait à pas lents, arrachant machinalement des feuilles aux branches, et les froissant entre ses doigts. Quel malheur était le sien, de ne pouvoir aspirer à la possession de cette créature idéale! Et, pensif, il s'était arrêté au pied d'un chêne. Debout, le dos appuyé au tronc d'arbre, sans penser à s'asseoir, il restait là à songer, le visage grave et pâle, les yeux mouillés par une angoisse cruelle.

Il repassait dans son souvenir ce qu'il avait déjà fait dans la vie, et il se demandait si la tâche accomplie par lui ne le rendait pas digne de tous les bonheurs. Après de très brillantes études, il était sorti le premier de l'Ecole Polytechnique et avait choisi le service des mines. Au moment où il venait d'être nommé ingénieur, la guerre avait éclaté. Il avait alors vingt-deux ans. Sans une hésitation, il était allé se faire enrôler comme volontaire et était parti dans un régiment de l'armée du Rhin. Il avait assisté aux sanglants revers de Frœschwiller, et était revenu au camp de Châlons, avec les débris du premier corps d'armée. Puis il avait participé à la désastreuse marche sur Sedan, et s'était vu, le soir de la bataille, prisonnier de guerre et gardé à vue par les uhlans prussiens. Mais il n'était pas d'un caractère à se laisser prendre ainsi, et, rampant dans l'obscurité, il avait profité de la nuit pour traverser les lignes allemandes. Entré en Belgique, il n'avait pris que le temps de gagner Lille, et là avait été incorporé dans un des régiments qui se formaient.

La guerre avait continué. Il avait vu lentement et sûrement l'invasion s'étendre sur le pays comme une mortelle gangrène. Distingué par le général Faidherbe, il avait fait, auprès de lui, la campagne du Nord. Blessé d'un coup de feu à Saint-Quentin, il était resté pendant six semaines à l'hôpital, entre la vie et la mort, et s'était réveillé de son long engourdissement pour frémir, en apprenant que Paris était aux mains de la Commune.

Sa convalescence lui avait épargné la triste obligation de faire le coup de feu contre des Français. Et il s'était dirigé vers la maison paternelle, souffrant encore de sa blessure, mais portant sur la poitrine le ruban de la Légion d'honneur, qui lui avait été apporté par son général lui-même sur son lit d'hôpital.

Une douleur plus vive que toutes celles qu'il avait subies en si peu de temps l'attendait au logis. Il avait trouvé la maison en deuil. Sa mère venait de mourir, laissant privée de ses soins la petite Suzanne, âgée seulement de sept ans. M. Derblay, forcé de partir par d'immenses affaires, qui réclamaient sa présence, avait laissé sa fille seule, sous la garde de serviteurs dévoués. L'arrivée de Philippe avait causé un redoublement de douleur et de larmes. La petite Suzanne était attachée à son frère avec la tendresse convulsive d'une enfant livrée à l'effarement de l'abandon. Elle se serrait contre lui, comme un pauvre petit être faible, qui demande appui et secours. Philippe, cœur simple et tendre, avait adoré cette enfant, qui avait si grand besoin d'affection et qui en trouvait si peu entre un père tout entier aux affaires et des domestiques fidèles, mais incapables de ces tendresses délicates, qui sont plus nécessaires que les soins matériels mêmes à la vie des enfants et des femmes.

Il avait fallu cependant s'éloigner et reprendre le collier de travail. Ce départ avait été pour Suzanne une déchirante douleur. Les adieux que lui faisait son frère renouvelaient pour l'enfant les désespoirs qui l'avaient accablée quand elle avait perdu sa mère.

Mais la destinée avait décidé que la séparation ne serait point longue. Six mois plus tard, M. Derblay, foudroyé par l'excès du travail, mourait à son tour, et Philippe et Suzanne étaient désormais seuls dans la vie.

Des devoirs nouveaux s'étaient imposés alors au jeune homme. La liquidation des entreprises paternelles avait été très compliquée et fertile en pénibles surprises. M. Derblay, homme d'une intelligence remarquable, avait un grave défaut: il embrassait plus qu'il ne pouvait étreindre. Il dépensait son activité dans des affaires différentes sans pouvoir réussir à les mener toutes de front avec un égal succès. Le gain de l'une était absorbé par les pertes de l'autre. Il était sans cesse débordé par un flot toujours grossissant de difficultés, qu'il surmontait momentanément à force d'habileté et d'énergie, mais qui devait forcément l'engloutir tôt ou tard. Il avait disparu avant la catastrophe, laissant une succession des plus embrouillées.

Philippe avait devant lui une carrière superbe et toute tracée. Il eût pu abandonner les entreprises de son père, liquider le mieux possible et suivre son chemin. Mais c'était la ruine. Toutes les ressources paternelles passeraient à sauver le nom. Et sa sœur resterait sans fortune. Le jeune homme n'avait pas hésité. Il avait renoncé à son avenir, donné sa démission, et, chargeant sur ses épaules le lourd fardeau sous lequel avait succombé son père, il s'était fait industriel.

La tâche avait été rude. Il y avait de tout dans l'héritage de M. Derblay: des verreries à Courtalin, une fonderie dans le Nivernais, des ardoisières dans le Var, et les forges de Pont-Avesnes. Philippe s'était jeté à corps perdu dans le gouffre et avait essayé de rassembler les épaves dispersées. C'était un travailleur intrépide et, pendant six ans, il avait donné ses jours et la plus grande partie de ses nuits à l'œuvre de sauvetage si vaillamment entreprise. Tout ce qu'il avait trouvé d'argent comptant, il l'avait employé à remettre les affaires en état. Puis, à mesure

qu'il leur avait rendu le mouvement d'abord et la prospérité ensuite, il les avait cédées, ne gardant en définitive que les forges, dont il avait compris toute la valeur.

En sept ans, il avait liquidé l'héritage paternel, et maintenant il n'avait plus que la fonderie du Nivernais qu'il exploitait parallèlement avec l'usine de Pont-Avesnes, se servant du fer de celle-ci pour alimenter la production de celle-là. Il était maintenant hors du péril et maître de ses affaires. Il se sentait capable de leur donner une considérable extension. Adoré dans le pays, il pouvait se présenter aux élections et être nommé député. Qui pouvait savoir? Cette élévation était de nature à flatter une femme. Et puis, l'industrie aussi était une puissance dans ce siècle d'argent.

Et peu à peu l'espérance renaissait dans son cœur. Il s'était remis à marcher. Et déjà il sortait des bois. Les prairies qui couvrent la vallée s'étendaient sur sa droite. A sa gauche, s'étageaient les premières assises de rochers qui servent de base à la colline. Dans ces assises étaient percées les entrées de la mine. Un petit chemin de fer montait en pente douce vers les galeries, conduisant directement le minerai à l'usine.

Philippe, brusquement arraché à ses méditations, résolut d'aller jeter un coup d'œil sur l'exploitation, et, se détournant, il prit le chemin de la mine. Sur un petit mamelon s'élevait la baraque du contremaître chargé de contrôler les sorties. C'était là que Philippe allait. A mesure qu'il approchait, il lui semblait entendre comme des cris. Une agitation insolite se produisait à l'entrée des galeries. Le maître de forges activa sa marche; en quelques minutes, il fut sur la place et put se rendre compte des causes de ce tumulte inusité.

Un éboulement, amené par des infiltrations d'eau, venait d'avoir lieu sur la voie du chemin de fer. Les wagons s'étaient renversés, et, au pied du talus, un amoncellement de sable et de madriers écroulés avait enseveli le conducteur du train en marche, un enfant de quinze ans. Quelques ouvriers, et beaucoup de ménagères, rapidement venues du village, formaient un groupe animé, au milieu duquel pleurait, en gesticulant, une femme affolée.

Philippe, écartant les assistants, entra vivement au milieu du cercle.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? s'écria-t-il avec inquiétude.

— Ah! monsieur Derblay! fit la femme en redoublant ses gestes et en se mettant à hurler à la vue du maître de forges, c'est mon pauvre gars, mon petit Jacques, qui a été traîné avec son wagon et qui est là-dessous depuis trois quarts d'heure!

— Et qu'est-ce qu'on a fait pour l'en tirer? interrogea vivement Philippe, en se tournant du côté des mineurs.

— On a déblayé autant qu'on a pu, patron, dit un chef d'équipe en montrant une large excavation, mais maintenant on ose plus toucher aux charpentes. Un faux mouvement pourrait tout faire crouler et l'enfant serait sûrement écrasé...

— Il y a dix minutes, il nous parlait encore, s'écria la mère au désespoir, maintenant on ne l'entend plus. Bien sûr, il est étouffé! Ah! mon pauvre gars! On va donc le laisser là?

Et la malheureuse, éclatant en sanglots, se laissa tomber, accablée, sur la pente gazonnée du talus.

Jetant son fusil aux mains des assistants, M. Derblay s'était précipité à plat ventre dans la terre, et, la tête au bord de l'excavation, sous les madriers entrecroisés, il écoutait. Le silence s'était fait dans la tombe de sable où gisait l'enfant.

— Jacques! cria M. Derblay, dont la voix sonna, sourde et lugubre, sous la couche de terre et de bois, Jacques! m'entends-tu?

Un gémissement lui répondit, et, au bout d'un instant, ces paroles faibles et entrecoupées parvinrent jusqu'à lui:

— Ah! patron! C'est vous! Ah! mon Dieu! Si vous êtes là, alors je suis sauvé.

Cette naïve confiance troubla profondément Philippe qui résolut de tenter même l'impossible pour réaliser l'espoir de l'enfant.

— Peux-tu encore bouger? reprit-il.

— Non, murmura le petit, haletant et presque étouffé, et puis je crois que j'ai la jambe cassée.

Ces mots entendus au milieu d'un silence de mort arrachèrent aux assistants un douloureux murmure.

— N'aie pas peur, mon garçon, nous allons te tirer de là, reprit Philippe. Et se dressant:

— Allons! vous autres: prenez-moi des étançons et levez ce madier, dit-il aux ouvriers, en montrant une longue poutre, profondément enfoncée sous les débris et qui formait comme un levier naturel.

— Pas moyen, patron, reprit le contremaître en secouant tristement la tête. Tout tomberait! Il n'y aurait qu'un procédé, ce serait de se glisser à trois ou quatre hommes solides dans le trou que nous avons commencé à creuser, et d'essayer de dégager le gamin, qui ne peut plus remuer. Pendant ce temps-là, avec des crics on soutiendrait, mais c'est joliment risqué. Et il y a bien des chances pour y rester!

— N'importe, il faut y aller, dit résolument le maître de forges en regardant ses ouvriers. Et comme tous restaient immobiles et silencieux, une flamme monta à son visage.

— Si l'un de vous était là-dessous, que penserait-il de ses camarades qui l'y laisseraient? Allons, puisque personne de vous n'ose, c'est donc moi qui irai.

Et courbant sa haute taille, Philippe se glissa sous les décombres. Un cri d'admiration et de reconnaissance s'éleva dans la foule. Et, comme s'il eût suffi de donner l'exemple pour rendre à tous ces braves gens leur courage, trois hommes entrèrent à la suite du maître de forges, pendant que tous les assistants, réunissant leurs forces, s'arc-boutaient sous les madriers et les soulevaient avec d'incroyables efforts.

Le silence s'était fait de nouveau. On n'entendait plus que les sanglots de la mère accablée et gémissante et les respirations rudes des sauveteurs écrasés sous le poids supporté. Quelques minutes, longues comme des siècles, pendant lesquelles la vie de cinq hommes était en suspens, s'écoulèrent, puis une clameur de joie s'éleva. Souillé de terre, les mains et les épaules déchirées, les quatre hommes sortaient du trou, et, dans ses bras, Philippe, le dernier, rapportait l'enfant évanoui.

Un craquement effroyable retentit. Les madriers lâchés par les ouvriers venaient de retomber sur la fosse, vide maintenant de son prisonnier. La mère, à moitié folle, se partageait entre son enfant et le maître de forges. La foule émue, silencieuse, entourait respectueusement le sauveur et le sauvé.

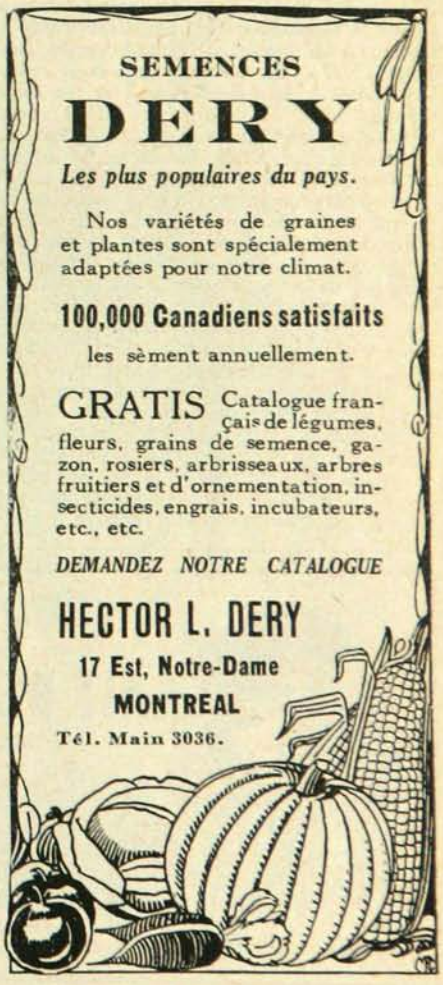
— Allons, emportez-moi ce gamin-là chez lui, dit gaiement M. Derblay, et faites prévenir le médecin.

Puis, rajustant ses habits et reprenant son fusil, la maître de forges se dirigea vers Pont-Avesnes.

La nouvelle du sauvetage avait suivi de près le bruit de l'accident. Et, en arrivant en face de la grille du château, Philippe vit venir au-devant de lui sa sœur, escortée de Bachelin. Suzanne, en apercevant son frère, hâta le pas. Elle approchait, vêtue d'une robe claire, balançant sur son épaule une grande ombrelle rose qui, par cette belle journée d'octobre ensoleillée, abritait utilement sa tête charmante. Mademoiselle Derblay avait dix-sept ans, et son frais et gai visage offrait une délicieuse expression de confiance et d'honnêteté. Ses yeux bruns riaient plus encore que ses lèvres. Elle n'était pas régulièrement belle, mais elle avait une grâce tendre et naïve qui la rendait irrésistiblement séduisante. Dans son impatience, elle s'était mise à courir vers son frère, en laissant aller derrière elle sa grande ombrelle qui se gonflait comme une voile. Et comme Suzanne ouvrait les bras pour sauter au cou de son frère:

— Ne me touche pas! s'écria Philippe en repoussant la jeune fille, je suis couvert de boue. Je perdrais ta robe.

— Qu'est-ce que ça fait! s'écria Suzanne avec un joyeux emportement. Oh! je veux



t'embrasser! Tu as sauvé l'enfant! Oh! mon Philippe, comme c'est bien toi, toujours, qu'on trouve dès qu'il y a à faire quelque chose de beau et de bon!

Et la jeune fille prit à pleines mains la tête brune de son frère et l'embrassa tendrement. Bachelin, distancé par la course de Suzanne, arrivait essoufflé.

— Eh bien! mon cher ami, fit le notaire, encore une bonne action à votre actif...

— N'en parlons pas, je vous prie, interrompit Philippe en souriant, cela n'en vaut vraiment pas la peine. Le plus grave de l'affaire, c'est que je crois l'enfant blessé. Tu feras bien de pousser jusque chez lui avec ta pharmacie, Suzanne. Et s'il y a quelques frais à faire, tu y pourvoiras.

— J'y vais, mon frère, dit la jeune fille. J'emmènerai Brigitte avec moi, n'est-ce pas?

— Sans doute. Et nous, mon cher maître, rentrons, ajouta Philippe, en se tournant vers Bachelin. Je suis fait comme un voleur, et j'ai besoin de me changer.

Suzanne s'était dirigée vers les communs du château, Philippe et le notaire traversèrent la vaste cour carrée plantée de vieux tilleuls, au centre de laquelle une large pièce d'eau rectangulaire, entourée d'un parterre de fleurs, lançait dans les airs son jet d'eau, dont les cascades tombaient en poussières fines, chassées par le vent et irisées par le soleil. Ce bassin était le dernier vestige des eaux immenses qui faisaient autrefois une ceinture au château. L'Avesnes avait été détournée de son cours et répandue dans les douves par les anciens seigneurs de Pont-Avesnes. Sous Louis XIII, un barrage fut construit à l'endroit de la prise d'eau, et les fossés furent vidés. Le limon qui en garnissait le fond, mélangé à de la terre végétale apportée à grands frais, fut le sol, admirable de fécondité, dans lequel poussèrent les arbres fruitiers qui sont encore aujourd'hui la merveille de Pont-Avesnes. Il y a des poiriers et des pêchers qui ont près de deux cents ans, et qui produisent des fruits uniques dans la contrée. Ces larges douves, dont les murs servent d'espaliers, sont comme des réservoirs, dans lesquels le soleil emmagasine ses rayons vivifiants. Il y fait chaud ainsi que dans une serre. Et l'âpre vent d'hiver ne peut y pénétrer pour brûler les arbres et les dessécher.

Le château est posé sur un massif en grès brun, qui l'élève et lui donne de l'élégance. Mais il est noir et triste. Ses grands toits d'ardoise se découpent lugubrement sur le ciel. Philippe ayant pris le parti de se confiner dans une aile de la vaste et froide demeure, le reste est fermé. Et sans les soins de Brigitte, la sœur de lait de Suzanne, qui, malgré son jeune âge, grâce à une précocité heureuse, remplit avec autorité les fonctions de gouvernante, le château serait complètement abandonné.

Mais l'active Jurassienne, animant de son zèle les trois domestiques qui sont sous ses ordres, fait deux fois par mois un nettoyage complet et entretient en bon état les admirables meubles de l'époque de Louis XIV qui garnissent les appartements de réception.

Lorsque Brigitte ouvre les volets du grand salon et que la lumière entre à flots dans les hautes et larges pièces, c'est comme si le rideau d'un théâtre se levait, montrant une décoration merveilleuse de luxe. Sur les murs, les plus belles tapisseries des Gobelins déroulent toute l'histoire d'Alexandre. Et les grands fauteuils font étinceler les velours de Gênes de leurs dossiers, entre les bois dorés de leurs bras solennels. Les grands miroirs de Venise réfléchissent, pour un instant, dans leurs panneaux biseautés, les fleurs du parterre, le jet d'eau capricieux et un petit coin du ciel. Brigitte passe, active, avec un plumeau et un balai. Puis, le nettoyage terminé, les volets se referment et les richesses artistiques du château retombent dans l'obscurité.

Dans l'aile habitée, Philippe s'est réservé, au rez-de-chaussée, un grand cabinet de travail entouré de bibliothèques, aux rayons élevés desquelles on ne parvient qu'à l'aide d'un escalier à roulettes. Au milieu, une immense table-bureau, sur laquelle les papiers s'entassent, dans un désordre plus apparent que réel. Un très bel encrier en bronze représentant deux amours joufflus qui se battent. Le vainqueur, tout en riant, presse dans la bouche du vaincu une grappe de raisin. Sur la cheminée, une admirable pendule de la première manière de Boule, en ébène rehaussé de cuivre. A côté du cabinet de travail, la salle à manger, sévèrement garnie de vieux meubles en poirier sculpté. Sur le dressoir, une riche et solide argenterie dont on ne se sert jamais. En retour, un petit salon, meublé de la façon la plus moderne et la plus bourgeoise. Des tentures de popeline de soie bleue et le meuble capitonné en étoffe pareille. Une pendule et des chenets rocaille. Une petite table en marqueterie, sur laquelle un ouvrage de broderie commencé semble attendre le retour de Suzanne. Dans les deux grands panneaux, deux portraits, ceux de monsieur et madame Derblay exécutés, avec plus de conscience que de talent, par un médiocre élève de Flandrin.

Au premier étage, deux vastes chambres communiquant par leurs cabinets de toilettes, celle de Philippe et celle de Suzanne. L'une grave et sombre, tendue en velours frappé havane, et meublée en bois noir, n'ayant pour tout ornement qu'une panoplie d'armes modernes, au milieu de laquelle on remarque un bidon d'infanterie percé de trois balles, souvenir de Pont-Noyelles. L'autre, virginale et fraîche comme celle qui l'habite. Mousseline blanche tendue sur une étoffe bleue, et relevée par des nœuds roses. Meubles laqués blancs, rehaussés de filets bleus. Et tous les petits colifichets qui ornent si gentiment une chambre de jeune fille. De sa fenêtre, Suzanne voit les profondes allées du parc qui se perdent dans un lointain de verdure. Elle y serait à l'aise pour rêver, si la rêverie pouvait assombrir un seul instant la vive gaîté de son insouciante jeunesse.

C'était vers son cabinet que Philippe, après avoir vu sa sœur s'éloigner, entraînait Bachelin. Il se doutait que le notaire arrivait de Beaulieu, et, comme tous les amoureux, il était impatient de connaître les détails, importants ou futiles, que son vieil ami ne manquait jamais de lui apporter de chacune de ses entrevues avec les nobles habitantes du château. Mais, ce jour-là, Bachelin ne paraissait pas en humeur de parler. Et, assis dans un fauteuil, il regardait distraitement le maître de forges, qui se tenait planté devant lui comme un point d'interrogation. Philippe ne put se modérer plus longtemps, et abordant franchement la question:

— Avez-vous fait part de ma proposition d'arrangement à madame de Beaulieu? dit-il avec un calme affecté.

— Sans doute.

(A suivre dans le prochain numéro)

MESDAMES :—

Une belle parure de lingerie, en vraie dentelle, un rideau, une nappe, des chemins de table, dessus de meubles, ou autre morceau garni de vraie dentelle ; des motifs de Venise, Cluny, ou autre ; de la dentelle à la verge, toutes ces jolies choses ne forment-elles pas d'agréables cadeaux à recevoir ou à offrir ?

Pour être satisfaites, venez chez

RAOUL VENNAT,

642, rue St-Denis, Montréal. **Téléphone Est 3065.**

POUR ÊTRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau, composé de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le **Lait des Dames Romaines** protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur liliale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 50c le flacon. Echantillon expédié franco pour 10c.

COOPER & CIE, Dept. R, No. 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

LE CINEMA

Par JEAN HARDY

Certaines réformes s'imposent dans les programmes cinématographiques, et le public a certes le droit d'en imposer la réalisation rapide. Certains films, notamment les américains, exigent, pour la sécurité de nos mœurs et

Mary McLaren, l'une des beautés de l'écran, artiste intelligente et consciencieuse.

de notre éducation, défendus en l'occurence par le Bureau de Censure. des coupures nombreuses. Le Bureau de Censure accomplit son devoir, voilà tout. Mais la loi qui régit déjà nos représentations cinématographiques devrait ajouter à ses articles, celui-ci: à savoir qu'un film coupé de façon à devenir incohérent et ridicule, ne devrait pas être représenté dans aucune de nos salles de spectacles, et renvoyé tout simplement au producteur. Nous avons tous vu au cinéma des représentations qui n'avaient ni queue ni tête. Si bien disposée que fût l'assistance, elle ne pouvait raisonnablement arriver à se débrouiller dans un tel galimatias.

De quel droit protège-t-on le fabricant de films au détriment du spectateur? Celui-ci, qui a payé pour voir un film, aurait parfaitement le droit de réclamer avec la dernière des énergies, et d'exiger qu'on le traite avec justice. Il doit y avoir suffisamment de films recommandables, pour distraire et récréer le public, sans être obligé encore de recourir à ces films, coupés jusqu'au point de n'avoir plus aucun sens. Les propriétaires de salles de vues animées sont par dessus tout intéressés à ce que leur public soit satisfait, et ils auront tout à gagner, à ce que la loi les protège eux aussi contre les représailles des fabricants. S'il était décrété qu'un film coupé dans ses parties notables doit être tout simplement rejeté et interdit, personne ne pourrait protester, et tout le monde s'inclinerait, le fabricant comme les autres. On pourrait aussi permettre que des raccords soient faits de façon à donner du sens au spectacle, et dans ces cas rien n'empêcherait la représentation d'un film reconstitué.

Mais nous nous insurgeons absolument contre le fait odieux de faire payer au public séduit par un titre, un spectacle tronqué au point de n'être plus qu'une suite de tableaux incohérents qui tourmentent l'imagination, et laissent supposer des scènes beaucoup plus brutales peut-être que celles que l'on a supprimées.

Le spectacle est une marchandise, et le client a le droit d'exiger qu'on lui donne ce qu'on lui a promis. Si une pièce ne peut être donnée dans le texte, qu'on l'enlève tout simplement, mais qu'on n'aille pas la défigurer, sous prétexte de la rendre vertueuse. Les pièces qui exigent de telles coupures sont toujours malsaines d'un bout à l'autre, et elles gagneraient invariablement à n'être pas données en spectacle.

* * *

Parmi les cinémas où les représentations sont soignées remarquablement, citons:

Le Saint-Denis, Le Passe-Temps, L'Ouimetoscope, L'Electra, Le Canadien-Français, Le National et l'Arcade.

JEAN HARDY.

Justine Johnstone, la belle artiste, que ses récents succès sur l'écran ont consacrée étoile.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Suite des pagee 2, 3, 4, 5, 6 et 7.

Elle est active et débrouillarde mais le sens pratique, en germe, a besoin d'être cultivé. L'humeur est capricieuse mais généralement agréable.

LEONNE S. AUG. D.—Impressionnable et nerveuse, elle est délicate, timide et fière: la sensibilité est très grande et s'allie à une tendresse vive et contenue qu'elle dissimule soigneusement. La bonté est généreuse et dévouée, mais gênée par la timidité qui n'ose exécuter tout ce qu'elle conçoit. Elle est active, entreprenante et courageuse. La volonté est résolue, énergique, très indépendante, autoritaire avec les inférieurs: enfants ou domestiques. Elle est irritable, un peu emportée, mais généreuse, sincère et capable d'avouer ses torts ou ses erreurs. — Disposition à la rêverie, aux beaux projets chimériques. L'imagination favorise les illusions et aussi les préjugés. L'orgueil et la vanité accompagnent un vif désir de plaire et d'être remarquée. Le sens pratique est latent et peut se développer. Elle aime ses aises; un peu de gourmandise est indiquée.

LAURIER DES VALLONS.—C'est une personne qui est tout à fait à l'aise dans la vie et qui ne se laisse déranger par rien, ni personne. Sûre d'elle-même, elle n'accepte guère de conseils ou de direction des autres, et quand elle le peut elle essaie de les MENER Exagérée et un peu excessive en tout, elle est sujette à errer dans ses jugements. Elle est sincère et d'une franchise rude qui ne songe pas à ménager la sensibilité des autres. Bon cœur et affections ardentes. Généreuse, pas économe, capable de dévouement, activité qui est parfois de l'agitation. Partout où elle est, elle exerce une influence et prend les initiatives. Elle a de l'orgueil mais pas d'égoïsme.

PASSAGERE JAMAIS AIMEE.—L'esprit est un peu superficiel, l'imagination y domine favorisant la sentimentalité et la rêverie aux dépens de la réflexion et du jugement. Elle a cependant du bon sens, beaucoup de droiture, l'habitude d'être appliquée et soigneuse, et le jugement pourrait certainement être formé solidement. Passagère a de l'orgueil et ne voit pas beaucoup ses faiblesses; elle sait qu'elle a de la bonne volonté, de l'activité et du courage et elle se contente de ces bonnes dispositions. Elle est bonne, sincère, capable de dévouement malgré un petit sentiment personnel qui gêne ses élans généreux. L'orgueil et l'amour-propre la rendent susceptible.

Le cœur est délicat, aimant et pour ceux qu'elle aime, elle a en réserve des trésors d'affection dévouée.

La volonté est ferme et obstinée, quelques impatiences, disposition à discuter sur des insignifiances. Elle a de la valeur et sait faire de la joie pour les siens.

UN POILU.—Esprit réfléchi et raisonneur qui fait un peu contre-poids à une imagination vive qui exagère les choses et nuit quelquefois au jugement. Beaucoup de sensibilité, de délicatesse et de tendresse lui font une vie du cœur active et profonde. Constance et persévérance. La disposition à la tristesse est habituelle; on voit plutôt les difficultés et les ennuis que les joies et les chances. La volonté est active et ferme, l'obstination sert bien l'endurance et la résistance, et on peut dire que cette personne est courageuse et énergique. Intelligence cultivée, ardeur et personnalité. Goût, distinction et une simplicité charmante. La bonté est aimable, bienfaisante, dévouée et active. De l'enjouement dans l'esprit achève de rendre tout à fait aimable une nature déjà si bien douée.

RIRE ARGENTIN.—Esprit précis, sensé: de la reflexion et une claire et juste vue des gens et des choses. Délicate et sensible mais réservée et se livrant peu. La bonté est délicate et dévouée: elle a le sens du devoir et assez d'énergie pour faire toujours ce qu'elle croit être son devoir. Les affections sont douces, profondes et constantes. La volonté est résolue et ferme souvent, mais cela lui arrive d'être hésitante et un peu molle. Cela dépend de l'humeur qui est variable. Pratique et sachant pratiquer l'ordre et l'économie. Elle est généreuse, optimiste et bienveillante, et par suite, portée à croire facilement à la bonté et à la sincérité des autres. La modération et la mesure qu'elle apporte en tout la rendent reposante. La simplicité aimable, la réserve délicate contribuent à la rendre bien sympathique et inspirent une confiance qu'elle mérite parfaitement.

ZIZI.—L'imagination est gracieuse mais ne nuit pas au jugement qui est en bonne voie de formation. Zizi observe, réfléchit et tire des conclusions justes de ce qu'elle voit et entend. Elle est gaie et optimiste parce-qu'elle est bonne et bienveillante. Affectueuse mais peu expansive, elle cache bien ses secrets et ne s'en sert que pour créer ses jolis rêves. Naturellement attirée vers ce qui est noble, élevé, délicat, elle a de beaux enthousiasmes et un joli brin d'idéalisme. L'âme est droite, sincère, fraîche et naïve. La volonté, sans être très forte, est suffisante: elle a de la souplesse et de la douceur pour imposer son autorité. Humeur égale et agréable. Un peu de vanité et un goût accentué pour tout ce qui contribue à rendre la vie douce et jolie. De l'amour-propre lui rend les reproches et les critiques très pénibles: ils la fâchent d'abord; à la réflexion elle les accepte et en profite en petite fille sage qu'elle est.

"C'EST-Y-BEAU?"—Il me semble la voir: réfléchie, sérieuse, sensée, active et douce, simple et franche. Elle est un peu timide hors de l'intimité où elle a de l'initiative et de l'assurance. D'un cœur aimant et délicat elle a le dévouement actif et aimable. C'est une rayonnante, elle aime la vie et la fait aimer, non en s'illusionnant mais en l'acceptant telle qu'elle est et en sachant voir ses beaux côtés. Elle est sereine et douce malgré certaines vivacités impatientes. Volonté active, impulsive, un peu obstinée et très persévérante. Humeur un peu inégale mais jamais désagréable. Elle est un peu susceptible et plaide avec ceux qui la critiquent.

PETIT LOUP NOIR.—Elle est réfléchie et elle a beaucoup de bon sens et d'esprit pratique. Activité un peu routinière. Elle est sensible et affectueuse, dévouée et complaisante. La volonté est ferme, quelquefois entêtée et raide. A cause de sa sensibilité et de sa délicatesse, elle s'attriste facilement, mais cela ne dure pas. Conscience droite. Beaucoup de sincérité et de persévérance. Elle est adroite, elle a de l'initiative et le goût de l'ordre quoiqu'elle ne le pratique pas toujours. Elle a besoin de se confier, d'avoir de l'amitié et de la confiance pour s'y appuyer. C'est un bien gentil et aimable petit loup!

ENIGME.—Délicate et sensible, elle a la sincérité naïve d'une enfant. Elle est généreuse, bonne et très affectueuse. La volonté est un peu faible, et trop facilement influencée. L'humeur est capricieuse, et quand elle est mal disposée, elle est changeante, maussade et entêtée, mais cela dure peu: elle est impressionnable et ses impressions sont plus vives que profondes et durables. Toute simple, sans vanité ni aucune prétention. Au contraire, elle est timide et portée à se déprécier. Un peu étourdie, très impulsive, elle ne calcule ni ne prévoit, et elle peut être ainsi imprudente et trop confiante. Elle a de la bonne volonté, une activité courageuse et une endurance énergique. Jolie petite nature droite et bonne.

LE BERIC.—Actif, ouvert, vif, tout à fait sans-gêne, assez content de lui, il a un cœur affectueux et sensible, et quoiqu'il ait sa part d'égoïsme il est bon, généreux et capable de se dévouer pour ceux qu'il aime. La volonté est impulsive, indépendante, obstinée; plusieurs signes de violences courtes. Il est susceptible, entêté et d'humeur très inégale. Généralement ardent au travail, il a parfois des dépressions qui lui rendent le travail pénible.

AMI DE L. L.—C'est une nature délicate, sensible, confiante et tendre dont l'énergie est un peu molle. Il a de la souplesse et un caractère facile et doux. Porté vers les choses délicates et belles, il a de jolis enthousiasmes. Un peu idéaliste et sentimental, il n'est guère pratique, et se laisse vivre sans se tracasser. La volonté est mieux faite pour la résistance que pour l'initiative; il est obstiné, doucement et toujours. Un peu dépensier il a peu d'idée de la valeur de l'argent et il aime à donner. C'est un rêveur dont l'activité est inégale et paraît se lasser facilement.

Il n'est pas encore très sérieux et il laisse un peu trop de jeu à son imagination.

YVONNETTE.—Nature positive et dont le côté pratique est accentué. Elle est sincère et portée à dire ses impressions et ses opinions. D'humeur nerveuse et inégale, elle est parfois brusque et entêté, mais le cœur est bon, elle n'est pas égoïste, la pitié est facilement excitée et s'accompagne de charité active.

Volonté précise et ferme. Aucune espèce de vanité et la plus parfaite simplicité en tout. Souvent triste.

PUCE.—Beaucoup de bon sens et d'esprit pratique qui atténuent ce que l'imagination a d'un peu excessif. Elle a un bon cœur affectueux et elle sait se dévouer très activement. Elle n'est pas toujours bienveillante et juge les autres un peu vite et sans bien les comprendre. Elle est droite et sincère et elle avoue ses erreurs quand on les lui démontre.

SEMPER FIDELIS—Intelligente et cultivée, elle a un esprit délicat et fin, gracieux et idéaliste. C'est une nature remarquablement élevée, droite, pure, enthousiaste, qui a conservé une grande fraîcheur d'âme et qui n'a que soupçonné les grosses laideurs réelles. La bonté s'accompagne de tact, le dévouement est actif et constant. La volonté est précise, ferme, douce et persévérante avec des marques d'obstination très prononcée. Malgré son penchant à idéaliser, l'observation fine, la réflexion et le bon sens assurent le jugement. De l'orgueil fier, pas de vanité. Activité et courage. Beaucoup de charme féminin. C'est un délicieux type de femme.

A. LYS.—Réfléchie et sensée elle a une imagination gracieuse et un esprit assimilateur. Elle est bonne, sincère et capable de dévouement pour ceux qu'elle aime. Le sentiment personnel, assez marqué, nuit quelquefois au dévouement. Le cœur est affectueux et constant. La volonté est impulsive, inégale, un peu entêtée. Elle contredit vivement; elle manque de tenacité et de résolution. Elle est orgueilleuse, timide et susceptible. Un peu de vanité et de l'amour-propre la rendent très sensible à la moindre critique. Droiture et franchise. Beaucoup de réserve timide.

GERMANO L.—Un peu légère, irréfléchie et en l'air, elle est imaginative et exagérée en tout, ce qui fait qu'elle s'écarte souvent de la vérité. Le jugement n'est pas formé et elle ne réfléchit pas assez pour essayer même de voir juste. Aucun ordre, humeur très capricieuse. Volonté obstinée et faible. Grande facilité à subir l'influence de son milieu. Elle est bonne et affectueuse, sans vanité et d'une simplicité invariable qui plaît. Remplie d'illusions sur elle-même, les autres et la vie, elle est extraordinairement peu sérieuse.

JONGLEUSE.—Enjouée, pleine d'entrain, elle est active, courageuse avec d'utiles qualités pratiques. Bonne, délicate, sensible et tendre, elle a une réserve timide qui ne fond que dans la grande intimité. L'humeur est variable et elle est un peu susceptible. La volonté est vive, impulsive, autoritaire, résolue et tenace, avec cependant, de la souplesse qui l'empêche d'être dure et la rend habile. Loyale et droite. De jolis enthousiasmes mais qui n'égarent pas le jugement, déjà sûr, et que l'expérience rendra solide. Pas d'orgueil démesuré et aucune vanité. Généreuse, complaisante et tout à fait aimable.

MARGOT—Imagination vive et sentimentalité un peu puérile qu'il faut surveiller afin que le jugement puisse se former sérieusement. C'est possible, mais c'est à faire. Enthousiaste, ardente, vivant dans les chimères, elle devra s'appliquer à observer, à réfléchir et à se connaître elle-même. Délicate et tendre, mais portée à la jalousie et un peu susceptible. Bonne et sincère. La volonté est variable, mal équilibrée, et malgré ses affirmations d'indépendance et d'énergie, c'est une volonté faible et très facilement influençable. Qualités pratiques en germes mais pas exercées: elle n'est pas exacte, elle agit avec précipitation et sans soin et elle manque d'ordre. Elle peut cependant développer ce côté pratique qui lui manque. Elle est sensée, elle a de la bonne volonté. Elle se jette avec ardeur dans les entreprises nouvelles mais elle est inconstante et les plante là quand elle est ennuyée. C'est une enfant encore et qui a besoin de la vie de famille pour devenir une femme utile. Jolies délicatesses d'esprit et de cœur. Besoin d'affection et charme fait de fraîcheur d'âme et d'animation.

MELOMANE.—Etude parue dans le numéro de février.

BOUTON DE ROSE.—Etude parue dans le numéro de février.

JAPONAISE BLONDE.—Au mois d'avril certainement.

LOUISETTE C.—Très sensible, délicate, timide et un peu susceptible, elle se fait de gros chagrins inutiles. Elle est bonne et sincère, elle a des confiances naïves souvent désappointées. Ce n'est pas une personne gaie; elle voit plutôt les ennuis et les difficultés

Articles en "Terracotta"

comprenant

vases, boîtes, statuettes avec appareils à électricité. Aussi médaillons et dentelles en filet et cluny à la verge. Coraux, camées, marbres, parfums, objets en écaille, colliers en perles.

LE TOUT À DES PRIX TRÈS RÉDUITS.

ITALIAN & EUROPEAN IMPORTING CO.

78 CRESCENT Chambre No. 2

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

et elle s'attriste souvent. Volonté variable et faible: elle se laisse conduire, influencer et même un peu tyranniser. Sans aucune vanité. Elle est modeste et se tient à l'écart. L'humeur est capricieuse, mais plus mélancolique que désagréable.

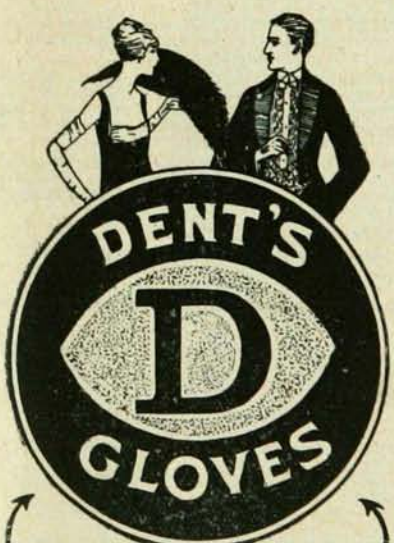
CLOVIS V.—L'esprit est assimilateur, clair, logique et sensé. De la modération et du jugement. D'une sincérité et d'une droiture parfaites, on ne se défie peut-être pas assez et on risque de voir ses confiances trompées. L'activité, l'ambition, la bonne volonté et le courage marchent de pair assurant le succès des entreprises. Il y a cependant une tendance à la tristesse qui peut nuire à l'activité et qu'il serait utile de combattre.

Habitudes routinières que l'on trouve aussi dans l'esprit qui s'attache aux idées et aux opinions acceptées tout d'abord et qui évolue difficilement. Une simplicité et un naturel qui excluent toute idée de vanité ou de prétention. Sentiment du devoir et de la justice et une conscience délicate et ferme. Volonté active et vive, précision et fermeté.

ROSE D'ETE.—Très délicate, imaginative, sensible, elle a son petit orgueil qui la rend susceptible. Le cœur est capable d'affections délicates, mais cette jeune fille a, jusqu'à présent, plus reçu que donné, et le dévouement chez elle ne se développera que si elle combat un égoïsme assez marqué. Dépensière et dépourvue d'ordre, elle aime cependant que tout autour d'elle soit rangé et harmonieux. La volonté manque d'initiative et s'exerce comme résistance par une obstination habituelle, et souvent muette et douce.

Elle est bonne et sensible, elle subit facilement les bonnes influences, elle est rieuse et charmante à ses heures. Humeur très variable. Quand elle veut être gentille elle est très aimable. Jeune et sujette à bien des modifications.

MY HERO.—Cette écriture renversée est toujours difficile à analyser et les gens très ouverts et très simples ne l'adoptent pas.



A chaque occasion s'adapte une paire correcte de

GANTS DENT'S

Bien coupés, bien faits et toujours d'excellente qualité, les Gants Dent's donnent bon service et bonne valeur.

Le bon sens comme le bon goût

Exigent les Dent's

Assise ou Debout grâce à leur baleinage spécial et leur coupe parfaite, les corsets GODDESS se portent avec confort absolu.

Contenant la taille sans la comprimer, ils assurent un contour élégant mais ne fatiguent pas.

Les Canadiennes les plus élégantes se vouent à ce corset **Goddess** (lacé en avant) et partagent l'opinion de la célèbre artiste Anita Stewart qui écrivait: "Sans gêner ni fatiguer il ajoute à la beauté de la taille".

Il y a un modèle pour chaque taille.

DOMINION CORSET CO.

Québec, Montréal, Toronto

Fabricant aussi les corsets D. & A. et La Diva

Il est plus sensible qu'il n'aime à le laisser voir, il est bon et il a un grand besoin d'affection. Actif, ambitieux ,d'une générosité un peu extravagante, le sens pratique le protège contre les folies de ce côté.

La volonté est impulsive, ferme et cependant assez souple, active et favorisant l'ambition. Il a de l'initiative et de la tenacité. C'est un homme intelligent et cultivé. Courageux et énergique, il va inlassablement à son but et aucun obstacle ne l'arrête. Il a quelques préjugés et il peut se tromper dans ses jugements. C'est un autoritaire mais qui sait faire des concessions.

Ce n'est pas un cénobite et il essaie de faire entrer dans sa vie tout ce qui la fera agréable.

MAURICE.—Un jeune homme léger, superficiel, qui se laisse entraîner par son imagination et son caprice à toutes les fantaisies qui le sollicitent. Imaginatif et affectueux, il se monte facilement la tête et il est très inconstant. Un peu vaniteux, il a de l'assurance et sos petites prétentions. Bon cœur et sensibilité délicate. Il a une certaine franchise qui ne l'empêche pas d'être exagéré et blagueur à ses heures. Il est trop rempli d'illusions et trop exagéré pour avoir un jugement sûr Il n'a rien de méchant ni de désagréable, mais son extrême étourderie en fait un ami variable et instable.

CLAUDE CEYLA.

Chandails, Tricots de laine

Faits à la main

aussi Lingerie fine, Broderies.

Spécialité: Nettoyage et Réparage de lingeries fines.

Travail soigné et garanti.

MME BEAU

147, RUE SAINT-DENIS (en bas)

La satisfaction vous est assurée pour chaque centin

Que cela vous coûte lorsque vous vous servez du

THÉ

"SALADA"

E 769

La saveur parfaite du thé pur et frais est incomparable, et avec le thé "SALADA" vous aurez toujours cette saveur.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1° 25 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2° Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3° Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait tenter de s'insinuer dans la petite poste, la direction de la Revue Moderne, se réserve le droit de refuser les annonces, ou de les modifier, suivant le cas. Tous les annonceurs sont donc prévenus de cette décision et doivent en accepter les conséquences. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce, et à lui conserver le nombre de mots payés. L'argent sera retourné avec les annonces refusées moins les timbres qu'exigeront l'affranchissement de la poste.

SUZANNE GERBOIS, désire échanger opinions, impressions, avec correspondant amateur de littérature et de beaux arts. Mademoiselle Suzanne Gerbois, Sherbrooke, Québec. (Poste restante).

ANDREE LHERY désire un correspondant... style badin... intelligent... et distingué. Mademoiselle Andrée Lhéry, Sherbrooke, Québec. (Poste restante).

JEUNE HOMME aimerait correspondre avec jeune fille de 20 à 22 ans, jolie, instruite et intelligente. J. A. Gauthier, 65 St-Laurent, Longueuil, P.Q.

GARCON brun, 25 ans, intelligent, désire correspondre avec jeunes filles, but sérieux. E. H. DesLauriers, St-Hugues, Qué.

JEUNE FILLE désirerait correspondre avec garçon distingué de 25 à 30 ans. Mariette G., Casier postal 49. North Stanbridge, P. Q.

JEUNE FILLE distinguée désirerait correspondre avec jeune garçon de 20 à 30 ans, intelligent et instruit. Suzanne DeRivières, Casier postal 43. North Stanbridge, P.Q.

Recherche correspondant dans la trentaine ou quarantaine; pour me créer une amitié imaginative ou réelle. Mlle Ilda Savoil, Poste restante. Rivière-du-Loup, P.Q.

CAMPAGNARDE de 29 ans, assez jolie, désirerait correspondre avec jeune homme de 28 à 33 ans, instruit, distingué, brave et bon cœur. Maria Tascana, Poste restante. Drummondville, Qué.

Venez petite fauvette chasser ces mauvais papillons noirs qui importunent le pauvre lis. P. L.

Je désirerais correspondre avec jeunes gens distingués de Montréal, Québec, Trois-Rivières. Mademoiselle Blanche Duval, Poste restante, Ottawa, Ont.

La vie est jolie, claire et gaie comme un grand jardin fleuri, mais pour en jouir pleinement il faut dit-on être deux et... seul le rire de Muguette s'entend — où donc se cache le Muguet de ses rêves?—Muguette D'Armelles, Poste restante. Ottawa, Ont.

La plus cordiale bienvenue à tous messieurs de 23 à 30 ans qui charmeraient la solitude de Claire Guy, Casier P. 315. Hull, Qué.

C. MOY, à la recherche d'un correspondant distingué, instruit et cultivé. Boîte 722, Sherbrooke, Qué.

Veuve, bonne éducation, situation aisée, désire correspondre avec monsieur de 35 à 40 ans. bien élevé et bonne situation. Pas sérieux s'abstenir. But: mariage. Mme Marthe, poste restante. Longueuil.

NOUVELLE ATALANTE, (22 ans) possédant qualités et faiblesses de l'ancienne, invite messieurs "agiles" à correspondre. Hippomène, où es-tu? Pauline Hébert. Poste restante, Montréal.

GRAND NIAIS, aux yeux candides et naïfs, simple de manières et d'esprit, désirerait correspondre avec jeune fille "up to date." I. Noçant, Poste restante, Station "N". Montréal.

JEUNE FILLE distinguée désire correspondre avec jeunes gens aimables et instruits, anglais ou français. But: l'avenir le dira. Janine Daly, Poste restante, Rivière du Loup, (en bas). Co. Temiscouata.

PETITE BRUNETTE de vingt ans désire correspondant—Anglais, Français ou Canadien.— Mademoiselle Pierrette Butterfly. Poste restante, Ottawa, Ontario.

"Qui veut lier connaissance avec une éprise du "Beau Littéraire"? Mlle Linièrette. B.P. 160, Linière, Beauce.

"Lesquels d'entre vous, viendront mettre fin à mes longues heures de rêverie?. Mlle "Rirette" B.P. 120, Linière, Beauce.

Désire correspondant de langue anglaise; bachelor in his late thirties... Miss IDA BRIGGS, Rivière-du-Loup, Tem., P.Q. Poste restante

JEUNE HOMME, pas flatteur du tout, désirerait quand même trouver une correspondante. K. Rabbin, Poste restante, Station "C", Montréal.

VEUF de 39 ans, pas d'enfants, bonne apparence, distingué et affectueux, désire connaître jeune veuve ou fille jolie et intelligente. J. A. Deforge, Poste restante, Bureau chef, rue St-Jacques, Montréal.

JEUNE HOMME (30 ans) désire correspondre avec jeunes filles. But sérieux. Jean Clément, Poste restante, Terrebonne, P.Q.

J'aimerais correspondants sérieux, 30 à 40 ans. FABIENNE AURAY, Poste restante, Hochelaga.

JEUNE HOMME morose, timide, demande correspondante gaie, affectueuse. C. Bruneau, St-Jean, Ile d'Orléans, P.Q., Poste restante.

DEUX JEUNES FILLES désirent correspondre avec messieurs distingués, âgés de 25 à 30 ans. But sérieux. Mlles C. Lefebvre et A. Boisclair. Poste restante, rue St-Jacques, Montrésl.a

MYLENE L'EGYPTIENNE, instruite, intellectuelle, désire correspondre avec personnes tristes et blasées de n'importe quelle partie du monde. Boîte postale 35, Pont Etchemin, P.Q. Canada.

CELIBATAIRE, 37 ans, désire correspondre avec demoiselle de 28 à 38. Un bon cœur et dévoué. S'adresser à Célibataire, Boîte 173, Station "N", Montréal.

BEAUCERON: célibataire 24 ans instruit, désire correspondre avec jeunes filles instruites de 20 à 25 ans, jolies, vertueuses, distinguées, pour venir égayer son âme solitaire. Beauceron, P.O. Box No 1, St-Ephrem, Tem., Beauce.

COURRIER POÈTIQUE

PASSE ET PRESENT.—Quelques fautes de versification: "Les choses "disparues" qu'on ne doit plus revoir..." Mais l'ensemble est bon.

DERNIER CHANT DU POETE.—Forte impropriété au dernier vers: "Mourir pauvre est d'ailleurs "familier" au poète". Il n'est familier à personne de mourir jeune ou vieux, attendu qu'on ne meurt qu'une fois et qu'on ne saurait en prendre l'habitude.

FIANCAILLES.—Vers de poète dont les métaphores ne se suivent guère: "Ses doigts sont une aile glacée... "A l'un d'eux je glisse l'anneau." Glisser l'anneau au doigt d'une aile...

CANADA.—Vers sympathiques.

FORET.—Nombreuses fautes de prosodie.

SAINT-JUST.

Toute personne connaissant **Mark Karnahan,** marié à une canadienne du nom de **Patenaude,** à St-Joseph, Missouri, U.S.A., en 1888, est priée de communiquer son adresse à son beau-frère **E.-N. LaFrance, Kamloops, B.C. ou à la Revue Moderne.**

SOMMAIRE DES ANNONCES

	Pages
Baby's Own	6
Banque d'Epargne	8
Banque de Montréal	1
Beauchamp, Dr A.	36
Berthe, Mme	57
Beau, Mme	71
Brosseau, V. L.	5
Cahill	63
Canada Paint	4
Carrière & Sénécal	7
Chrétien Zaugg	70
Cie Canadienne des Cours par Correspondace..Couverture	extér.
Cie Générale Transtlantique	1
Cie Pharmaceutique de la Croix Rouge	3
Dent's Gloves	71
Déom, Librairie	7–9
Déry, Hector	67
Dominion Corset	71
Dominion Textile	2
Dominion Welding	37
Dupuis Frères	3
Dussault, Ths	35
Eau de Riga	41
Erasmic Parfums	5
Fairweathers' Ltd	48
Filiatrault	46
Fortier, Joseph	36
Gernaey	46
Girouard, Taxi	6
Goyer, Pharmacien	61
Granger Frères	1
Hurtubise & St-Cyr	36
Institut Dentaire Franco-Américain	6
Italian & European Import	70
Jæger	5
Kerhulu & Odiau	2
Lamontagne, Ltée	3
Le lait des dames Romaines	68
Le lait Horlick's	4
L'Invisible	56
Lussier, Dr J.-A	59
Mauborgne & Faustin, Cie	39
Montreal Dairy	43
Morency Frères, Limitée	65
Mulligan, Louis	44
Pacifique Canadien	32
Players Cigarette	10
Piano Pratte	58
Prévost, Dr J. M. F	9
Prudential Financial Society	47
Punde & Bœhm	57
Raymond, A	54
Royal Typewriter	7
Salada Tea	72
Sanatorium St. Sébastien	45
Société Coopérative des Frais Funéraires	2
Société d'Administration Générale	34
Société des Produits Français	6
Studio Des Rosiers....page couv.	int.
Summers, Mrs	46
Sun Life Assurance	7
Vazelo, Marie	6
Vennat, Raoul	68
Vin St-Michel....2e page couver.	int.
Western Assurance	7